2 d. 21

bb 1. 3

R31824

TRAITÉ COMPLET

SUR

LES MALADIES SYPHILITIQUES.

Digitized by the Internet Archive
in 2015

https://archive.org/details/b2198377x

TRAITÉ COMPLET

ET

OBSERVATIONS PRATIQUES

SUR LES MALADIES VÉNÉRIENNES,

OU

NOUVELLE MÉTHODE DE GUÉRIR RADICALEMENT LA SYPHILIS LA PLUS INVÉTÉRÉE.

PAR LE Dr. DOMINIQUE CIRILLO, premier Médecin de S. M. le roi de Naples, membre de plusieurs Académies.

Audendo agendoque.

TRADUIT DE L'ITALIEN, AVEC DES NOTES.

PAR CHARLES-EDOUARD AUBER, Docteur en Médecine, membre correspondant de la Société Médicale de Paris, etc. etc.

DE L'IMPRIMERIE DE MARCHANT.

A PARIS.

AN XI. - 1803.

EPITRE DEDICATOIRE

DU TRADUCTEUR

A LA SOCIÉTÉ MÉDICALE

D'ÉMULATION DE PARIS.

En témoignage des sentimens de respect, de reconnoissance, et d'amitié, que je vote aux membres *nationaux* et *étrangers* qui la composent. J'y rencontre un grand nombre de mes Maîtres, de mes Amis, et de mes Condisciples. Que de titres et de raisons pour compter sur son indulgence!

CHARLES-EDOUARD AUBER, médecin.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

ENCORE une production sur les maladies vénériennes, s'écriera-t-on peut-être? En effet, il faut avouer qu'après l'excellent ouvrage du Docteur *Swediaur*, qu'après la traduction savante et remplie d'une vaste érudition du Traité de *Bell*, qui vient de paroître tout récemment, il sembloit qu'il ne restât plus rien à désirer sur un sujet qu'on avoit lieu de croire épuisé. J'ose néanmoins espérer qu'on me pardonnera d'avoir voulu enrichir la France d'une production littéraire, qui circule depuis long-temps en Italie, où elle jouit d'une très grande réputation.

Cet ouvrage, qui a pour titre : *Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea*, (Observations pratiques sur les maladies syphilitiques) prit naissance au pied du Vésuve. Je n'entreprendrai point d'en louer l'Auteur; il suffit sans doute de dire qu'il émane de la plume savante de l'illustre Dominique *Cirillo*, *archiâtre* de Naples, aussi célèbre par ses talens dans l'*art de guérir*, que fameux dans la dernière révolution politique, qui vient d'ensanglanter l'antique et fabuleuse *Parthénope*, et dont il fut une des plus insignes victimes!....

Ce Traité, auquel son Auteur ne donne *modestement* que le titre d'Observations, est vraiment neuf et original : il paroîtra tel, en France sur-tout, où on ne connoît que superficiellement la méthode d'employer le *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné), sous forme d'onguent, et en frictions sous la plante des

pieds. Il est peu de médecins dans ce vaste empire, qui aient essayé une seule fois cette pratique simple, commode, et souvent salutaire, si nous en croyons les Italiens.

On trouvera dans la Préface de l'Auteur l'énoncé des motifs qui l'ont engagé à faire des tentatives pour découvrir les moyens d'employer le mercure, de manière à ce qu'il n'eût pas les désavantages qu'on lui reproche dans toutes les méthodes connues jusqu'alors. Il avoue ingénuement, comment il lui est venu dans l'idée de substituer les frictions de *sublimé corrosif* aux frictions d'onguent mercuriel. Il déduit les raisons de la préférence qu'il donne à son *remède* sur tous les autres, et particulièrement sur les sels mercuriels qu'on administre à l'extérieur, lesquels, en exerçant leur principale action, souvent dangereuse, sur un organe très délicat (l'estomac, qui

d'ailleurs n'est que rarement et *secondairement* le siége du mal), perdent encore une grande partie de leur efficacité, par leur mélange avec les sucs gastriques, qui les décomposent et les neutralisent peut-être.

Dans son Introduction, M. *Cirillo* rend compte aussi du plan qu'il a adopté : il ne me reste donc que bien peu de chose à dire; car je craindrois qu'on ne me blamât de tenter une Analyse de l'Ouvrage. J'avoue d'ailleurs franchement que je ne suis guère partisan des longs *Discours préliminaires* ou *Avertissemens* de certains Traducteurs qui, voulant donner en raccourci une idée des Ouvrages dont ils gratifient le Public, enlèvent réellement au Lecteur tout le charme de la surprise et tous les prestiges de la nouveauté. Mais je me flatte qu'on me permettra de hasarder quelques lignes pour

me justifier d'avoir entrepris une besogne peut-être au dessus de mes forces.

Je commence bien volontiers par confesser que j'ai éprouvé quelquefois beaucoup de difficultés à rendre le texte, sans défigurer les idées de l'Auteur ; la langue italienne a des tournures difficiles à adapter au génie de la nôtre. Au reste, je ne me suis point astreint à traduire les mots par les mots ; ma version eût été dégoûtante : je me suis attaché à bien saisir les idées, et à les exprimer. C'est au Public éclairé à juger si j'ai bien ou mal réussi ; c'est aux médecins qui possèdent la langue italienne, qu'il appartient sur-tout de prononcer.

J'ai préféré la monotonie à l'élégance et à une vaine harmonie du style, afin de parler un langage plus exact, et plus encore pour éviter des équivoques. C'est ainsi que par-tout où mon Auteur, pour

orner et varier le sien, désigne indifféremment la maladie qui est l'objet de son Ouvrage par les épithètes de *lue venerea*, *male francese*, *morbo gallico*, *morbo celtico*, *sifilitide*, etc., qui toutes signifient la même chose; je me suis borné à adopter exclusivement la dénomination de *syphilis*, introduite par *Fracastor*, et généralement acceptée aujourd'hui: je me suis aussi servi du mot *vérole* et de ses dérivés, mais rarement. J'ai d'ailleurs scrupuleusement conservé les termes techniques de l'original, et je me suis contenté de rapprocher entre deux parenthèses les dénominations des remèdes chimiques qui peuvent être traduits dans la nouvelle nomenclature. J'ai ajouté le moins de notes qu'il m'a été possible; je sais qu'on ne pardonne guère qu'aux *vieux praticiens* de grossir de cette manière les productions d'autrui.

Il est assez généralement d'usage que

les Traducteurs se chargent de faire le tableau de la vie littéraire et privée de leur auteur, en même temps qu'ils transmettent les productions de leur génie. J'avois conçu le projet d'essayer de remplir cette tâche difficile, quand j'ai su qu'un peintre habile préparoit ses pinceaux (1). J'ai cédé l'arène à un collègue que j'aime et que j'admire. Certes, le combat n'eût pas été égal entre nous deux; il appartenoit au panégyriste de l'illustre et immortel *Spallanzani*; il convenoit au sensible historien de la vie laborieuse autant qu'exemplaire du modeste et vertueux *Galvani*, de célébrer un grand homme de plus.....

---

(1) On assure que le Cit. Alibert se propose de publier incessamment l'éloge historique de *Cirillo*.

PREFACE.

DE L'AUTEUR.

Un grand nombre d'observations-pratiques, recueillies avec beaucoup de soins et de fatigues, forme la base de cet Ouvrage, qui contient le diagnostic des maladies syphilitiques, leur caractère, et la manière de les guérir. Comme j'ai toujours cru que le médecin ne devoit jamais se contenter des observations et du raisonnement des autres, et qu'il devoit encore moins se fier à l'*autorité*, j'ai voulu voir, observer, et expérimenter aussi par moi-même, tout ce qui pouvoit apporter quelqu'avantage à l'humanité.

La quantité immense des malades qui, accablés sous le poids des maladies syphilitiques, venoient chaque jour implorer des secours à notre hôpital des Incurables; celle non moins considérable de ceux qui se présentoient, après

être échappés des mains de l'ignorance; les infortunés enfin qui, malgré les remèdes les mieux administrés, sembloient destinés à mourir par l'insuffisance de l'art...; ces misérables, dis-je, fixèrent principalement mon attention. Je m'étois souvent convaincu qu'on ne réussissoit guère en suivant les routes battues, que les remèdes trop vantés, et la cruelle efficacité des secours chirurgicaux, étoient des moyens qui, plus souvent encore, entraînoient après eux des suites funestes.

Je commençai donc à remarquer les divers symptômes de cette maladie, en envisageant sous toutes leurs formes les accidens qu'elle produisoit, en raison des tempéramens et des âges. J'examinai ensuite la nature des remèdes antisyphilitiques, et la manière d'opérer de chacun d'eux. La chimie vint à mon secours: les connoissances de l'économie animale me servirent beaucoup; elles m'aidèrent à déterminer quelles étoient précisément les propriétés de tous les remèdes mercuriaux, et celle du *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné) sur-tout, de même qu'à vérifier s'il étoit plus avantageux et

plus sûr de faire usage de ces remèdes à l'intérieur, que de les appliquer à la peau. Je ne pouvois me familiariser avec l'idée affligeante des dangers qu'accompagnoit souvent l'usage interne du *sublimé*, administré à la manière de *van-Swieten*, et avec l'impossibilité d'empêcher que cette substance extrêmement corrosive n'exerçât la première, la plus puissante, et en même-temps la plus inutile action (relativement à la destruction du virus syphilitique) sur l'organe très délicat et très sensible de l'estomac, ainsi que sur tout le reste du tube alimentaire. Je faisois de plus cette réflexion, qu'il est impossible que ce médicament (destiné à absorber et à attirer à soi les molécules du virus avec lequel nous lui supposons une affinité particulière) soit un exposé à l'action décomposante du suc gastrique, sans que ce dernier ne lui enlève une partie de ses propriétés et de son activité. Ces considérations prenoient leur source et étoient fondées sur des faits incontestables, qui servirent et qui serviront toujours d'appui à ma doctrine.

La certitude où nous sommes au contraire

que le siége du virus syphilitique est dans la lymphe, les preuves que cette humeur en est indubitablement viciée et altérée, furent les premiers motifs qui me déterminèrent d'abord en faveur de l'administration externe du mercure. Je pensai en second lieu qu'on pourroit obtenir les avantages des frictions ordinaires de mercure vif, sans encourir les risques et les dangers qu'elles entraînoient, en leur substituant celles de l'onguent de *sublimé* sous la plante des pieds. Voici comment ces frictions de *sublimé*, qui forment aujourd'hui le sujet de cet Ouvrage, prirent naissance.

Les médecins étrangers applaudirent à mon invention, ils en conçurent et confirmèrent la sûreté et la grande activité, par des expériences réitérées. Ma méthode, éprouvée avec les plus heureux succès par les docteurs *Brama*, *Galvani*, *Martigiani*, *Bologna*, et beaucoup d'autres médecins, vient encore d'être généralement accueillie par un grand nombre de mes studieux disciples, tant dans le royaume de Naples que dans la Sicile. Ce seroit donc, d'après tout cela, perdre mon temps que de m'embarrasser des

ridicules oppositions de la tourbe médicale de Naples, qui voudroit, à force de médisance, enlever à autrui une gloire qu'elle n'est pas capable d'acquérir. Je m'attends bien que les mêmes ignares qui, sans entendre ni la pharmacie ni la chimie, ont tant *clabaudé* précédemment contre l'introduction de l'huile de ricin, avec laquelle j'ai sauvé la vie à tant de malheureux, depuis plusieurs années, déclameront aujourd'hui contre les frictions de *sublimé*, ainsi qu'ils le feront encore à l'avenir contre les découvertes et les expériences utiles que je tâcherai de faire pour le bien de l'humanité. Ils firent des cris affreux quand il fut question de substituer le *tartre émétique* (tartrite de potace antimonié) à l'ipécacuanha ; néanmoins cette pratique utile est aujourd'hui adoptée et en usage dans tous nos hôpitaux. Il faut bien qu'ils se persuadent, tous ces oiseux et ignorans déclamateurs, que les sentimens d'humanité, que le zèle pour les sciences, et le désir de remplir des devoirs sacrés, ne s'éteindront en moi qu'avec la vie. Qu'ils se préparent donc à médire, autant que je veux être infatigable

pour le soulagement des infortunés qui confient leur vie à mes soins et à mes foibles talens.

J'ai peu fait usage des livres : je n'ai point accumulé ces pompeuses citations qui, en s'adaptant presque toujours fort mal, servent plus à établir la doctrine des autres que la sienne propre. J'ai écrit ce que j'ai vu, ce que j'ai remarqué, et je présente ici les conséquences que j'ai tirées des faits par des méditations sérieuses. J'aurois pu dire beaucoup plus : j'aurois pu réunir et rapporter toutes les expériences que j'ai faites avant l'introduction de ma méthode; mais j'aurois été long, fastidieux, et j'aurois franchi les bornes de mon sujet. Si le public applaudit à cet essai, je me déterminerai peut-être à mettre au jour une foule d'observations très curieuses concernant les autres maladies : dans le cas contraire, elles seront abandonnées à la poussière ; elles resteront dans un éternel oubli.

TRAITE

TRAITÉ COMPLET

SUR

LES MALADIES SYPHILITIQUES.

PLAN DE L'OUVRAGE.

Dans mon avis au public, du mois d'avril 1780, relativement à la manière d'administrer l'onguent de *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné), dans le traitement des maladies syphiliques, j'ai exposé mes premières observations, et je cherchai à engager les personnes de l'art les plus éclairées à contribuer par elles-mêmes à la perfection de ma découverte. Ce désir qui n'étoit dirigé que par le seul amour de l'humanité, et qui n'avoit pour but que la perfection de l'art médical, a été en grande partie satisfait. Les professeurs de bon sens, les savans, et tous les hommes incapables de s'abandonner à une sotte et vénéneuse envie, ont fait des essais; ils ont trouvé ma méthode bonne et salutaire; ils la louent, ils la suivent, et ils cherchent à l'accréditer chaque jour davantage.

Dans beaucoup d'endroits en Italie, et généralement dans le royaume de Naples, on emploie les frictions de *sublimé*, préférablement à toute autre préparation mercurielle. Chacun cherche avec empressement à lire le programme que j'ai fait imprimer ; mais afin qu'on ne puisse m'accuser d'imposture, en me confondant avec les *empyriques* qui ne cherchent qu'à tromper le vulgaire, je rapporterai, dans la troisième partie de cet ouvrage, toutes les observations qui, en divers temps, m'ont été transmises par des hommes à talent. Chacun y sera nommé, et recevra le tribut de louanges qu'il mérite ; chacun y sera distingué avec la sincérité d'un cœur philosophe. Jose aussi me flatter qu'on applaudira à l'ingénuité que j'y ai mise, elle caractérise les amis sincères de la vérité.

Quant à ceux qui, infatués de leur science profonde, ne voient qu'avec malice et les yeux de l'envie le résultat des cures que j'ai opérées, et qui, moins animés de la passion du bien public que dirigés par leur propre intérêt, cherchent à m'avilir par des critiques amères.., ils seront forcés de se rendre à l'expérience malgré eux, et par nécessité. Si je n'avois honte de regarder plus bas, je pourrois signaler une troisième classe de médecins qui, sans avoir d'opinions à eux, et ne pensant que par leurs maîtres, méprisent toujours les

connoissances des autres. Ne devroient-ils pas rougir de leur inertie et de leur ignorance, sans s'excuser comme le renard de la fable, qui ne pouvant atteindre le raisin, dit : *Nolo acerbam sumere?*

Me trouvant au dessus des traits envenimés de la vile médisance, méprisant les satyres les plus atroces, je n'ai pas voulu différer plus long-temps l'accomplissement de ma promesse. Je raconterai ici avec la plus grande clarté, et toute la précision possible, tout ce que j'ai vu et attentivement remarqué relativement à l'usage, à l'efficacité, et à la propriété de l'onguent de *sublimé*. Toutes mes assertions seront démontrées, et accompagnées de la description particulière des diverses maladies traitées avec le même remède. J'insisterai sur les plus petites circonstances, parce qu'en médecine on doit tenir compte de tout, et que rien ne doit être regardé comme superflu ; mais je veux être d'autant plus minutieux dans les détails, et clair dans l'exposé de mes propres observations, que je m'embarrasserai peu d'enrichir ce court essai des théories et des systèmes des divers écrivains. Je parlerai de ce que j'ai vu, sans afficher une érudition hors de saison ; je tirerai des faits des conséquences justes et palpables ; et comme, avant de penser à l'usage externe du *sublimé*, j'avois déjà recueilli les résulats de beau-

coup d'expériences, et écrit quelques idées relativement aux maladies syphilitiques, j'en ferai mention, pour ne pas priver le public du fruit qu'il pourroit en retirer.

Division générale de cet ouvrage.

Je diviserai cet ouvrage en trois parties.

Dans la première partie, je parlerai des principales maladies syphilitiques, en général.

Dans la seconde, je dirai ce que je pense de l'administration du mercure, sous forme d'onguent.

Dans la troisième enfin, je rapporterai les *histoires* des maladies traitées avec les frictions de *sublimé*.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDERATION GÉNÉRALE DES MALADIES SYPHILITIQUES.

Introduction et siége du virus syphilitique.

AFIN de faire bien comprendre à tout le monde en quoi consiste la propriété spécifique du mercure, en général, pour la guérison des maladies syphilitiques, il est nécessaire de rappeler ici et d'énoncer succinctement quels sont les accidens qui, pour l'ordinaire, accompagnent cette maladie.

Un homme sain, en cohabitant avec une femme *gâtée*, et *vice versâ*, une femme bien portante avec un homme *infecté*, peuvent réciproquement ou se donner, ou recevoir du mal, dont il résulte un changement et une altération notables dans leur santé. Mais ce n'est pas là la seule manière dont on puisse contracter l'infection : car des enfans naissent avec ce vice, héritage funeste de leurs parens, ou ils le gagnent par l'alaitement impur de nourrices gâtées.

Les parties génitales ne sont pas non plus la seule route par laquelle le virus syphilitique peut pénétrer. Nous savons qu'un atome de virus, introduit par la plus petite blessure possible, située dans quelque partie du corps que ce soit, est absorbé instantanément, et qu'il se porte aux glandes conglobées les plus voisines, pour établir son siége dans cet endroit préférablement à toute autre partie de notre système. C'est ainsi qu'il suffit qu'une égratignure d'un doigt ou d'un bras soit effleurée par le virus syphilitique, pour le transmettre aux glandes axillaires, où se forment les premiers rudimens d'un bubon. C'est par la même raison que le frottement des parties naturelles favorise l'introduction du *virus* par les nombreux orifices des vaisseaux lymphatiques; c'est encore ainsi que le même venin attaque l'urètre et ses dépendances, et qu'il produit dans les glandes conglobées des aines ces tumeurs rebelles et très opiniâtres, connues spécialement sous le nom de *poulains* ou de bubons *vénériens*. Si nous voulons donner plus de latitude à notre théorie, nous trouverons que le virus confirmé rend fréquemment les glandes du col dures, squirrheuses et que souvent il les entraîne à une suppuration très lente. Nous rencontrons encore chaque jour, au mésentère, organe copieusement fourni de glandes lymphatiques, des duretés, des gonflemens, et des obstructions notables produites par ce même virus,

Je ne saurois trop concevoir (en voulant assigner différens siéges à cette cause morbifique) comment un grand nombre des individus qui négligent leur traitement, ou qui ne peuvent parvenir à une cure heureuse, deviennent sujets à la phthisie tuberculeuse, aux obstructions du foie et de la rate, et principalement aux hydropisies partielles ou générales. On ne peut, ce me semble, attribuer ces affections chroniques à d'autre cause qu'à l'interruption, au retard, ou à l'empêchement total de la circulation de la lymphe. Les rhumatismes opiniâtres qui accompagnent les maladies syphilitiques, et qui rendent souvent œdémateuses diverses articulations du corps, la sciatique rebelle, et les pustules enfin, qui recouvrent la superficie du corps des malades de cette classe, dépendent bien certainement d'une substance vénéneuse qui, absorbée par les vaisseaux lymphatiques, change et altère les humeurs du second ordre. Quoi qu'il en soit pourtant, je me réserve à déterminer ailleurs quelle est la nature du virus syphilitique ; car ce ne seroit pas donner l'explication d'une maladie et développer son caractère, que de se borner seulement à la définir en *vénin* qui change le *génie* propre de la lymphe, ou qui en trouble l'économie.

Analogie du virus syphilitique avec les autres maladies lymphatiques.

Quant à la manière dont le virus syphilitique se propage, quant à la route qu'il tient pour s'introduire dans les parties internes ; il faut confesser qu'il se comporte, et qu'il ressemble beaucoup à un grand nombre d'autres maladies qui infectent le corps humain. A quelque point de la peau, par exemple, que nous inoculions le virus *variolique*, ce dernier exerce toujours son action principale sur les glandes conglobées les plus voisines du lieu de l'insertion, parce que tous les vaisseaux absorbans de la peau s'y réunissent.

Dès les premiers instans de l'inoculation (et on suppose qu'on la fasse au bras, selon l'usage), les glandes axillaires se durcissent et deviennent douloureuses; en voici la raison : c'est que le pus, appliqué à l'épiderme d'un ou des deux bras ensemble, transporte (de ce point presqu'imperceptible, tout recouvert de vaisseaux lymphatiques très déliés) la cause morbifique, en droiture, à la lymphe. Cette humeur étant le siége de la petite vérole, quand, par un accident quelconque, cette dernière maladie n'est pas parvenue à une guérison parfaite, on ne tarde pas à voir se former des tumeurs et des efflorescences à la peau, à voir survenir des obstructions au mésentère, etc. La scène

se termine toujours par la cachexie. Nous voyons de même ordinairement se gonfler les glandes du col, par la surcharge et l'acrimonie de la lymphe, à la suite de la suppression d'une transpiration abondante, occasionnée par une simple cause externe, ou par cause de la résorption de la matière qui devoit s'y évacuer. Ces faits, ainsi que bien d'autres, démontrent d'une manière évidente comment, après un commerce impur, le virus, en agissant avec activité sur les parties disposées à l'absorption, se dissémine bientôt ensuite dans tout le système lymphatique. Mais les élémens du virus syphilitique ne peuvent être communiqués à notre machine, si l'application intime ou le frottement des parties n'a lieu, ou s'ils ne sont instantanément absorbés par les pores.

Moyens mis en usage pour empêcher la contagion.

C'est sur cette vérité, généralement connue, que sont fondées certaines pratiques industrieuses du libertinage, telle que l'onction d'huile aux parties naturelles; on croit, par ce moyen, éviter la contagion, et on se fonde sur ce que les petites ouvertures des vaisseaux lymphatiques sont bouchées par les molécules visqueuses et tenaces de l'huile douce. Telles sont encore les injections de

l'urètre avec l'*alcali volatil* (ammoniaque) allongé d'eau. On est dans la confiance que ce fluide styptique est capable de resserrer tellement les extrémités très déliées des vaisseaux absorbans, qu'il est capable d'entraver et de fermer le passage à toutes les substances qui pourroient s'introduire par cette voie dans l'intérieur. Ces moyens sont certainement très faciles, mais malheureusement ceux qui se fient à leur efficacité, sont souvent dupes et victimes de l'imposture. Je ne puis applaudir ni à l'un, ni à l'autre de ces expédiens; quant aux accidens de l'infection, je ne rougirai point de rapporter mes propres observations, plutôt que celles des autres. J'avoue que je puis m'être trompé quelquefois, et que j'encours les risques d'être accusé de m'être attribué quelquefois les découvertes d'autrui; mais peu m'importe, au surplus : je préfère ici offrir à mon lecteur le simple énoncé des faits, tels que la nature me les a présentés. J'y joindrai mes propres réflexions, sans avoir aucune déférence pour les systèmes et l'*autorité*.

Parties où s'attache ordinairement le virus syphilitique.

L'infection s'annonce et se manifeste de différentes manières dans un corps sain.

Ou le virus établit son siége à l'extérieur, ou il se fixe dans des endroits plus cachés, comme dans

le canal urinaire, sur la prostate et les parties voisines; ou bien enfin, il exerce son impression sur les glandes inguinales, sur celles du col, sur celles des yeux mêmes, sans s'arrêter aux parties externes et sans donner aucun indice de sa présence aux organes de la génération. On ne doit regarder toutes les apparences de ce mal que comme des conséquences de l'impression première, et non comme la source principale du mal originaire.

Au premier cas se rapportent les ulcères ou ulcérations du gland, tant à sa partie supérieure qu'inférieure, les ulcères du prépuce, tant extérieurs qu'intérieurs, et ceux même de la peau qui revêt le membre viril.

Au deuxième cas appartient la gonorrhée ou cette évacuation lymphatique involontaire et douloureuse de l'urètre, souvent accompagnée d'un grand nombre d'accidens particuliers.

Le troisième cas, enfin, embrasse et comprend le développement des bubons, des ophtalmies, des écrouelles, des tumeurs gommeuses, etc. et tous les cas où les parties génitales n'ont pas encore éprouvé la plus légère atteinte.

Nous examinerons donc à part, 1°. les ulcères; 2°. la gonorrhée; 3°. enfin, les différens accidens qui arrivent à toutes les parties du corps, par l'effet de la même cause universelle.

ARTICLE PREMIER.

DES ULCÈRES SYPHILITIQUES.

Caractères des Ulcères.

Si un, deux jours, et même long-temps après avoir eu commerce avec une femme infectée, un homme apperçoit sur quelque partie du gland ou du prépuce, une très petite dureté, de forme ronde, presqu'indolente, mais rouge sur les bords, avec un petit point blanc vers le centre, il ne pourra douter que ce ne soit là le principe et le germe d'un ulcère. La maladie sera bénigne si ce symptôme n'est point produit par une cause active, et si le sujet n'est pas mal disposé. La superficie de l'ulcère se recouvrira d'un voile blanc, semblable à l'escarre qui a coutume de se former sur les vésicatoires. Cette escarre blanche fournit peu de pus: la coction en est lente, et quand elle se détache, il lui en succède toujours une seconde. Elle est presque toujours entourée d'une dureté notable, et les lèvres de la plaie sont à peines rouges. Souvent, d'inerte qu'elle étoit d'abord, elle prend une marche rapide, et elle entreprend tout le gland. C'est alors que l'ulcère est la cause immédiate de la gangrène à laquelle on ne peut ordinairement remédier sans

l'amputation du membre viril. Cette différence dans le caractère et la marche de l'ulcère pourroit bien dépendre de la qualité plus ou moins délétère du virus; mais je crois qu'on doit plutôt l'attribuer à la prédisposition du malade. Un sujet cacochyme et scorbutique, une machine susceptible de contracter des efflorescences âcres, favorisent l'activité du virus syphilitique, qui corrompt promptement toutes les parties qu'il touche, et tous les fluides avec lesquels il se mêle. Dans tout autre cas, l'ulcère paroît toujours fort tard, par suite de sa nature particulière, car il tire son origine d'une cause lente, épaisse, et glutineuse.

L'opinion que je me suis faite à cet égard pourroit bien souffrir deux difficultés de quelque considération. 1°. Pourquoi, me demandera-t-on, si les ulcères sont naturellement inertes, le bubon leur succède-t-il si souvent, lui qui ne peut pourtant survenir avant que le venin ne soit parvenu aux glandes inguinales; lui qui, pour y arriver, a besoin d'être doué d'une grande subtilité? 2°. Comment se fait-il, pourra-t-on m'objecter encore, qu'un *vénin* inerte enflamme, gonfle, rougisse, et stimule fortement le prépuce, le gland, et tout le membre viril, quand un pareil phénomène ne devoit pas avoir lieu?

On répond à la première difficulté que toute

la matière qui recouvre et remplit la cavité des ulcères est bien également d'un caractère épais, et tenace; mais que celle qui occupe le fond de la plaie, où il existe plus de mouvement et de chaleur (en parvenant promptement à la corruption, et en se *subtilisant* au plus haut degré), se prête plus facilement à l'absorption des vaisseaux lymphatiques, et parvient bientôt en droiture aux glandes inguinales. Les malades ressentent comme une corde douloureuse qui part de la verge, et se termine à l'aine. Il est impossible qu'une substance quelconque, susceptible d'être absorbée, puisse jamais passer de la peau aux parties les plus internes du système, sans, au préalable, avoir acquis un degré sensible de *subtilité*, c'est-à-dire à moins que, par l'acte de la corruption, ses molécules ne se soient atténuées, séparées, et devenues libres. Une tumeur squirrheuse pourra rester indolente pendant un grand nombre d'années, ne pas causer la plus petite incommodité, ne point interrompre les fonctions ordinaires de la vie; mais aussitôt que, par la corruption, la substance qui la compose commencera à s'atténuer, bientôt il surviendra un pus de la plus mauvaise qualité. Ce pus se communiquera facilement au sang, et c'est de cette absorption que naissent les longues fièvres hectiques. Il en est de même dans l'inoculation de la petite vérole: il ne paroît aucun indice de la

maladie, que cette très petite quantité de *virus* qu'on a introduite ne soit devenue plus subtile, et par conséquent plus facile à être absorbée.

On répond à la seconde objection que le gland, le prépuce, et presque toute la verge ne se gonflent, ne rougissent, et ne s'enflamment qu'au moment même de l'union du *venin* à toutes les matières alcalescentes qui séjournent continuellement dans les parties que nous venons de décrire.

L'ulcère benin qui marche avec beaucoup de lenteur est toujours suivi de bubon; l'ulcère virulent, au contraire, qui consume avec célérité une grande portion du gland et des parties adjacentes, est rarement et difficilement suivi de cette espèce de tumeur; mais les malades sont exposés à tous les autres accidens de l'infection. Tout ceci provient de ce que, quand la matière virulente est extrêmement atténuée, elle ne séjourne que fort peu de temps dans les glandes inguinales; mais elle exerce alors une corruption générale sur toutes les humeurs, et elle a coutume de paroître à la peau sous la forme de pustules. Nous avons vu souvent un ulcère rongeur de la verge produire un grand nombre de pustules, après avoir développé tout l'appareil des symptômes de la mortification. Un bubon fistuleux, en grande partie guéri, a déterminé, à notre connoissance, l'éruption

d'une grande quantité de pustules *miliaires*. Quand l'ulcère est dans toute sa vigueur, il survient facilement un bubon, par les raisons que nous venons d'énoncer; mais on observe, d'un autre côté, qu'après la guérison et la cicatrisation de l'ulcère, par les moyens appropriés, il peut de même naître, et il naît souvent un bubon précédé d'une sensation douloureuse, qui part de l'ulcère et parvient jusqu'à l'aine. Tout cela ne prouve-t-il pas, à n'en pas douter, que le virus syphilitique est d'un caractère lent et tardif, et que la matière qui le compose est de nature glutineuse ? Mille et mille observations d'ailleurs nous démontrent, chaque jour, que l'ulcère produit encore les symptômes les plus atroces de la vérole confirmée, après avoir long-temps et abondamment suppuré. Mais nous reviendrons sur ce sujet intéressant à l'article du bubon.

Les ulcères syphilitiques sont toujours moins dangereux et plus faciles à guérir, quand ils occupent les parties naturelles, que quand ils se fixent au palais, aux narines, et à la gorge, comme il arrive le plus souvent. On doit attribuer à différentes causes cette plus ou moins grande opiniâtreté. 1°. Aux parties génitales, les plaies sont plus à l'abri et mieux garanties de l'impression dangereuse du contact de l'air atmosphérique : c'est ce qui fait que la corruption en est moins facile, comme nous l'observons dans tous les ulcères quelconques.

quelconques ; 2°. lorsque la gorge, le nez et le palais, ces organes si éloignés du premier centre de la contagion, s'ulcèrent, nous devons nous persuader alors que toutes les humeurs sont déjà infectées, et presque réduites à une alcalescence parfaite. 3°. Les plaies provenant d'une cause lente exigent toujours beaucoup de temps pour guérir ; et d'ailleurs la cure en est entravée et retardée par la nature même des parties offensées, lesquelles sont toujours baignées d'une lymphe alcalescente continuellement en contact avec l'air, comme la salive et le mucus nasal ; toutes ces humeurs, en échauffant ces parties, soutiennent et engendrent une corruption nouvelle ; elles renouvellent chaque jour, par un surcroît de stimulus et d'action, tel ulcère qui seroit guéri, en très peu de temps, dans tout autre partie du corps.

Cette vérité, très importante dans la pratique, répand un grand jour sur les causes de la difficulté avec laquelle guérissent les plaies syphilitiques de la gorge ; ainsi que sur le préjudice presque certain qu'apportent les frictions mercurielles et les fumigations de cinnabre ; car il arrive, tous les jours, qu'en cherchant inutilement à guérir, par ce moyen, les plaies de la gorge et dépendances, etc., on provoque et on détermine une fièvre habituelle, qu'on ne guérit ensuite qu'avec la plus grande peine. D'ailleurs, s'il est réellement

vrai, comme on n'en peut douter, que la simple fumée du bois *phlogistique* et corrompe l'air respirable, combien la *phlogistication* de cet air ne sera-t-elle pas plus intense par la vapeur éminemment *phlogistiquée* du cinnabre * ? En effet, les malades, au lieu de guérir, s'exposent à des inflammations très violentes de la gorge, à la toux, etc., et il n'est pas rare de les voir assaillis d'un tremblement universel des membres. Par sa vapeur, le soufre seul suffiroit pour altérer l'air le plus parfait, le plus salubre, et le plus respirable. D'ailleurs, en supposant qu'on parvînt à guérir les ulcères de la bouche par des fumigations réitérées, on auroit tout à craindre alors que les autres parties saines ne soient par la suite maltraitées par le venin qui s'évacuoit par la plaie. Nous savons en outre, et nous voyons, chaque jour, qu'un des effets les plus funestes de l'emploi du cinnabre en fumigation est de réveiller, de ranimer des douleurs syphilitiques presqu'entièrement guéries au-

---

* Il paroît que l'Auteur n'étoit guère au courant des découvertes modernes en chimie, ou qu'il étoit un grand partisan de la théorie de *Stahl*, à laquelle l'illustre et infortuné *Lavoisier* a porté de si grands coups. La chimie pneumatique est généralement si répandue, et si bien accueillie aujourd'hui, que je croirois faire une injure au Lecteur, en expliquant dans la théorie actuelle ce passage du texte. (*Note du Traducteur*).

paravant. Ces douleurs entraînent après elles la fièvre continue, le marasme; elles déterminent, dans la respiration, une petite difficulté, dont nous dirons aussi quelque chose en son lieu.

Pourquoi les ulcères de la gorge guérissent-ils difficilement ?

Il est un fait de pratique qui mérite d'être scruté avec la plus grande attention ; il s'agit de déterminer comment et pourquoi il arrive, tous les jours, que les vieux ulcères syphilitiques de la gorge, ne résistent pas seulement aux fumigations de cinabre, mais qu'ils ne se cicatrisent encore qu'avec la plus grande peine, pendant l'emploi tant interne qu'externe des mercuriaux les mieux appropriés ? Ce problème qui, au premier abord, paroît difficile et épineux, est bientôt résolu, si nous observons l'état tant des fluides que des solides, lorsque la gorge est affectée d'une plaie syphilitique. Il seroit impossible, comme nous en avons averti plus haut, qu'il survînt une plaie de si grande conséquence, dans des lieux si éloignés des parties qui reçoivent et transmettent immédiatement la contagion, si la lymphe entière n'eût été viciée et corrompue originairement. Cette dégénérescence et ce vice se réduisent à un vrai scorbut, dont la cause accompagne toutes les maladies syphilitiques, et qui succède ordi-

nairement à la densité et à la ténacité des humeurs. Cette assertion est puissamment appuyée par l'observation constante de la manière dont se comporte cette espèce de plaies: elles n'attaquent la gorge que fort long-temps après l'apparition des autres symptômes, et qui plus est encore, elles se manifestent toujours après les cures mercurielles les plus exactes et les plus rigoureuses. Nous savons tous que, dans le scorbut, les humeurs perdent leur cohérence naturelle, qu'elles deviennent *ténues*, ce qui peut de même très bien arriver dans la syphilis, lorsque les molécules constituantes de la lymphe deviennent âcres, mordantes, et corrosives. Il est bien vrai que le mercure, administré par une personne prudente, atténue, dissout, et diminue la ténacité de la lymphe même; mais si on l'emploie long-temps infructueusement, et à des doses excessives, sans qu'il n'ait occasionné aucune espèce d'évacuation, il ne tarde pas alors, s'il rencontre des matières déjà disposées à la corruption, à les réduire à un degré d'atténuation analogue au scorbut, par la propriété incisive qu'il exerce sur les humeurs blanches. Quand la cause de la syphilis est parvenue à acquérir ce caractère, il faut bien se garder de tenter de nouvelles cures mercurielles; il faut bannir, au contraire, entièrement ce remède, car autrement on s'exposeroit aux conséquences les plus funestes. Nous sommes

réduits, pendant tout ce temps, à n'employer que des médicamens simples et glutineux. Je ne serois point éloigné d'attribuer encore, au moins en partie, les mauvais succès des topiques mercuriels les plus vantés, à la corruption immédiate qui résulte de l'union des molécules du mercure avec la putridité de la plaie : ce qui fait que l'ulcère, au lieu de guérir, tend toujours à s'enflammer; qu'il rejette des matières plus subtiles que de coutume, et qu'il s'éloigne toujours de sa guérison. Et comme le mercure, introduit par la bouche, ou administré sous forme de frictions, ne parvient aux parties affectées que très *affoibli* et à peine capable de corriger les matières peu susceptibles de dégénérer en une grande corruption, voici, sans doute, la raison pour laquelle il guérit parfaitement la plaie sans danger, mais avec lenteur. Je présenterai mes idées sur cet objet d'une manière plus claire, quand nous nous entretiendrons, plus en détail, de l'action des remèdes mercuriels, et de la manière de les administrer.

ARTICLE II.

DU BUBON SYPHILITIQUE.

Signes du Bubon.

L'ULCÈRE du gland et du prépuce ne se renferme pas toujours dans les limites de la partie qui, la première, a reçu l'infection : il peut transmettre et communiquer le mal aux glandes inguinales, non seulement lorsqu'il est sordide et profond, mais encore dans le moment même où il semble toucher à une parfaite guérison. On voit paroître, à l'une ou aux deux aines, un corps glanduleux qui, en augmentant de volume, devient dur et douloureux ; il est connu vulgairement sous le nom générique de *poulain*. Je dis qu'on lui donne vulgairement ce nom, parce qu'il est essentiel d'en distinguer de différentes espèces. Ce symptôme de la vérole ne se manifeste pas immédiatement après que les parties externes de la génération ont été atteintes ; il n'est pas toujours précédé ou d'ulcères ou de la gonorrhée, mais il se présente, pour l'ordinaire, plutôt après l'apparition des premiers, qu'à la suite de cette dernière. Il est probable que cette différence provient de la nature diverse de ces deux affections. En effet, la gonorrhée occupe un siége, l'urètre,

où le stimulus continuel et le passage fréquent de l'urine ne permettent pas aux matières viciées de séjourner long-temps; et d'ailleurs l'humeur gonorrhoïque est toujours comparativement beaucoup plus fluide et *dissoute* que celle des ulcères. Voici donc dans la gonorrhée des obstacles qui s'opposent puissamment à l'absorption du *virus syphilitique*. La chose étant bien différente, et même diamétralement opposée dans les ulcères, on ne doit point s'étonner si le bubon est plus facilement produit par la seconde que par la première maladie. On déduit encore du même principe une des grandes raisons pour lesquelles les femmes sont, moins que les hommes, sujettes aux bubons. C'est parce que les ulcères syphilitiques des femmes occupent des parties toujours naturellement très flexibles et très humides, et qui sécrètent continuellement une grande quantité de lymphe; leurs plaies ne peuvent *retenir* long-temps une matière qui, quoique de nature lente et tenace, est toujours atténuée et *subtilisée* par l'humidité qui lubrifie continuellement leurs parties. Il est bon, en outre, d'avertir que l'apparition de tel ou tel symptôme dépend de la prédisposition actuelle des parties qui absorbent le *venin* : il résulte de ceci que la femme atteinte d'une simple gonorrhée peut donner à l'homme ou un ulcère, ou un bubon, et *vice versâ*.

Marche que suit le Bubon.

Mais après avoir donné un libre essor à toutes les réflexions qui, en méditant et en écrivant, se sont présentées en foule à mon esprit, je vais reprendre le fil de la narration, et décrire avec soin le diagnostic du bubon. Aussitôt que, pour cause d'un ulcère, ou par suite de la gonorrhée, on sent comme une corde douloureuse qui, de la verge se dirige vers l'aine, on ne tarde pas à apercevoir une dureté et un gonflement de quelque glande de cette partie. Cette glande augmente peu à peu de volume; la douleur s'éveille; on éprouve une certaine difficulté de marcher; la peau devient rouge, et la tuméfaction s'étend jusqu'au pubis. C'est alors que commencent les vrais accidens de la suppuration, auxquels on ne peut méconnoître le caractère tenace et froid du virus syphilitique. En effet, il se passe beaucoup de temps depuis l'origine du gonflement de la glande, jusqu'au moment de la fièvre de suppuration, et jusqu'à l'époque d'une suppuration parfaite : c'est en cela que la syphilis diffère essentiellement de toutes les maladies de congestion, qui se fixent à l'extérieur. Il suffit, par exemple, qu'une tumeur érysipélateuse menace quelque partie de la peau, pour qu'il s'élève une fièvre très violente; et soit que, sans suppurer, l'érysipèle procède à la simple

coction, soit qu'elle suppure effectivement, les malades continuent d'avoir la fièvre et un pouls irrégulier; car, après une seconde ou troisième battue plus régulière, on en sent une autre plus externe et ondulente, laquelle annonce toujours la suppuration ou la coction. Mais, la matière qui forme le bubon étant dépourvue de chaleur, de *phlogistique*, et de cette action vive qui caractérisent et annoncent la coction des maladies inflammatoires, nous ne devons y attendre qu'une suppuration lente, tardive, et inerte. Toutes les autres tumeurs produites par le virus syphilitique se comportent de la même manière; il en est ainsi des écrouelles. Qu'on ajoute à cela la difficulté constante que la nature éprouve pour effectuer la suppuration dans tous les corps glanduleux, et l'on concevra facilement pourquoi les glandes inguinales requièrent tant de temps pour parvenir à ce dernier état.

La fièvre qui accompagne la suppuration redouble ordinairement vers le soir; elle est précédée de légers frissons, accompagnée de maux de tête, de malaise, de fatigues, d'un sentiment de gêne aux lombes, et d'une douleur presque universelle de la périphérie du corps, signes évidens que la lymphe est déjà attaquée d'un vice d'inertie, et que la ténacité des humeurs blanches oppose déjà un obstacle à la liberté de la trans-

piration. On éprouve une douleur excessive pendant toute la nuit, et les symptômes fébriles commencent à se dissiper au point du jour, après une sueur copieuse. Dès le *principe* de l'exacerbation, les artères sont resserrées, dures, irritées et très fréquentes ; dans l'*augment*, elles sont beaucoup plus ouvertes, plus élevées, mais toujours inégales, dures, et cédant facilement sous le doigt. Cette espèce de pouls mérite, pour cette raison, une place parmi les pouls externes, comme nous en parlerons rapidement ailleurs. Vers le déclin du paroxisme, sur-tout après la sueur, les artères s'affaissent ; elles ne perdent pas seulement leur célérité et leur fréquence, mais encore toute leur dureté. La fièvre du bubon suit la loi très constante de toutes les fièvres qui, par la force médiatrice de la sage nature, ne surviennent que pour porter à l'état de coction toute substance hétérogène et ennemie de la vie, c'est-à-dire, pour la séparer et l'arracher des lieux et des parties où elle exerce du trouble et des ravages. On doit donc taxer d'ignorance tous ces médecins vulgaires qui, sans en penser plus long, réduisent toutes les maladies à des fièvres péridioques, et cherchent à les combattre par des fébrifuges qui s'opposent toujours diamétralement au but de la nature.

Si, après un certain temps, la fièvre nocturne de suppuration devient plus douce et moins

fatigante, au lieu d'augmenter, c'est un signe que la suppuration est bien établie et parfaite, et que le pus ne demande plus qu'à être évacué. Il n'est pas rare pourtant de voir s'arrêter, dans le fort de leur marche, les gonflemens des glandes inguinales; de voir ces dernières acquérir une dureté extraordinaire, et finir par dégénérer en un véritable squirrhe. Les sujets d'un tempérament lymphatique, chez lesquels la disposition naturelle à l'inertie est accrue par la force même de la maladie, sont sur-tout exposés à cet accident. Les bubons affectent encore quelquefois une allure squirrheuse, quand, après avoir tenté leur *résolution* par des topiques mercuriels administrés avec une violence extrême, les parties les plus subtiles des humeurs se sont évaporées, pour laisser place aux plus tenaces et aux plus visqueuses. L'application du feu ou du caustique sur les bubons, avant que la suppuration n'y soit bien établie, détermine de même dans les parties affectées des squirrhes souvent incurables. Les caustiques sur-tout, par leur action corrosive, crispent, irritent et brûlent les fibres: ils détruisent, dans le même moment, et les parties qui sont le siége du mal, et celles qui les avoisinent. C'est aussi en exerçant leur action sur les canaux tortueux des glandes qu'ils s'opposent au libre passage de la lymphe; et c'est ainsi qu'ils occasionnent ces duretés et ces obstruc-

tions squirrheuses dont nous venons de parler. Quoi qu'il en soit, il faut, jusqu'à un certain point, ne regarder ces affections que comme de petites maladies locales produites par la désorganisation de la partie, et non comme provenant du virus syphilitique. Il n'est pas rare de voir des glandes rester dures bien long-temps après une parfaite guérison, sans qu'elles ne produisent de nouveaux symptômes, et une nouvelle infection.

Terminaison du Bubon.

Il est assez rare que le bubon syphilitique, arrivé au terme d'une vraie suppuration, amincisse tellement les tégumens, qu'il puisse rejeter au dehors, par une ouverture d'ailleurs très petite, une grande quantité d'un pus blanc, de bonne consistance, et non fétide. Une fois donc que la tumeur sera ouverte spontanément, il faut la dilater, selon le besoin, avec le bistouri, afin que le pus n'ait pas le temps de pénétrer dans les parties voisines plus déclives. On évacuera d'abord le pus déjà amassé, et on facilitera, par la méthode la plus simple, l'entière et complète *digestion* de celui qui doit se former ultérieurement. On ne tardera pas, de cette manière, à obtenir une parfaite cicatrisation : en supposant pourtant que le mal ne soit pas trop invétéré, et que le système ne soit pas infecté du scorbut, qui seul seroit capable de s'opposer à une fin si désirée.

En suivant les traces de la nature, dans la description du cours le plus simple de cette maladie, je me trouve embarrassé dans diverses questions difficiles, et je me vois forcé à les traiter avec un soin particulier. D'un côté, les chirurgiens se lèvent, et disent : il ne faut pas permettre au bubon de parvenir jusqu'au dernier période de la suppuration ; il faut l'ouvrir, au contraire, avant qu'il soit parvenu à une maturité parfaite; choisissez, ajoutent-ils, ou le cautère *actuel*, ou le cautère potentiel. De l'autre côté, se présentent beaucoup de médecins et de chirurgiens qui prétendent qu'on doit soigneusement éviter d'ouvrir le bubon, de quelque manière que ce soit, parce que son ouverture entraîne toujours après elle les plus grands dangers, sans détruire le virus syphilitique. Ces derniers proposent en même temps tous les moyens de dissiper le bubon, mais sans le secours ni du fer, ni du feu, ni du caustique.

Les premiers sont si persuadés que l'ouverture du bubon naissant est avantageuse, que, pour rendre plus facile la guérison du virus invétéré, ils conseillent de faire *artificiellement* aux aines deux plaies profondes, encore bien qu'on n'y observe ni dureté, ni aucun vestige de gonflement ; ils espèrent, par l'écoulement procuré de cette manière, dissiper et éliminer du corps tout résidu

quelconque de virus syphilitique. Je rougis de confesser que telle est la doctrine de l'école de chirurgie de Naples! Dans l'examen de ces difficultés, j'apporterai à l'appui de mon raisonnement l'expérience, et des observations pratiques nombreuses. Je discuterai d'abord si on doit ouvrir le le bubon encore *cru*, et non mûr, ou s'il vaut mieux le conduire à une parfaite suppuration.

Voici la première et la plus solide raison de ceux qui veulent l'ouverture prématurée du bubon: ils croient que la masse universelle des fluides ne peut tarder à être infectée, dès qu'une congestion syphilitique séjourne long-temps dans une partie riche en vaisseaux absorbans, lesquels pénètrent dans l'intérieur de la machine, et transportent la lymphe au sang. Donc en stimulant et attaquant le bubon, prétendent les partisans de cette théorie, par un cautère actuel ou potentiel, on n'empêche pas seulement la communication du venin, mais on accélère encore la séparation de la portion tuméfiée de la glande, sans donner lieu à une absorption dangereuse. Ils assurent, en outre, que, par cette méthode, on se garantit des fistules qui accompagnent ordinairement les suppurations longues et lentes qui surviennent dans les parties déclives, et abondantes en tissu cellulaire. Les fauteurs de cette opinion cherchent pareillement à la fortifier, en faisant

craindre que les suppurations naturelles n'apportent la gangrène. Ils prétendent même encore que le pus, par son long séjour dans la cavité de la tumeur, peut, en se convertissant en une vraie matière ichoreuse, être la cause immédiate de ces hémorragies provenant de la corrosion des vaisseaux, et toujours si fatales aux malades. Je ne conçois pourtant pas, si ces argumens sont justes, comment on peut en même temps avancer que le plus grand avantage, qui résulte de l'ouverture prématurée des bubons, dépende d'une évacuation longue, copieuse, et soutenue du pus, ce qui garantit parfaitement de la contagion tout le reste du système? S'il est vrai qu'on empêche l'absorption du venin par l'ouverture de la tumeur dans l'état de *crudité;* s'il est vrai qu'on s'y oppose par l'action stimulante du caustique, de quelle cause morbifique voulez-vous donc délivrer le sang par le moyen des plaies long-temps ouvertes? Vous ferez beaucoup de mal, sans opérer le plus petit avantage.

Voyons maintenant ce que nous démontrent les faits appuyés sur des observations exactes et réitérées: eh bien! on n'obtient jamais une cure radicale, quoique le bubon parvienne à une guérison parfaite, soit qu'on le laisse suppurer, soit qu'on le cautérise. Il y a plus, toutes les affections syphilitiques les plus alarmantes, telles que les

douleurs nocturnes, les pustules, les tumeurs gommeuses, etc., semblent attaquer de préférence ceux qu'on a traités par le caustique, ou par le feu, malgré que les plaies, maintenues long-temps ouvertes, aient fourni et dégorgé une grande quantité de pus. Ceci nous porte à croire que, dans le moment même où la partie la plus épaisse du pus s'échappe et s'écoule par la plaie, les parties les plus subtiles et les plus pénétrantes en sont absorbées, et qu'en se multipliant, elles soutiennent le mal dans toute sa vigueur.

Epoque à laquelle commence l'infection générale.

Il ne faut pas s'aviser de croire que le virus syphilitique, inerte par lui-même et très tenace, passe peu à peu du gland ou du prépuce aux glandes inguinales, et que, par une marche régulière, il y procède à la formation du bubon, pour ensuite s'identifier avec le sang. Je suis au contraire bien persuadé qu'il s'introduit, dès l'origine de la contagion, dans l'océan des humeurs, sans former de tumeurs apparentes aux aines; je pense que le bubon ne doit et ne peut naître, si, au préalable, la lymphe n'a acquis un degré déterminé d'épaisseur morbifique et *préternaturelle*. S'il en est ainsi, la nature, en produisant des bubons, ne cherche point à se délivrer d'une cause

cause de gêne par le moyen d'un dépôt critique; mais elle ne fait que manifester cet accroissement de ténacité qui, parvenant à un haut degré, commence à rendre difficile le cours de la lymphe, sur-tout dans les vaisseaux très tortueux des glandes conglobées. Je viens d'être témoin, il y a peu de jours, d'un cas confirmatif de ma théorie: un homme fut d'abord atteint d'un ulcère, puis d'une tumeur qui se résorba d'elle-même; bientôt après il fut tout couvert de pustules, à la suite de la guérison desquelles il lui survint aux aisselles deux autres tumeurs qui tournèrent à la suppuration; enfin cet infortuné eut une gonorrhée qui ne disparut que pour être remplacée par une troisième tumeur de l'aisselle gauche, qui commence à suppurer dans le moment où j'écris. Cette observation dont je rapporterai ailleurs, et avec soin, toutes les circonstances particulières, prouve et démontre que, malgré tous les efforts employés par la nature pour délivrer le corps du virus syphilitique, que nonobstant la suppuration parfaite de deux bubons de l'aisselle, la masse des humeurs n'est pas parvenue par cette voie à se débarrasser de ce terrible venin.

Il faut, en outre, faire attention que, plus longtemps les plaies de cette nature restent ouvertes, plus considérable est l'absorption de la portion la

plus subtile du pus, qui, même après la cicatrisation des bubons, produit les accidens successifs du mal toujours de plus en plus féroce. On a d'ailleurs des raisons bien fondées de craindre qu'en ouvrant trop tôt les bubons, ou qu'en pratiquant par le feu aux aines, deux plaies artificielles pour attirer à l'extérieur la cause morbifique, on n'excite et ne stimule trop les molécules de ce virus, qui, en perdant leur inertie naturelle, et cette ténacité qui leur est propre, produisent ensuite des effets étranges. Ces molécules du virus, exaltées à ce point, n'occasionnent pas seulement des maladies très aiguës, mais très souvent encore, par la corruption extrême qu'elles exercent sur les humeurs saines du corps, elles jettent les premiers fondemens de cette funeste maladie que nous appellerons *scorbut syphilitique*. Consentons pourtant, pour un moment, qu'on se débarrasse entièrement du virus par le moyen des plaies artificielles établies aux aines, et demandons seulement si, en conséquence de cette opération, les malades s'affranchissent tant du mal actuel, que de ses récidives toujours funestes? Quant à moi, je puis affirmer que pendant une pratique de 12 ans au moins, j'ai constamment observé que presque tous les malades que j'ai guéris ensuite radicalement, avoient d'abord subi infructueusement l'ouverture d'un, ou de deux bubons, soit par le fer, soit par le feu, ou enfin par le caustique.

Eh bien! chez l'un, des douleurs insupportables; chez l'autre, des tumeurs gommeuses; chez celui-ci, des opthalmies rebelles; chez celui-là, des obstructions du bas-ventre, et même la vraie phthisie pulmonaire, m'ont démontré jusqu'à quel point on peut se fier, pour la guérison parfaite, à l'ouverture des bubons, et à l'écoulement abondant et long-temps soutenu de la plaie.

Les plaies long-temps ouvertes occasionnent la phthisie.

J'ai vu souvent, avec un vif sentiment de douleur, survenir la toux et la fièvre hectique, vers le soir, aux personnes d'un tempérament délicat, et d'une foible complexion; et ce, à la suite d'un écoulement de matières sanieuses. Ces accidens peuvent, sans doute, être attribués à la lésion occasionnée à l'organe pulmonaire, par la portion la plus subtile du pus, c'est-à-dire par celle qui arrive la première au plus haut degré de corruption. Mais je demande, avant de passer au point le plus essentiel de cet argument, pourquoi les pustules et les plaies de la gorge sont les accidens de la syphilis les plus dangereux et les plus difficiles à guérir? Car, si d'un côté on cherche un écoulement abondant, les pustules ne dégorgent-elles pas continuellement? et si de l'autre côté on désire un siége moins important, et dont les lésions ne

portent aucune atteinte réelle aux fonctions de la vie, en existe-t-il un meilleur? Nonobstant tout ceci, il s'en faut de beaucoup que les symptômes cèdent si facilement; et au contraire, car les pustules sont souvent suivies de gommes, et ces dernières annoncent presque toujours la carie des os.

La guérison des anciennes plaies est toujours dangereuse.

Il est encore un autre point de pratique qui mérite d'être examiné avec maturité; le voici: les plaies quelconques ne sont pas seulement pénibles dans le moment actuel où elles suppurent beaucoup; mais, après leur guérison, elles excitent un trouble extraordinaire dans un grand nombre de fonctions de notre machine. Je n'entends pas parler ici de ces plaies qui paroissent dans l'âge de la décrépitude, et qui sont destinées, par la nature, à transporter au dehors une grande partie des humeurs viciées dont les vieillards abondent. Ces cours habituels sont nécessaires à tout individu parvenu à un point de débilité telle, que chez lui le mauvais surpasse le bon. Mais je parle, au contraire, de ces plaies sordides que ne peut garder long-temps un jeune sujet, sans en être continuellement et gravement incommodé. Si une petite vérole confluente maligne se termine par des abcès internes, si ces

derniers, par le mauvais caractère du pus, se maintiennent long-temps ouverts, ils ne se contentent pas seulement de rejeter au dehors une substance ténue, sanieuse et extrêmement putride; mais ils réduisent la machine au marasme, toujours accompagné de la perte des couleurs. Tous ces symptômes annoncent qu'il s'est fait dans la lymphe une altération essentielle, et c'est en effet sur cette humeur, que le pus, absorbé par la plaie, exerce ses principales influences. Dans les érysipèles, nous ne désirons pas la suppuration, et voici pourquoi : c'est que nous sommes instruits par l'expérience, qu'une fois que les humeurs secondaires sont mal disposées, elles passent avec beaucoup de célérité à un degré de corruption, trop souvent funeste aux malades. Je me dispense de rapporter ici mille autres observations, à l'appui desquelles je démontrerois l'inutilité et les dangers même qui résultent des plaies artificielles des aines, pratiquées dans l'intention d'entraîner et d'éliminer, par cette voie, une grande partie de la cause morbifique amassée dans ces organes, ou pour inviter à sortir celle qui se trouve dispersée dans tout le reste du corps.

On pourroit répondre à ces difficultés que j'appelle *préliminaires*, par rapport à celles qui suivront; on pourroit, dis-je, répondre que l'ou-

verture des bubons ne devient dangereuse que lorsqu'on néglige d'entreprendre, dans le moment même, une cure interne, capable de corriger la diathèse des fluides déjà altérés par le virus syphilitique. Mais, n'en déplaise à notre très docte faculté médico-chirurgicale, je lui demanderai quels sont les moyens qu'elle emploie pour en venir à ce but? Pour premier et essentiel point de doctrine, je trouve enraciné dans l'esprit de ses membres ce honteux préjugé, qu'on ne peut, sans un très grand danger, employer le mercure toutes les fois qu'il existe quelques plaies sur le corps : voici comment ils s'interdisent toute espèce de cure radicale. Ils ne peuvent rien mieux faire alors que de recourir à l'action très lente et souvent inutile des drogues communément appelées anti-vénériennes. En effet, on guérit les bubons de cette manière, mais bientôt la vérole, inoculée et communiquée à la masse générale des humeurs, acquiert chaque jour plus de force et d'activité, pour reparoître, par la suite, avec plus de férocité que jamais.

Effets que produisent le feu ou le caustique dans le Bubon.

Voyons maintenant ce qui arrive au bubon ouvert, avant qu'il soit en maturité, par les cautères actuel ou potentiel. Quand la maladie est

parvenue à son plus haut degré d'accroissement; quand une douleur aiguë, la rougeur et la dureté, indiquent que la tumeur est dans un état de crudité bien réelle, on prétend que la conduite la plus sage est de pratiquer, avec un fer bien rouge, une incision profonde sur la glande la plus engorgée, de la diviser et de la brûler longitudinalement. Le talent du chirurgien consiste à partager la partie en deux portions égales, avec dextérité et à vue d'œil, autant qu'il est possible. C'est cette opération si barbare qui mérite à nos professeurs cette épithète d'*immisericors*, que *Celse* désiroit au chirurgien consommé. Si les signes extérieurs de la crudité ne sont pas pour eux un motif de différer leur attentat, ils se laissent encore moins arrêter par l'état du pouls, qu'ils ne connoissent point, et qui est généralement trop négligé par tous les médecins. Ils raisonnent ainsi, et ils emploient la même manœuvre dans les suppurations des mamelles, ou dans les dépôts laiteux qui, souvent, et par différentes causes, affligent les femmes en couche et les nourrices. Ils plongent profondément le bistouri dans l'abcès dur, dolent et enflammé; ils en retirent du sang vif, dans la persuasion où ils sont qu'on ne doit pas permettre à la nature bienfaisante d'opérer la coction qui toujours pourtant est suivie de l'ouverture spontanée de la tumeur, et de la régénération des chairs saines qui bientôt

remplissent l'espace qu'occupoit le pus : comme si l'expérience n'avoit pas trop confirmé que, quand la cruauté, les préjugés et l'ignorance, portent le chirurgien à ouvrir ces sortes d'abcès, dans le temps de la crudité, il en résulte toujours une grande irritation qui, déterminant des inflammations sur divers points, nécessite des incisions nouvelles et successives. En effet, le corps de la glande en ressent une si funeste atteinte, qu'on doit toujours s'attendre à quelques nouvelles suppurations dans les parties adjacentes, quand, par une méthode contraire, appuyée sur une théorie lumineuse et confirmée par des observations nombreuses, on évite sûrement toutes ces funestes conséquences. Mais revenons au bubon ouvert par le feu, et voyons les accidens qui surviennent dans le cours de la cure.

En plongeant le fer rouge au centre de la glande la plus engorgée, les autres glandes voisines, irritées par l'action du feu, acquièrent bientôt une plus grande dureté qu'elles n'avoient, et elles ne peuvent alors que retarder la guérison de la plaie. Une escharre très dure, qui ne se détache qu'avec beaucoup de peines, donne le temps à un pus âcre, ichoreux, et très irritant, d'endurcir et d'enflammer ces glandes que l'action seule et immédiate du feu rend presque squirrheuses. On ne peut douter de cette vérité, quand on voit,

après la séparation de l'escharre, survenir ces fièvres très aiguës, provenant de la putridité extrême, engendrée dans les plaies qui ne rejettent alors au dehors qu'une vraie sanie, caractérisée par une *féteur*, particulière à ce genre de maladie. On voit bientôt succéder à la sordidité la gangrène, qui souvent est précédée ou accompagnée de ces funestes hémorragies, suite naturelle et constante d'une corruption très avancée. Les bubons tombent dans ce triste état, ou après la simple chute de l'escharre, ou bien quand il se rencontre un grand nombre de glandes qui, par leur dureté, refusent de suppurer, et que les chirurgiens se voient obligés d'introduire dans chacune d'elles un ou plusieurs trochisques corrosifs. C'est surtout dans les grands hôpitaux que les bubons deviennent sordides et gangreneux, à cause de l'air éminemment *phlogistiqué* qui s'amasse continuellement dans ces asyles, toujours fermés et encombrés. Les symptômes qui accompagnent constamment cette maladie, méritent une attention particulière.

Signes du Bubon corrompu.

Les premiers accès de fièvres commencent par un long et fort frisson, le visage s'enflamme extrêmement; la langue, rouge sur ses bords et vers sa pointe, se couvre d'un tartre grossier, qui tend au sec. Les

urines sont chargées quelquefois, mais elles sont plus ordinairement claires. Les pouls (1) sont élevés, durs, externes, c'est-à-dire que, par la plus légère application du doigt sur l'artère, on le sent de suite, et qu'après deux ou trois battues plus égales et plus profondes, il en succède une grande, arquée, onduleuse et plus molle. Tel est précisément le caractère de tous les pouls au moment où la suppuration s'établit dans quelque abcès, quand les pustules de la petite vérole mûrissent, et quand un fort érysipèle s'empare et occupe quelque partie extérieure du corps. C'est encore ainsi, à quelques différences près, qu'on trouve le pouls dans les maladies de la poitrine, à l'approche de la coction. Mais un phénomène qui mérite de mûres réflexions de la part du médecin, c'est qu'à tous ces caractères il se joint, dans les suppurations

---

(1) Il paroîtra peut être étrange, au premier abord, de lire *les pouls* au pluriel, mais on s'y familiarisera facilement par la suite. Personne n'ignore d'ailleurs, au moins parmi les gens de l'art, que le pouls des deux bras n'offre pas toujours le même rithme; M. *Cirillo*, bien nourri dans la doctrine de *Déborden*, a pris une attention particulière à saisir et établir toutes les nuances et les modifications du pouls dans les maladies syphilitiques; aucun auteur, jusqu'alors, n'a mieux que lui appliqué l'art sphigmique à ce genre d'affection. (*Note du traducteur*).

externes, une célérité et une fréquence insolite du pouls. Les paroxismes se terminent par une sueur copieuse; et, dès le matin, les pouls deviennent presque toujours mous et onduleux, sans que leur fréquence diminue à proportion. Cette marche de la maladie, et sur-tout à ce période, l'a fait prendre, par le vulgaire des médecins, pour une affection entièrement différente et indépendante du bubon, et ils désignent cette fièvre sous le nom de double-tierce. Il est bon d'observer encore que les artères des deux carpes ne sont jamais semblables et égales entr'elles, et que celle qui correspond à l'aine affectée, est plus grande et plus dure dans les premiers jours. Si, en pareille circonstance, les malades s'abandonnent et se fient malheureusement aux moyens usuels de guérison, les pouls deviennent bas, petits, profonds, et ils perdent par degrés leur ancienne célérité et leur fréquence habituelle. Le teint de ces misérables devient livide, la langue rougit, elle s'enflamme au milieu, et la plaie se gangrène.

Il n'est pas difficile, ce me semble, de confirmer la vérité de la théorie que j'ai proposée dans le diagnostic de cette maladie. En effet, on ne peut pas regarder comme un simple état d'inflammation du système, celui où la langue est rouge sur ses bords, et recouverte d'un tartre grossier dans

son milieu. D'ailleurs, on ne rencontreroit pas un pouls si accéléré, et si fréquent dans des suppurations simples et louables; car, au contraire, la fièvre diminue beaucoup, et cesse même entièrement, sitôt que le pus est parvenu à sa perfection. C'est précisément tout l'inverse de ce qui arrive dans la suppuration du bubon. Tout ceci démontre que la substance qui formoit la tumeur inguinale s'est rapidement convertie, par l'effet du feu, en une humeur ichoreuse très subtile et très âcre qui, en s'unissant aux fluides, y porte la corruption, et communique au sang une chaleur extraordinaire, dans le même moment que, s'appliquant aux solides, elle les échauffe et les enflamme. Telle est précisément la nature de toutes les substances qui ont acquis un degré extrême de corruption. Nous observons ce même phénomène dans la petite vérole inflammatoire et putride, dans les maladies produites par les miasmes des marais, et dans toutes les affections réellement putrides. Dans la petite vérole maligne, un pouls très accéléré et très fréquent remplace jusqu'au moment fatal la fièvre ordinairement bénigne de la suppuration; la langue est rouge, les yeux enflammés, et les fonctions de l'intellect troublées: telles sont les conséquences de l'action d'une substance putride, phlogistique, et très chaude qui irrite et enflamme une partie quelconque. Ceci rend fort bien raison de la trop grande fré-

quence et célérité du pouls, dans une suppuration simple : c'est un signe infaillible de la formation d'un pus de mauvais caractère, qui étant, à cause de sa subtilité, continuellement absorbé par le sang, donne naissance à une fièvre très aiguë. Mais le tartre de la langue n'est pas toujours un indice sûr de la présence d'une matière putride amassée dans le tube intestinal : il dépend souvent de cette couenne inflammatoire qu'on observe dans les maladies putrides phlogistiques, telles que la petite vérole, la rougeole, la scarlatine, et l'érysipèle. La scène change aussitôt que, par suite de la méthode que je viens de condamner, le bubon, converti en une plaie sordide, s'approche de la gangrène : d'abord, les pouls, qui étoient onduleux, mous et dilatés, deviennent de suite internes, rares et lents. Ils s'abaissent à un tel point, que la fièvre cesse et tombe entièrement, dès qu'une fois la gangrène est établie. Ce phénomène dépend de ce que le principe de vie s'éteint par degrés, ce que nous voyons quelquefois arriver encore dans d'autres maladies. Il ne sera peut-être pas ici hors de propos d'apporter à l'appui de ma théorie quelques observations pratiques, qui semblent répandre un grand jour sur le diagnostic de la gangrène.

Signes de la Gangrène.

J'ai vu constamment les pouls devenir larges,

élevés, inégaux et onduleux avec une augmentation sensible de chaleur, deux ou trois jours avant la mortification de la partie, précisément comme s'il eût dû s'établir une suppuration bénigne et critique. Mais tout espoir s'évanouissoit le lendemain, les mouvemens artériels s'abaissoient d'une manière incroyable, le pouls tomboit entièrement et la partie se gangrenoit. J'ai fait cette observation dans l'anthrax malin, et dans la hernie étranglée après l'opération. Peut-être la chaleur animale qui, selon les lois ordinaires, doit vivifier toute la machine, trouvant les parties altérées et décomposées par une matière putride, se disperse-t-elle alors irrégulièrement et cause-t-elle une chaleur insolite dans les autres parties, précisément de la même manière, et par la même raison que le mercure d'un thermomètre qu'on plonge dans de l'eau congelée, au lieu de baisser dans le tube, s'élève au contraire, pour retomber bientôt après, par l'effet de la raréfaction momentanée que détermine le *phlogistique* (1) qui abandonne les molécules de l'eau, au moment

(1) En prenant ici le *calorique* pour *phlogistique*, il me semble qu'on entreroit mieux dans l'idée de l'Auteur; je laisse à juger, au surplus, si sa comparaison est juste. Les médecins ont bien des raisons de se défier de toutes les pompeuses et savantes applications des théories chimiques, physiques et mécaniques! C'est ainsi qu'en

où cette dernière passe à l'état de glace. C'est ainsi qu'en consumant le *phlogistique* (1) du corps, les gangrènes tant internes qu'externes, minent et détruisent les forces vitales : la débilité et la foiblesse du pouls n'en sont qu'une conséquence. Nous pouvons puiser dans la péripneumonie un exemple confirmatif de cette théorie.

Au commencement de cette maladie, la fièvre inquiète peu; les pouls sont très petits et internes; l'haleine et l'air expirés par le malade sont très froids; c'est ce qui intéresse davantage; car on sait que, dans l'état de santé, il s'échappe toujours de l'organe pulmonaire une grande quantité de phlogistique. Ceci est un signe que déjà la gangrène s'est emparée de la majeure partie de la substance du poumon. C'est donc avec une grande sagesse qu'*Hippocrate* prononça que la respiration

---

introduisant dans la médecine, sans discernement, les théorèmes des sciences accessoires, on a oublié les vrais principes de l'art; c'est ainsi qu'on s'est égaré; c'est ainsi qu'on a perdu la route frayée par l'oracle de *Cos!* (*Note du Traducteur*).

(1) Le *phlogistique* du corps! Il faut avouer que cette manière de s'expliquer n'est guère intelligible, à moins qu'on ne prenne encore le *phlogistique* pour le *calorique*. (*Note du Traducteur*).

froide étoit un signe mortel dans les maladies aiguës. Ce que je viens de dire jusqu'ici ne peut que donner une légère idée des observations particulières que j'ai faites sur ce point, très utile et très intéressant pour la pratique.

Dangers qui résultent de l'application du caustique dans le traitement du Bubon.

Si l'application du feu dans le traitement du bubon entraîne ordinairement après elle de grands dangers, sans pouvoir jamais nous assurer d'une guérison parfaite, que dirons-nous du caustique, ou cautère potentiel ? Il est vrai que, dans beaucoup d'occasions, le mal local disparoît sous l'empire d'une longue, ennuyeuse, et dangereuse suppuration causée par le caustique, malgré les accidens infinis dont nous venons de parler ; mais plus souvent encore il en résulte des conséquences beaucoup plus funestes : il suffit, avant tout, de réfléchir à la nature du bubon, et au caractère du remède corrosif. Quelque forte que soit l'inflammation naissante de la tumeur, elle ne procède pourtant qu'avec beaucoup de lenteur : il est très difficile alors que le sang puisse absorber cette portion dense et tenace du venin, qui, une fois introduite dans les humeurs, multiplie, dissémine, et établit l'infection dans tout le corps. On sait que tout caustique agit en divisant, séparant, *subtilisant*

tilisant et corrompant promptement cette matière inerte et tenace, amassée dans la tumeur ; l'humeur une fois corrompue et *subtilisée* devient plus propre à être absorbée par le sang; ce qui ne pouvoit d'abord s'opérer que très difficilement. C'est ainsi que devient plus prompte la communication d'un mal qu'on se proposoit de guérir radicalement; c'est par un semblable procédé que le virus, qui n'occupoit d'abord qu'une seule partie, ne tarde pas à s'emparer de tout le système. On voit bientôt survenir une fièvre continue, le marasme, et une vraie phthisie, sitôt que, par une disposition naturelle du sujet, ou par l'application de quelque escharrotique, une tumeur squirrheuse, composée d'une matière très tenace (mais qui, renfermée dans ses propres limites, ne porte aucune atteinte à l'économie animale), commence à s'atténuer et à entrer en *digestion*. Mais il ne faut pas s'en rapporter à la simple observation, pour combattre avec succès et solidité une pratique si meurtrière, de même que pour démontrer combien l'action des caustiques sur les bubons est effectivement dangereuse.

Nos chirurgiens emploient les caustiques pour ouvrir les bubons, afin d'éviter, soi-disant, la douleur d'une incision profonde, pour épargner au malade l'horreur que causent la vue et l'appareil d'un fer ardent; mais leur but principal est sur-

tout de faire une plaie profonde, moyennant laquelle les glandes engorgées puissent parvenir à une suppuration parfaite. Le caustique agit et remplit plus ou moins promptement ces indications, en raison de sa force et de sa bonté; et il n'est pas rare de voir succéder à son action les fatales conséquences dont nous venons de parler. Mais c'est l'expérience qu'il faut toujours consulter : eh bien! elle nous fait voir que très souvent le *tétanos*, maladie presque incurable, comme nous l'enseignent les anciens, et comme nous l'avons confirmé par de nombreuses observations; que le *tétanos*, dis-je, vient, comme pour terminer la scène d'horreur, se joindre à la formation d'une plaie sordide et profonde, aux hémorragies mortelles qui peuvent survenir, à ces fièvres très aiguës provenant de l'absorption du pus, etc. etc. Ce n'est point dans ce premier période du bubon, c'est à-dire dans le temps de l'inflammation, qu'on doit redouter ces accidens terribles de l'usage du caustique; mais c'est lorsqu'on cherche à détruire un ancien gonflement syphilitique des glandes inguinales, déjà devenu squirrheux. C'est parce que j'ai été souvent témoin, dans notre hôpital et ailleurs, d'un grand nombre de cas de ce genre, qui presque toujours ont été funestes, que je me crois obligé en conscience d'improuver cette conduite, et que je forme le vœu que cette méthode soit entièrement bannie de la pratique. Il faut rai-

sonner de la manière suivante, je le crois, si nous voulons trouver la véritable raison, et déterminer pourquoi le caustique, appliqué sur une tumeur inflammatoire de l'aine, ne produit point de convulsions tétaniques; tandis qu'il en produit infailliblement, si on l'applique sur un bubon squirrheux. D'abord, nous savons tous de quel degré de corruption sont capables les humeurs constituantes du squirrhe; nous savons qu'une fois que ces dernières sont entrées en fermentation, elles cessent d'être susceptibles de reprendre les qualités d'un pus louable et de bonne consistance; nous savons enfin qu'elles se convertissent au contraire en un *ichor* très fétide, très pénétrant, capable d'enfanter une fièvre continue, et de produire le marasme. Eh bien! je le demande, si les choses se passent ainsi, lorsque le squirrhe ulcéré de lui-même passe à l'état cancéreux, combien la corruption ne devra-t-elle pas être plus grande, quand elle prendra sa source de l'action septique très violente qu'on doit regarder comme une qualité essentielle du caustique? Et peut-on être surpris alors que ces humeurs ainsi putréfiées acquièrent bientôt la force du stimulus le plus puissant, et si elles parviennent à offenser l'origine de tous les nerfs? La lymphe est de toutes les humeurs celle sur laquelle le caustique exerce son action principale, et l'altération qui en résulte consiste certainement dans l'acrimonie

extraordinaire que contractent les fluides secondaires. Je me rappelle d'avoir vu devenir instantanément immobile un bras sur lequel on avoit d'abord appliqué un cautère, pour résoudre un prétendu squirrhe de la mamelle; cette immobilité du membre fut bientôt suivie d'un tétanos affreux, provenant indubitablement de la même cause. Quelle conduite tiendra en pareilles circonstances un médecin instruit? Il recourra à l'opium qu'il administrera à grandes doses, et de la meilleure manière possible. J'ai vu réussir ce médicament, employé selon la méthode insérée dans les Mémoires de la Société privée des Médecins de Londres.

Le caustique exerce ses ravages sur toute l'économie animale.

Pour terminer mes réflexions relatives au bubon, en ce qui regarde la pratique inconsidérée de nos chirurgiens, je dirai seulement que je doute très fort qu'il soit avantageux de détruire une grande quantité de glandes inguinales par le fer, le feu, ou le caustique; mais qu'au contraire je penche beaucoup à croire que cette opération est en général funeste à toute l'économie animale. En effet, la perte de beaucoup d'organes essentiels au perfectionnement de la lymphe, qui, des parties les plus basses et les plus éloignées de la machine,

doit se porter au sang, ne peut être que nuisible et fatale. C'est peut-être à cette cause qu'on devroit souvent attribuer ces cachexies qui surviennent à la suite des maladies syphilitiques réitérées, de même qu'après différentes plaies inguinales avec perte de substance. On ne contestera pas, au moins, que la personne qui aura perdu beaucoup de glandes pendant le cours de la maladie, ne soit sujette à mille incommodités, et à des dérangemens essentiels dans sa santé, jusqu'à ce qu'enfin la lymphe soit parvenue à se faire une route par les glandes restées intactes. Voici donc encore un argument de plus, qui, en s'accordant avec tout ce que nous venons de dire, est sans doute bien capable de convaincre et persuader les gens raisonnables, que, dans la cure radicale du bubon, on doit bannir toutes espèces d'opérations chirurgicales; que le fer, le feu, et les caustiques, sont également funestes et barbares; et qu'on doit, autant que possible, employer tous les moyens capables de favoriser et déterminer la *résolution*, dont nous ferons une mention particulière dans le traitement de la Syphilis.

ARTICLE III.

DE LA GONORRHÉE SYPHILITIQUE.

Signes et nature de la Gonorrhée syphilitique.

Si, par suite d'un commerce impur, il commence à couler involontairement de l'urètre de l'homme, et des parties naturelles de la femme, une matière mucilagineuse, de consistance, et de couleurs différentes, accompagnée de prurit, d'ardeur, et de douleur sensible, tantôt sur une partie du méat urinaire, tantôt sur l'autre; on appelle cette maladie *gonorrhée*, parce que ordinairement cet écoulement contre nature a beaucoup de ressemblance avec celui de la liqueur séminale: la *gonorrhée* est un symptôme de la syphilis. Les anciens avoient désigné sous le même nom un semblable écoulement préternaturel qui peut provenir de mille autres causes; mais la gonorrhée *syphilitique*, celle qui prend naissance du commerce avec une personne actuellement infectée de la *vérole*, leur fut bien certainement inconnue; ils savoient très bien que l'abus des plaisirs, et le renouvellement trop fréquent des actes énervoient et débilitoient les organes de la génération, au point que ces derniers cessoient de pouvoir retenir leurs humeurs particulières; ils savoient encore qu'il y avoit pour

l'homme du danger à cohabiter avec une femme pendant la menstruation ; que l'homme contractoit souvent alors un écoulement qu'ils attribuoient au caractère irritant et acrimonieux du sang menstruel : ils avoient souvent observé un flux de matières muqueuses blanches, ou jaunâtres, chez les femmes, après un accouchement laborieux ou une hémorragie utérine. Les anciens ont donc réellement fait mention de ces espèces de gonorrhées ; mais ils ne parlent point d'une affection de ce genre, venu par la contagion, et connue vulgairement aujourd'hui sous le nom de gonorrhée simple et bénigne, ou de gonorrhée virulente. La gonorrhée syphilitique, dont nous allons parler, a des caractères bien différens : elle porte dans le système un trouble infini, elle y occasionne des désordres de conséquence, et on doit la regarder comme la source principale d'une infection *confirmée*. Je ferai dans cet article, avec un soin particulier, la description de cette espèce de gonorrhée ; je parlerai de son siége, et je signalerai ses caractères propres.

Une femme infectée du virus syphilitique, soit que ce venin s'annonce sous forme d'ulcère, de gonorrhée, etc ; cette femme, dis-je, sera susceptible de donner ou une gonorrhée, ou tout autre symptôme, pourvu qu'il s'insinue dans la machine le plus léger atome de la cause morbi-

fique. Quelquefois vingt-quatre heures après l'acte, quelquefois deux, trois jours, et beaucoup plus long-temps encore après, l'homme ressent d'abord une chaleur insolite, le plus souvent vers la base du gland, d'autrefois vers la moitié du canal, ainsi que vers les dépendances de la glande prostate. Cette chaleur est gênante quand on urine; quelque temps après elle se convertit en une ardeur insupportable, avant et après l'évacuation de l'urine; il survient par degrés un prurit vers le gland, et il se manifeste enfin un écoulement de l'urètre qui, les premiers jours, charrie une humeur très subtile et très claire. Cette humeur subtile est bientôt suivie d'une plus dense, d'abord d'un blanc livide, puis d'un vert clair, qui vient de même après l'urine; cette humeur s'amasse, et elle sort spontanément, ou par la plus légère pression du membre viril. Il s'en fait pendant la nuit une collection plus considérable; c'est ce qui fait que l'écoulement paroît plus abondant le matin : mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque du jour, l'humeur gonorrhoïque est toujours plus tenace et plus consistante. Les erreurs de la diète, l'abus des alimens chauds, spiritueux, et aromatiques, rendent la gonorrhée plus gênante et plus opiniâtre, et c'est en augmentant la diathèse inflammatoire. En effet, l'inflammation est ici le symptôme principal, sur-tout celle d'une partie naturellement très sensible, et qui, se trouvant dé-

pouillée par le virus syphilitique de cette mucosité qui la défend des atteintes d'une cause stimulante quelconque, est continuellement irritée par l'urine âcre et mordante d'elle-même. Le mouvement extraordinaire produit le même effet : l'incontinence contribue aussi à prolonger cette maladie, de même que les pollutions involontaires, accident trop commun en pareil cas. En un mot, tout ce qui stimule vivement et fortement le siége du mal est dangereux et funeste : l'excès du froid et du chaud est nuisible, parce que ces deux contraires altèrent toujours sensiblement le ton de la fibre.

Au commencement, comme dans le cours de la maladie, le siége de la douleur (ou le lieu principalement affecté) n'est pas toujours le même. Quelques malades se plaignent d'une grande gêne au périnée, d'autres vers le milieu de la verge, et le plus grand nombre vers l'extrémité du même organe. Cette observation a donné lieu aux disputes sur le centre du mal, c'est-à-dire sur la question de savoir et de déterminer quelles sont précisément les parties intéressées dans la gonorrhée. Il suffira, pour s'instruire de tout ce qui a été dit à ce sujet, de consulter l'ouvrage très savant de M. *Astruc*. Cet auteur établit et distingue trois espèces générales de gonorrhées, relativement à leur siége : la première occupe la prostate, la deuxième est au *caput gallinaginis*, et la troisième dans la

fosse naviculaire. Il prétend et il veut que toute l'étendue de l'urètre, et toutes les lacunes qui s'y rencontrent aient part à cette incommodité; il atteste hardiment que la gonorrhée consiste d'abord dans l'irritation et l'inflammation, puis enfin dans l'ulcération des parties susmentionnées. Il affirme qu'il y a une plaie dans les gonorrhées virulentes; il s'appuye sur l'expérience que lui en ont fournie les cadavres des personnes mortes dans le temps de l'écoulement, ou qui en avoient été plusieurs fois attaquées pendant leur vie; il dit avoir trouvé ou la plaie encore existante, ou au moins cette grosseur qui s'opposoit au libre écoulement de l'urine. Le sentiment de cet auteur semble s'accorder en tout avec les faits: en effet, l'urètre exsude d'abord une matière analogue à la semence; elle est accompagnée d'un léger prurit; bientôt après l'humeur est verte ou jaunâtre, elle ressemble beaucoup à du vrai pus. Il est encore vrai que souvent après la guérison des gonorrhées, il succède un rétrécissement de l'urètre; qu'il en résulte une difficulté d'uriner, et quelquefois même une suppression totale de l'urine. Tous ces signes démontrent sans doute que l'écoulement gonorrhoïque provient d'un ulcère existant dans le canal de l'urètre, et l'on conçoit facilement qu'une cicatrice dans un lieu si étroit et si délicat, diminue beaucoup le diamètre du canal. Néanmoins, malgré que ce diagnostic soit vrai en apparence, il ne me paroît

point inutile d'exposer ici quelques théories nouvelles, et différentes de celles qui jusqu'alors ont été connues ; elles seront capables peut-être de donner une idée plus claire de la maladie.

Premièrement, il y a de la hardiesse, ce me semble, à prétendre que dans toutes les gonorrhées, et dans tous les temps, l'urètre ou la prostate soient attaqués d'une plaie actuelle : car, si le virus syphilitique produisoit une plaie dans ces parties, il est naturel de penser qu'elle seroit analogue aux ulcères du gland, du prépuce, ou de la gorge, qui deviennent en peu de temps profondes, sordides, et très difficiles à guérir. En outre, il est d'observation constante que la virulence de l'ulcère externe est telle, qu'elle ne tarde guère à corroder la substance de l'urètre. Il en est tout autrement de la plaie qu'on suppose dans le canal, et qui continuellement est baignée par la pourriture, et arrosée par des urines corrompues : elle n'acquiert aucune qualité corrosive, et au contraire très souvent elle se consolide en peu de semaines, sans laisser la moindre trace après elle. Il est quelquefois nécessaire de faire usage des escharrotiques, et même d'appliquer le feu aux ulcères extérieurs, pour en arrêter les progrès et les déterger ; mais dans la gonorrhée, les détersifs, les astringens, et les balsamiques efficaces sont presque toujours dangereux : aussi

employons-nous avec le succès le plus grand et le plus durable les délayans, les aqueux, les adoucissans et les anodins. La même cause seroit donc susceptible de produire des effets bien différens : peut-être la différence dépend-t-elle de la nature de la partie affectée ; peut-être l'urine, par la propriété qu'elle auroit d'atténuer, de dissoudre, et d'empêcher que le virus ne séjournât sur les plaies de l'intérieur de l'urètre, s'opposerait-telle à l'amas des humeurs corrompues. En effet, l'urètre est naturellement doué d'une susceptibilité extraordinaire; le plus léger *stimulus* y produit un sentiment de gêne et de douleur. Les alimens aromatiques, les boissons spiritueuses, les médicamens âcres, en passant en partie par les voies urinaires, communiquent à l'urine une qualité si piquante, qu'on ne peut la rendre sans douleur et sans ardeur. On ne parvient à calmer cet accident fâcheux que par l'usage d'une quantité considérable d'eau douce, qui, par sa qualité dissolvante, atténue les molécules salines, et absorbe l'excès de *phlogistique* du sang. Ceci posé, nous ne concevons pas comment, dans la gonorrhée, le pus peut séjourner sur une partie si sensible, sans y causer une douleur considérable ; comment les malades peuvent dormir si tranquillement, sans se plaindre de ce qu'ils devroient nécessairement souffrir ; comment la fièvre manque, etc. L'absence de la fièvre est sans doute une preuve bien

démonstrative que, dans la gonorrhée simple, il n'existe pas toujours une plaie dans l'urètre, ou à la prostate. Toutes les plaies qui suppurent abondamment et continuellement sont toujours accompagnées d'un mouvement fébrile bien sensible, sur-tout quand elles occupent des organes doués d'un sentiment exquis, et d'une grande irritabilité. Ce mouvement accéléré de la circulation dans les maladies où il y a des suppurations, provient de deux causes bien manifestes. La première cause vient de l'effort que la nature fait ou cherche à faire quand elle veut séparer le bon du mauvais, et porter tous les humeurs à une coction parfaite: on appelle le résultat de ces efforts, fièvre simple de suppuration. La seconde cause, au contraire, provient de l'absorption d'une grande quantité de matière corrompue et dégénérée qui s'introduit dans le sang, et va troubler par son action morbifique presque toutes les fonctions. On observe constamment ce phénomène dans un abcès quelconque, dans toutes les plaies, dans le simple panaris, dans le furoncle, et dans tant d'autres suppurations très légères, qui pourtant sont toujours accompagnées de fièvre. Mais pour ne point puiser des exemples dans les autres maladies, il suffira de se ressouvenir que le bubon naissant est toujours accompagné d'une fièvre assez forte, parce qu'il s'agit alors d'une suppuration vraie et légitime. Il faut convenir pourtant qu'on pourroit

combattre cette théorie par une réflexion bien fondée, ou plutôt par l'observation constante des faits. Ne pourroit-on pas demander pourquoi le plus souvent la fièvre manque, dans le moment même où tout le corps se recouvre de pustules qui suppurent continuellement et si abondamment? Pourquoi la fièvre manque de même presque toujours dans les ulcères habituels de la gorge, provenant du virus syphilitique? Or, il est certain qu'en admettant la vérité de ces faits, on ne doit plus s'étonner que l'écoulement gonorrhoïque habituel ne soit plus accompagné de fièvre.

Pourquoi les pustules occasionnent rarement la fièvre.

On répond à cette sage et savante difficulté qu'il est essentiel de considérer la différence des parties affectées, et de faire attention à la marche qu'a tenu la cause morbifique pour former les pustules. Le venin alors se rassemble et se fixe à la peau, c'est-à-dire qu'il affecte un lieu qui n'intéresse en rien le libre exercice et le soutien de la vie; un organe où la circulation se fait lentement, et où l'absorption d'une humeur très visqueuse et tenace ne peut s'opérer qu'avec la plus grande difficulté. Mais la réponse la plus vraie qu'on puisse faire, une objection appuyée sur un principe incontestable du diagnostic,

c'est que les pustules sont le résultat d'une espèce d'*expulsion critique*, que la nature exécute pour se délivrer du virus qui infecte le sang, et qui tente de troubler les fonctions internes. En effet, on ne doit point regarder les pustules comme un accident essentiel de la maladie, mais plutôt comme un effort critique qui annonce que l'océan entier des humeurs est infecté : c'est pour cette raison que la cure des pustules est longue, ennuyeuse, et difficile. Si les pustules contiennent réellement une partie de la cause morbifique contenue dans tout le système, une fois qu'elles sont chassées à la périphérie du corps, elles mettent à l'abri les parties internes ; c'est ce qui fait que dans toutes les maladies cutanées, où la fièvre d'éruption est la plus forte, cette même fièvre cesse au moment de la formation du pus : voici encore pourquoi, pendant tout le temps que les pustules sont pleines de pus, le pouls est d'une tranquillité parfaite. La grande ténacité de la cause morbifique est bien encore, comme nous l'avons laissé entrevoir plus haut, une cause de l'absence de la fièvre dans les pustules: la durée excessive de cette indisposition, et la lenteur avec laquelle les pustules suppurent, en sont bien une preuve incontestable. C'est tout le contraire dans la gonorrhée virulente: la matière qui sort de l'urètre n'a ni la ténacité, ni les autres propriétés de l'humeur des pustules; mais elle est subtile, très fluide,

et d'une mauvaise couleur ; elle devroit conséquemment occasionner de nécessité absolue une fièvre de quelque conséquence. Or, dès que les choses sont en tout opposées, nous pouvons, sans prétendre faire tort aux idées d'autrui, douter que l'écoulement gonorrhoïque provienne de l'existence d'une plaie sur quelque point de l'urètre, et nous pouvons en même temps proposer une autre théorie peut-être beaucoup plus probable.

Si la gonorrhée consiste, comme semble le croire M. *Astruc*, dans un écoulement habituel d'une vraie matière séminale, elle ne peut donc être du pus ? et si cette humeur n'étoit pas réellement de la semence, il n'arriveroit pas si souvent de ces pollutions nocturnes produites par l'effet d'un *stimulus*, et si gênantes pour ceux qui les souffrent : on observe d'ailleurs que le sperme ne ressemble à l'humeur gonorrhoïque ni par sa couleur, ni par sa consistance. Il y a plus encore : quand, par suite de cette même maladie, il survient à la protaste quelque tumeur visible vers le périnée, elle occasionne une fièvre violente, et on en obtient un pus très louable par le moyen d'une incision externe, ou par celui des bougies.

Sentiment de Hunter.

L'opinion du très savant M. *J. Hunter* est tout autre,

autre, il n'admet pas, dans la gonorrhée, d'exulcération de l'urètre; mais il pense que la cause morbifique, en s'attachant à l'intérieur de ce canal, et en stimulant toutes les petites glandes qui y sont parsemées, oppose un obstacle au cours de la lymphe, que ces dernières sécrètent et répandent continuellement, pour le défendre de l'action des molécules salines très âcres contenues dans l'urine. Le même auteur ajoute que le virus est tellement actif les premiers jours, qu'il arrête absolument la sécrétion de cette humeur muqueuse dont nous venons de parler; qu'il ne coule alors qu'une substance très subtile et très âcre, laquelle produit l'ardeur d'urine, les érections continuelles, et tous les autres symptômes pathognomoniques de la gonorrhée virulente. Le stimulus ne perd pas plutôt de sa force que cette lymphe, qui croupissoit depuis longtemps, parvient à une coction parfaite et finit par s'évacuer sans occasionner beaucoup de douleur et d'autres incommodités particulières. M. *Hunter* compare la gonorrhée au *coriza*, dans lequel il y a un écoulement continuel d'une humeur très limpide qui, par son acrimonie, enflamme le nez et la lèvre supérieure, sans qu'il existe aucune exulcération de la membrane de *Schneider* ou de la gorge. Après quelques jours il commence à couler une matière blanche ou verte, d'une bonne consistance, qui n'est point tout-à-fait

du pus, quoiqu'elle en ait toutes les apparences. Cette affection catarrhale disparoît peu à peu, et les parties récupèrent bientôt leur état naturel.

Nous voyons tous les jours des femmes atteintes de fleurs blanches, rejeter par les parties naturelles une matière blanche et subtile quelquefois, mais plus souvent encore jaune, et d'une consistance très analogue à celle du pus. Un écoulement de ce genre dure pourtant beaucoup d'années sans être accompagné de fièvre, et sans que rien annonce une plaie aux environs de l'uterus, ou à cet organe lui-même ; et il y a plus, quoique les femmes ressentent souvent, au passage de cette humeur viciée, une ardeur assez considérable, on n'observe jamais aucune ulcération aux parties affectées. Au contraire, s'il se forme dans l'uterus une plaie véritable provenant d'un flux chronique de fleurs blanches de mauvaise nature (comme il en arrive souvent aux hommes, dans l'urètre, par cause de gonorrhée), il survient bientôt alors les symptômes les plus graves ; la fièvre continue paroît, elle est accompagnée de douleurs affreuses et d'un écoulement d'une matière ichoreuse et très fétide : on a bien raison de regarder cette maladie comme incurable.

La gonorrhée invétérée exerce aussi des ravages considérables chez les hommes : tels sont

les squirrhes et les abcès dangereux de la prostate. Ces accidens occasionnent une difficulté et même souvent une impossibilité absolue d'uriner; les fistules urinaires et les sueurs, suite trop commune de la dilatation artificielle, en rendent la guérison impossible. Nous exposerons nos réflexions ainsi que celles des autres auteurs, à l'article de la cure.

Du suintement gonorrhoïque.

Il nous reste à parler ici d'un autre accident qui survient à la suite des gonorrhées opiniâtres, ou plutôt qui provient de l'abus des astringens. Il consiste dans un suintement continuel d'une humeur gélatineuse, ordinairement claire et transparente, qui sort en petite quantité de l'urètre, et qu'on appelle *goccetta* en italien. Encore une fois cette affection doit sa naissance à l'usage trop souvent réitéré des injections où entrent l'alun, (sulfate d'alumine potassé) la pierre médicamenteuse de *Crollius*, l'eau de Pisciarelli, et des solutions de vitriol martial, (sulfate de fer). Et en effet, l'intérieur de l'urètre, se trouvant déjà irrité par le virus syphilitique, lequel tient les glandes dans un état de sécrétion continuelle, n'est-il pas bien probable que si un stimulus très violent (tel que celui des pré-

parations vitrioliques) (1), vient à crisper instantanément tous les orifices des canaux qui se déchargent dans ce canal, il les rendra tellement durs et calleux (sur tout si on réitère souvent ces injections astringentes); qu'ils seront pour toujours condamnés à ne fournir qu'une lymphe subtile, et, sous certains rapports, semblable à celle que fournissent les vaisseaux sanguins, après la suppression d'une hémorragie quelconque? Mais il suffit de réfléchir à la manière la plus heureuse de guérir radicalement cette incommodité, pour prouver qu'elle provient de légères callosités formées dans les petits orifices des canaux glandulaires; elle guérit par le moyen des bougies ou des frictions mercurielles bien administrées. Les bougies, comme nous le savons, n'opèrent pas seulement par compression, en abaissant et remettant à leur place les fibres qui s'en étoient dérangées; mais, nous pouvons le dire hardiment, elles guérissent en renouvelant artificiellement la gonorrhée. C'est ainsi qu'on parvient à résoudre les petites éminences calleuses; et une fois que les parties sont ramollies,

(1) Tous les sels résultant de l'union de l'acide sulfurique à une base, mais sur-tout à une base métallique; on n'emploie guère que les sulfates de fer, de zinc ou de cuivre, en injection. (*Note du Traducteur*).

elles récupèrent facilement leur état naturel. Nous voyons tous les jours l'onguent mercuriel guérir les callosités provenant du virus syphilitique ; il est incontestablement un excellent résolutif dans les maladies de ce genre. Je ne vois pas qu'on ait lieu de s'étonner de ce que les frictions mercurielles (qui, en pénétrant dans les parties les plus profondes du corps, parviennent à dissiper les exostoses les plus dures), aient la propriété et assez d'activité pour guérir une dureté imperceptible du canal de l'urètre.

Il est très essentiel de considérer le suintement (la *goccetta*) comme un reste, un résidu de l'infection : il faut bien se garder d'adopter ce préjugé vulgaire, qu'un homme qui n'a qu'un suintement habituel ne peut communiquer la syphilis. Au contraire, il arrive souvent qu'un homme qui n'a aucun autre symptôme que ce dernier, donne à la femme une gonorrhée virulente et tous les autres symptômes de la vérole. Il n'en faut pas davantage, d'un autre côté, pour démentir les assertions de beaucoup d'étrangers, qui ne veulent pas considérer la gonorrhée comme un symptôme du véritable virus syphilitique, et qui prétendent que cette maladie ne peut donner naissance aux autres accidens qui caractérisent l'infection véritable et authentique (1).

(1) Pourquoi les auteurs sont-ils si divisés sur un fait en apparence si facile à déterminer ? Tous s'appuyent

Chez les femmes, le suintement habituel n'est pas si commun que chez les hommes, pour des raisons trop connues.

---

sur des expériences ! tout le monde se mêle d'en faire, elles sont contradictoires. . . . A qui donc s'en rapporter, quand on rencontre dans les deux partis des hommes recommandables, des hommes qui ont également des droits à la confiance publique ? (*Note du Traducteur*).

ARTICLE IV.

DU SPERMATOCÈLE.

Caractères du Spermatocèle.

IL est difficile de calculer combien de fois l'écoulement gonorrhoïque s'arrête immédiatement, soit par les raisons énoncées dans l'article précédent, soit par un abus des plaisirs de Vénus, soit enfin par quelques excès dans la quantité et la qualité des alimens et des boissons. La fièvre survient bientôt alors, elle est accompagnée d'une très grande douleur de l'un ou des deux testicules qui, en peu de temps, se gonflent, s'enflamment et deviennent durs. L'engorgement de ces organes affectent différens caractères, et il passe par plusieurs degrés : quelquefois la suppuration succède promptement à l'inflammation; quelquefois la tumeur, acquérant lentement du volume, s'endurcit à l'extrême, sans donner aucun indice de chaleur insolite; et elle finit par s'entourer d'une grande quantité de lymphe, laquelle distend tantôt une moitié, tantôt la totalité du scrotum. Il n'est pas rare de voir arriver, à la suite de cet accident, un ulcère de mauvaise nature et d'un caractère carcinomateux; nous voyons encore tous les jours de simples duretés chroniques, des tes-

ticules rougir par une cause accidentelle quelconque et menacer d'une véritable inflammation ; mais bientôt la douleur se dissipe, l'inflammation se dédit et la tumeur retourne à son ancien état d'inertie et de froideur, qu'on me pardonne l'expression. Le cordon spermatique, l'épididyme, les membranes, et la substance même du testicule, participent à cette affection qui, selon les circonstances concomitantes, s'appelle spermatocèle, sarcocèle, hydrosarcocèle, squirrhe, et *cancer* des testicules.

Quand, peu de jours après la suppression de l'écoulement gonorrhoïque, un des testicules ou tous deux ensemble s'engorgent, deviennent durs, et rougissent extérieurement; quand il survient une douleur qui s'étend jusqu'aux aines, on ne tarde pas à voir se mettre de la partie une fièvre aiguë qui commence toujours par un long et violent frisson, et qui se termine par une sueur abondante. Dans le premier période, les pouls sont durs, externes, irrités et inégaux, mais ils offrent en même temps quelques battues plus élevées et plus fortes : on sait que ce dernier caractère annonce ou l'état d'une inflammation simple, ou l'état de crudité. Vers la fin des premiers accès, s'ils doivent se terminer par la sueur, ces battues onduleuses, qui annoncent une transpiration prochaine, sont fort souvent un peu dures, de même

que celles qui succèdent à l'évacuation cutanée. Mais, quelques jours après, ces battues onduleuses des artères deviennent plus molles et moins résistantes, sitôt que les douleurs perdent de leur intensité; soit que la nature, par le moyen de la fièvre, ait rempli son but de *dissoudre* et de dissiper une partie de la cause morbifique, soit que les humeurs amassées dans les testicules soient parvenues ou à une suppuration parfaite ou à la coction, soit enfin que les symptômes aient perdu de leur férocité. Il est néaumoins d'observation constante que, dans les affections du testicule, ainsi que dans le bubon, dans la fistule à l'anus, et dans l'écoulement hémorroïdal, l'artère gauche est plus élevée et plus dure que la droite, sous le doigt *medius* de celui qui l'explore. Dans le spermatocèle, les symptômes sont les mêmes que dans l'inflammation du bubon, relativement au caractère de la langue et du pouls droit. La première est rouge sur ses bords et sur sa pointe, tout le reste de sa superficie se recouvre d'un tartre grossier; le second devient ordinairement bas, petit, irrité, et inégal. Après avoir attentivement considéré ces deux signes, pour en déterminer les causes, j'ai trouvé que le spermatocèle et le bubon, l'un et l'autre dans l'état d'inflammation ou dans celui de suppuration, ressemblent en tout aux affections inflammatoires externes, telles que l'érysipèle, la scarlatine, la

rougeole, etc., dans lesquelles il est manifeste que tout dépend de la dégénération de la bile et de l'état de la véritable putréfaction où tombent toutes les humeurs du bas-ventre. Or, il résulte de tout ceci que, dans l'inflammation des testicules, il faut recourir d'abord aux évacuans, pour en venir ensuite aux anti-septiques ou correctifs.

La Castration détermine une espèce de Cachexie.

Dans le spermatocèle chronique, dans l'hydro-sarcocèle, dans les affections squirrheuses et cancéreuses, les malades perdent presque toujours leurs couleurs naturelles, ils paroissent défaits et semblent cachectiques. Cela dépend peut-être de ce que les squirrhes des testicules déterminent une dégénération sensible dans la qualité de la semence, en même tems qu'ils en diminuent la quantité. Il y a plus : j'ai particulièrement remarqué (et ceci revient au même) que ceux qui ont subi la castration, sont toujours restés décolorés, ou au moins privés de leur vigueur apparente; ils ressemblent exactement aux eunuques.

Il est essentiel de faire attention que le spermatocèle ne parvient que très difficilement à suppurer, s'il ne s'est pas enflammé peu de temps après sa formation : ceci provient d'abord de ce que le

siége de cette maladie est éloigné du centre de la circulation, et presque séparé du reste des organes; puis ensuite, de ce que la nature de la cause qui le produit est lente, inerte, tenace, et qu'elle n'est susceptible ni de s'échauffer, ni de se putréfier, sans un *stimulus* interne ou externe très puissant. Ce n'est pourtant que de ce caractère particulier de la cause morbifique que dépendent la férocité et l'intensité des symptômes dont nous venons de parler; et en effet, une tumeur dure et squirrheuse n'occasionne la fièvre qu'autant que l'humeur qu'elle contient est dégénérée en une pourriture *sanieuse*, et c'est de l'absorption et de l'action de cette *sanie* que ces fièvres putrides pernicieuses, que nous avons décrites ci-dessus, prennent leur source. Avec quelle précaution les chirurgiens ne doivent-ils pas traiter de semblables tumeurs, pour en favoriser et déterminer la suppuration? Ils recourent à l'incision, et plus volontiers encore au caustique le plus actif: leur but est de détruire le squirrhe, en le forçant à s'enflammer et à suppurer. Ce procédé opératoire fait naître une maladie également aiguë, quoique bien moins dangereuse que celle qui vient naturellement. C'est pour remplir la même indication qu'on pratique un séton au scrotum, comme on le verra à l'article des remèdes qui conviennent à cette maladie. D'un autre côté, il suffit de réfléchir aux suites et aux conséquences qu'entraîne le sper-

matocèle, pour réfuter l'opinion de ceux qui prétendent que la gonorrhée n'est pas susceptible de porter dans le sang la contagion de la vérole, et pour adopter l'opinion contraire. Il est incontestable et bien avéré que cette tumeur des testicules, provenant presque toujours de la suppression de l'écoulement gonorrhoïque, donne encore naissance aux douleurs syphilitiques, aux tumeurs gommeuses, aux pustules, et à tous les autres symptômes dépendans du virus confirmé. Or, la gonorrhée tire son origine de la même cause, et il est certain que le virus se communique et parvient d'autant plus tard à la masse générale de la lymphe, que l'écoulement qui se fait par l'urètre est plus abondant; mais une fois que le venin est parvenu aux testicules, il peut, s'il y séjourne long-temps, et principalement à l'époque de la suppuration; il peut, dis-je, pénétrer avec la plus grande facilité dans l'intérieur du système, et produire les effets de la vérole.

ARTICLE V.

DES TUMEURS GOMMEUSES ET DES EXOSTOSES.

Caractères des Gommes, ou tumeurs gommeuses.

On appelle vulgairement *nœud vénérien*, ou *gomme*, une tumeur dure, très douloureuse, toujours circonscrite, et qui s'attache à la superficie des os. On nomme *exostose* une élévation de même très dure, qui se forme dans la substance même de l'os. Nous parlerons d'abord succinctement des gommes, puis des exostoses, ainsi que de leurs caractères particuliers.

Les gommes ne proviennent jamais d'une infection récente; elles sont toujours engendrées par un virus invétéré et opiniâtre, sur-tout quand la maladie a été traitée par des personnes peu instruites, avec des remèdes contraires. En effet, nous les voyons souvent paroître à la suite de l'ouverture des bubons qui ont long-temps et mal suppuré; à la suite de la guérison des plaies très douloureuses de la gorge; enfin après la disparition d'un grand nombre de pustules. J'ai remarqué, en outre, que les gommes attaquent le plus souvent, et, en général, de préférence,

les sujets délicats et naturellement maigres, ou ceux qui, par l'effet des remèdes ou de la maladie, sont presque réduits au marasme. Un sujet gras et replet n'abonde pas seulement en molécules huileuses : son tissu cellulaire et tous les autres organes contiennent encore une grande quantité d'humeur lymphatique très subtile c'est ce qui fait qu'il résiste mieux et plus longtemps que les personnes délicates et extrêmement maigres à l'action violente de certaines causes morbifiques qui ont de la tendance à épaissir et à coaguler les humeurs. Aussitôt que la graisse et les autres fluides (qui garantissent les solides, que la plus légère cause rend rigides,) ont été consommés ou épaissis outre mesure par le virus syphilitique, le périoste, qui ne reçoit plus alors qu'une très petite quantité de lymphe âcre et mordante, ne tarde pas à s'obstruer et à s'enflammer. Voici comment prend naissance cette tumeur très douloureuse, que les médecins appèlent *nœud vénérien*, ou *gomme*.

J'ai constamment observé dans la pratique, que les gommes sont survenues, toutes les fois qu'on n'a employé que des topiques dans le traitement des plaies syphilitiques invétérées de la gorge. Je me rappelle d'avoir vu des pustules atroces acquérir un caractère scorbutique : on ne pouvoit en accuser que le mercure, toujours contr'in-

diqué en pareil cas, tandis qu'au contraire, les anti-scorbutiques et les anti-septiques furent très avantageux. Quand enfin cette fatale maladie toucha au moment de se terminer, et que le corps fut réduit à un état de maigreur extrême, il survint des gommes aux deux jambes seulement; les bras en furent exempts. J'ai encore de même vérifié que les gommes, ainsi que les autres symptômes syphilitiques les plus graves, sont les conséquences légitimes de l'emploi inconsidéré et de l'usage immodéré des frictions mercurielles. Toutes les fois qu'on emploie le mercure à trop grandes doses, dans un temps donné, la cure ne peut être que palliative dans un sens, et dangereuse dans l'autre : la raison en est sensible. S'il est vrai que cette substance métallique s'unisse facilement à tout ce qu'elle rencontre de gras et d'huileux, il est incontestable qu'elle augmente en même temps la sécrétion de la sueur, de la transpiration insensible, de la salive, et de l'urine. Il en résulte donc que le mercure dépouille le corps d'une très grande quantité de fluides; mais, comme il est rapidement entraîné par ces mêmes fluides, et qu'il ne séjourne pas suffisamment dans la machine, il est incapable de *neutraliser* et de vaincre la cause morbifique. Si on obtient quelquefois un peu de diminution dans l'intensité des symptômes, c'est qu'une partie du virus a été vaincue; mais celle qui reste exerce bientôt

des ravages plus grands et plus terribles : elle se régénère et se multiplie, pour attaquer, avec plus d'énergie que jamais, un corps déjà affoibli par la maladie précédente et par le mercure.

Siége de la Gomme.

Le siége de la gomme est dans la membrane cellulaire, étroitement attachée à la superficie de l'os ; c'est ce qui fait que, dans le commencement, on la prend quelquefois pour un véritable engorgement de la substance propre de l'os, quoique ce dernier n'offre réellement aucune altération. Cette supposition est d'ailleurs démentie par la possibilité de guérir radicalement ce mal sans qu'il n'en reste aucune trace à l'os : il suffit pour cela de faire une incision jusqu'au périoste.

Toutes les fois que la tumeur gommeuse se maintient long-temps dure et élevée, nous ne devons plus douter un moment que la partie de l'os qui se trouve dessous ne soit viciée ; de même, nous serons certains qu'il y aura carie à l'os, dès que la gomme s'amollira et présentera des signes de suppuration : d'un autre côté, quand on incise la tumeur, il ne se rencontre aucun signe d'un gonflement osseux. Il y a plus : il paroît que, jusqu'à l'époque de la suppuration, l'os n'a été aucunement endommagé, et qu'il n'y a que par

par le laps de temps que le pus appartenant à la tumeur du périoste devenu ichoreux et corrosif, peut parvenir à attaquer et corroder les fibres osseuses.

Nous avons remarqué plus haut que les gommes naissantes, ainsi que celles qui n'avoient point encore suppuré, n'exigeoient qu'une simple incision pour guérir entièrement ; nous ne nous sommes expliqués de cette manière, que pour établir la différence qu'il y a entre cette méthode et l'application du vésicatoire. En effet, joint à ce que les applications réitérées du vésicatoire sur la gomme ne contribuent que difficilement à la cure, c'est qu'en endurcissant la peau et en déterminant sur la base de la tumeur déjà très dure un nouvel afflux d'humeurs, ils ne font qu'augmenter l'engorgement de la partie. Comme la suppuration des gommes est toujours accompagnée de carie à l'os, on ne doit point s'étonner que la cure en soit difficile et ennuyeuse. Quoiqu'une grande partie du pus acrimonieux que produit la corruption de l'os s'évacue par la plaie, il s'en absorbe pourtant une quantité assez considérable qui se communique à la masse générale des humeurs. Plusieurs raisons s'opposent à ce qu'on puisse guérir les gommes par les topiques seuls : d'abord parce qu'en fournissant aux plaies une mauvaise nourriture, on s'oppose à ce qu'on appelle leur régénération ; en outre, parce qu'en supposant

qu'on obtînt une cicatrisation parfaite, *tout ce qui reste dans l'intérieur* fait l'office d'un levier, pour produire de nouveaux accidens très graves.

Les gommes naissent indifféremment sur tous les os du corps, mais sur-tout au crâne, principalement sur le front et le sinciput : elles se forment généralement par-tout où se trouve le périoste. On n'en rencontre jamais dans la cavité du crâne ; on y trouve toujours au contraire des exostoses, comme nous l'avons souvent observé dans la pratique. La suppuration des gommes situées sur la superficie externe de la tête est ordinairement très fréquente et très dangereuse ; peut-être doit-on l'attribuer à la grande densité du péricrâne. Il est bon de remarquer qu'il s'y joint toujours une fièvre très discrète, sur-tout avant l'opération, et qu'elle se distingue par un pouls capital, mais toujours externe, dont nous parlerons ailleurs. On doit aussi regarder comme dangereuses, à cause des conséquences qu'elles peuvent entraîner, celles qui attaquent le sternum, les clavicules, et les côtes : effectivement, dès que les os sont cariés, il en peut résulter un empième ; l'absorption du pus peut encore donner naissance à une véritable phthisie pulmonaire : voici pourquoi, en pareil cas, il faut se hâter d'entreprendre une cure radicale. Nous restera-t-il à développer un phénomène dont nous avons parlé précédemment, c'est-à-

dire à expliquer pourquoi, chez quelques sujets et dans le moment où l'on s'y attend le moins, il survient des gommes après l'usage des frictions mercurielles? c'est au temps seul et à l'expérience qu'il appartient peut-être de résoudre ce problème. Quant à moi, je serois porté à croire que toutes les fois qu'on administre les frictions de mercure avec trop de célérité, ou qu'on introduit, dans un temps donné, une trop grande quantité de cette substance métallique, je serois porté à croire, dis-je, que les molécules les plus subtiles du virus, celles qui se combinent le plus facilement avec le remède, entraînent avec elles au dehors d'autres humeurs saines; ce qui fait que le mieux qui résulte des frictions n'est que momentané; ce qui fait que les frictions sont toujours suivies d'une maigreur remarquable. Bientôt cette portion de virus disséminée dans diverses parties du système, et qui a résisté aux remèdes, acquiert une nouvelle force, en raison de la débilité générale des solides : elle produit des maladies extrêmement dangereuses; telles sont précisément les gommes. Mais, je le répète, il faut de nouvelles expériences pour accréditer une théorie semblable! On ne manque jamais de trouver, après la guérison radicale d'une gomme simple, c'est-à-dire d'une simple tumeur du périoste, on ne manque jamais, dis-je, de trouver une élévation superficielle à l'os qui se trouve dessous : cette élévation ressemble à

une véritable exostose, et elle ne provient que de l'application réitérée des vésicatoires. Une fois que les molécules les plus subtiles des humeurs se sont évacuées par l'ouverture qu'ils font, la partie devient bientôt comme calleuse; il s'attache à l'os une grande quantité de lamines endurcies appartenant au périoste: c'est ainsi que l'os augmente de volume.

Des Exostoses.

Nous venons de le dire, et c'est une chose très exacte, les gommes ou nœuds vénériens n'occupent exclusivement que la face externe des os; les exostoses au contraire surviennent à l'extérieur, comme dans toutes les cavités par-tout entourées par des os. L'opinion de ceux qui prétendent que les gommes peuvent naître tant sur les parties externes qu'internes indifféremment est entièrement fausse et démentie par les observations faites sur les cadavres. C'est sur-tout dans l'intérieur du crâne des infortunés qui ont souffert des douleurs de tête affreuses, qu'on les rencontre; chaque jour j'en ai des preuves. On ne trouve jamais ni suppuration ni carie où il y a une exostose; mais cette terrible maladie des cavités osseuses occasione des douleurs très aiguës, par la pression qu'elle exerce sur des parties très sensibles et très délicates. On pourroit bien infirmer et attaquer cette théorie, si on faisoit

attention que les ustions profondes, pratiquées sur les os pierreux de ceux qui souffrent des douleurs de tête syphilitiques très violentes, sont toujours très avantageuses : mais la difficulté est levée, si l'on réfléchit en même tems qu'il est indubitable que toutes les fois qu'on obtient un grand succès de ces mêmes ustions, la maladie principale ne dépend point de l'exostose seulement, mais encore du pus qui s'est amassé dans la cavité du crâne. On pourroit d'ailleurs hardiment répondre qu'on n'a jamais radicalement guéri qui que ce soit par ce moyen seul, et qu'on est tout au plus parvenu à soulager les malades. En effet, il n'est pas difficile à concevoir qu'en évacuant la lymphe qui s'étoit amassée en trop grande quantité dans la cavité du crâne, on ne parvienne à faciliter les fonctions du cerveau ; mais, quoi qu'il en soit, c'est en vain que les malades se flattent de guérir. Or, toutes les fois qu'on obtient par cette méthode une cure radicale, on est autorisé à penser que tout le mal consiste dans un simple engorgement lymphatique et un embarras du cerveau. Rien ici n'est donc plus important que d'examiner attentivement les signes, pour déterminer s'il existe réellement une véritable exostose dans le crâne, ou s'il ne s'agit que d'une simple congestion séreuse ou lymphatique.

Signes de l'existence d'une Exostose dans l'intérieur du crâne.

La vraie exostose, située dans la partie interne de la tête, n'occasione pas seulement des douleurs, la migraine, et même la céphalée; mais elle est encore très souvent accompagnée d'un vomissement très fréquent de presque toutes les substances alimentaires, d'un sommeil comateux très opiniâtre, et du strabisme. La simple congestion lymphatique au contraire ne cause qu'une douleur nocturne très aiguë, et presque spasmodique. Nous avons occasion ailleurs de remarquer qu'on ne doit souvent en accuser que l'usage inconsidéré des frictions mercurielles sur la tête.

Si jamais la cause morbifique vient à attaquer les extrémités des os, elle s'arrête et s'accumule dans la capsule articulaire; elle y épaissit la synovie, et donne naissance à deux maladies très graves et très compliquées, à l'empatement et à l'hydropisie de l'article; car cette partie est susceptible d'acquérir une expansion considérable. Une fois que toutes les cavités sont remplies d'humeurs denses, gélatineuses, et épaissies par le virus, les membres ne tardent pas à s'atrophier et à s'ankiloser : les bras, les avant-bras, et les genoux sont particulièrement sujets à l'hydropisie,

qui toujours entraîne avec elle des conséquences et des suites funestes.

Hydropisie des articulations.

Les capsules articulaires, celles des genoux particulièrement, se remplissent d'une lymphe mobile et fluctuante sous les doigts, qui ne tarde pas à distendre tout le réseau cellulaire, et à rendre la partie œdémateuse. Peu de temps après, une suppuration du plus mauvais caractère vient bientôt se joindre à cet accident fatal, sur-tout si le chirurgien a laissé s'introduire de l'air extérieur dans le siége du mal, en voulant ouvrir la tumeur pour évacuer les humeurs amassées et croupissantes. Effectivement, après l'opération, il commence à suinter une humeur sanieuse très fétide et très subtile; les pouls acquièrent beaucoup de célérité et de fréquence ; il survient une fièvre nocturne; et bientôt les malades, réduits au marasme, terminent leur malheureuse existence. A l'ouverture des cadavres de ces infortunés, on trouve toujours l'articulation brisée, les os sont séparés et disloqués : tant a de force et d'activité cette fatale corruption dont nous avons parlé précédemment! Il faut bien se convaincre qu'on ne guérit que très difficilement, par le moyen de l'incision, toutes les tumeurs séreuses et toutes les congestions molles, de quelque espèce qu'elles

soient, quand elles sont long-temps restées dans un état stationnaire, et sur-tout quand elles sont voisines des os, comme c'est le plus ordinaire. Un fluide quelconque, naturellement inerte, ou qui n'est point d'espèce à se convertir en une substance *tophacée* et stéatômateuse, n'a besoin, pour se corrompre, que de séjourner dans une cavité, contre les lois et le vœu de la nature; et il ne faut qu'introduire dans la tumeur une petite quantité d'air atmosphérique, pour hâter les progrès de la corruption; les chirurgiens en font journellement l'expérience.

Caractère des Tumeurs séreuses.

Si les tumeurs syphilitiques du genou, du bras, ou des côtés, deviennent molles, ce qui ne devroit pas être si on réfléchit au caractère tenace et visqueux du virus, on ne peut pas en conjecturer qu'elles soient parvenues à un état de suppuration louable et parfaite; car, au contraire, elles touchent à un degré de corruption extraordinaire. Ceci explique fort bien pourquoi les os, qui se trouvent au-dessous de ces tumeurs ou à leur proximité, sont toujours détruits ou près d'être détruits par la carie. Ce sont ces funestes conséquences qui rendent la cure de ces tumeurs longue, ennuyeuse, et difficile : car il ne faut pas seulement remédier au mal local; mais il faut

bien se convaincre que tous les moyens curatifs externes seront inutiles, si au préalable on ne parvient à réparer la masse générale des humeurs.

En réfléchissant attentivement à la nature de ces tumeurs lymphatiques ou séreuses, je me suis en dernière analyse fait l'idée, et je suis bien aise d'avertir, que la ténuité et la *subtilité* qui les caractérisent, dépendent souvent d'un vice originaire et essentiel des os. On observe dans la pratique que ce genre de tumeurs attaque spécialement la partie tant interne qu'externe des cuisses; soit que ces tumeurs s'ouvrent spontanément, soit que l'art y pourvoie, elles rejettent toujours une immense quantité de pus très fétide, et elles finissent toujours par la gangrène. Si on examine les cadavres, on trouve régulièrement le centre de la tumeur, ou la source du pus, vers les dernières vertèbres lombaires; toute la colonne vertébrale est aussi quelquefois endommagée par la carie. Voici comment, en se faisant une route par le tissu cellulaire, le pus ichoreux résultant de la carie des vertèbres pénètre dans les parties les plus basses et les plus déclives du corps. Cette théorie seroit susceptible d'être fortifiée par l'exemple de la suppuration qui arrive dans la *spina-ventosa*. Il n'est pas difficile, d'après tout cela, de rendre raison pourquoi les tumeurs œdémateuses des articulations sont toujours suivies de conséquences

si funestes, soit qu'elles s'ouvrent naturellement, soit qu'on leur fasse une incision. C'est par la même raison que le vésicatoire ou le cautère actuel, appliqués en pareil cas, causent plus de mal que de bien, en accélérant la corruption des matières contenues dans la tumeur. On devra donc adopter une autre méthode, et suivre une autre route pour parvenir à une cure radicale.

ARTICLE VI.

DES DOULEURS UNIVERSELLES ET PARTICULIÈRES.

Des douleurs syphilitiques; leur nature.

Il n'est point de symptôme syphilitique plus ordinaire, et qui prouve d'une manière plus décisive que le virus est bien confirmé, que ces douleurs tant universelles que particulières qui paroîssent vers le soir, et se prolongent jusqu'au lendemain matin. On les distingue communément sous le nom de douleurs ostéocopes, parce qu'elles semblent se fixer exclusivement dans la substance même des os. Elles sont si vives et si pénétrantes, qu'elles imitent l'action d'un corps très aigu qui, tout à la fois, couperoit et déchireroit les parties les plus solides, les plus cohérentes, et les plus profondes de la machine. Dans l'examen sérieux et attentif que nous ferons de ce symptôme funeste, nous commencerons par faire la description de tous ses accessoires, et ensuite nous raisonnerons, d'une manière succincte, de son *génie* et de son caractère particulier.

Premièrement, les douleurs ne paroissent point qu'auparavant la masse entière des humeurs n'ait été altérée et viciée par le virus syphilitique; c'est pour cela qu'elles ne surviennent qu'à la suite

des ulcères, des bubons, des gommes, et des pustules. C'est spécialement encore après la cicatrisation des plaies syphilitiques, opérée sans qu'on ait fait usage des préparations mercurielles efficaces, qu'on les voit paroître : car alors toute la matière qui s'évacuoit par la plaie externe est retenue; elle s'attache aux différentes couches du tissu cellulaire, elle séjourne entre chaque fibre, elle s'adapte au périoste : et c'est ainsi enfin qu'en stimulant les parties les plus sensibles, elle finit par occasioner des douleurs très aiguës et presque insupportables. Les parties douloureuses ne présentent pas toujours d'altération sensible à l'œil et au toucher; quelquefois au contraire elles se gonflent, elles s'enflamment, et elles ne peuvent souffrir le plus léger contact, sans exciter une sensation très douloureuse. On observe néanmoins que ces symptômes affligent de préférence les articulations qui, lorsqu'elles regorgent d'humeurs, présentent toutes les apparences d'une vraie douleur rhumatique.

Les malades sujets aux douleurs syphilitiques éprouvent vers le soir une lassitude générale; la majeure partie de ces infortunés se plaint du froid et de frissons. A mesure que la nuit avance, ils deviennent comme immobiles, et ils souffrent si cruellement, que le sommeil fuit leurs paupières. Une chaleur brûlante les saisit; leur peau se ride

de sécheresse; les pouls qui étoient d'abord serrés, petits, rares et lents, deviennent grands, durs, externes et inégaux. La périphérie du corps s'humecte enfin, la fibre se relâche, et une fois que la lymphe mordicante qui distendoit le tissu cellulaire est évacuée, le sommeil survient. A cette époque, les pulsations artérielles deviennent plus molles, moins accélérées, et ondulantes par intervalle; la peau se recouvre bientôt alors d'une sueur épaisse et très fétide; mais la vivacité des douleurs et la perte du sommeil ne tardent pas à exténuer les malades à l'extrême.

Le plus grand nombre des sujets éprouve ces terribles douleurs dans toutes les articulations: néanmoins, les uns ne les ressentent qu'aux pieds, dans toute la longueur de la jambe, aux genoux et aux cuisses; les autres aux carpes et aux bras; beaucoup enfin sont affectés au sternum, aux côtes et à la superficie entière de la tête. Les douleurs sont donc générales ou particulières, en raison de ce qu'elles intéressent tout le corps, ou une seule partie du corps; mais il faut faire attention que la tête est toujours plus maltraitée que les autres parties, et que les douleurs qu'elle ressent sont aussi beaucoup plus opiniâtres. Il est en outre très essentiel d'établir une distinction entre les douleurs syphilitiques qui attaquent cet organe; car elles sont externes ou internes. Les premières

proviennent du virus ramassé sur la partie superficielle de la tête, et particulièrement sur le péricrâne; les secondes tirent leur origine de la même cause morbifique, cantonnée dans la cavité du crâne, ou inhérente à la face externe des os. Dans le premier cas, il suffit de presser le cuir chevelu pour exciter une douleur très aiguë; et les gommes qui s'élèvent tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre du crâne, fournissent une preuve incontestable que le venin, resté à l'extérieur, s'est fixé sur le périerâne. En effet, il est rare que ces douleurs externes de la tête ne soient accompagnées de quelque gomme: de sorte que, sitôt que le mal augmente, on peut presque sûrement présager qu'il ne tardera pas à en paroître. Il est le plus souvent dangereux de laisser suppurer celles qui attaquent le front sur-tout; car elles produisent la carie, et elles sont très difficiles à guérir. Les douleurs externes de la tête, en général, sont accompagnées d'un pouls élevé et externe, mais tardif et obtus, comme il arrive dans toutes les affections de cet organe, où il n'y a ni suppuration, ni carie.

Au contraire, si les douleurs syphilitiques proviennent d'un amas d'humeurs viciées dans la cavité du crâne, ou si elles sont produites par la pression des os tuméfiés de la même partie, elles causent de la pesanteur, de l'oppression, de la somnolence; le malade perd sa gaîté, et il sent

s'affoiblir toutes ses fonctions intellectuelles. Les pouls s'affaissent, ils deviennent profonds et internes, pour me servir de l'expression reçue. Outre toutes les indispositions dont nous venons de parler, le gonflement des os cause à quelques sujets un vomissement continuel de presque toutes les substances alimentaires : je me rappelle aussi d'avoir été témoin, dans une occasion mémorable, d'un strabisme parfait qui provenoit de cette cause, comme l'inspection du cadavre me l'a démontré.

Les douleurs syphilitiques n'augmentent pas seulement vers le soir, et pendant la nuit : elles deviennent aussi plus internes et plus aiguës, dans les changemens de saison, dans les vicissitudes de l'atmosphère, et au commencement des cures mercurielles, même de celles que dirigent la prudence et le savoir. Elles prennent encore de l'accroissement dans le passage de l'été à l'automne, et de l'automne à l'hiver. Le froid aigu de l'hiver rend les douleurs plus sensibles ; l'air humide, pluvieux, et agité par les vents impétueux du midi, produit le même effet. Le climat de Naples, étant très sujet aux vicissitudes instantanées de la constitution atmosphérique, il n'est pas étonnant qu'on y soit, plus souvent qu'ailleurs, assailli des douleurs les plus opiniâtres.

Si la même cause génératrice des douleurs

syphilitiques, tant générales que particulières, déploie tout l'appareil de ses forces réunies, et s'acharne particulièrement sur une partie, l'infortuné malade sera frustré, même de jour, de ce calme momentané qui a lieu ordinairement dans cette maladie; il sera tourmenté d'une douleur aiguë, continuelle, et fixée dans l'endroit spécialement affecté, sans être pour cela exempt d'éprouver, pendant la nuit, l'exacerbation accoutumée. Nous devons comprendre dans cette classe, la sciatique syphilitique, affection très fréquente parmi nous : elle mérite de notre part une attention particulière, à cause de son opiniâtreté, et des conséquences funestes qu'elle entraîne.

De la Sciatique.

On ressent, tantôt à la cuisse droite, tantôt à la gauche, et souvent encore à toutes les deux en même temps, une sensation pénible, et une pesanteur en marchant, en se relevant après s'être assis, et en se tournant dans le lit. Dans le principe, un exercice modéré suffit pour dissiper cette incommodité que le repos ne fait au contraire qu'accroître. Avec le temps, les mouvemens deviennent difficiles, et le pied s'engourdit; la douleur s'étend sur toute la partie externe de la cuisse et de la jambe; elle se termine au dos du pied.

C'est

C'est souvent la partie interne de la cuisse qui est affectée : les malades éprouvent alors presque toujours une foiblesse, un poids, et une douleur sourde dans la région de l'os sacrum. Si la sciatique devient chronique, il en résulte une contraction continuelle, et l'atrophie générale du membre malade. J'ai souvent vu, dans le temps où la sciatique existoit dans sa plus grande vigueur, survenir une diarrhée des plus rebelles à la suite du traitement le mieux approprié : il est de même assez commun de voir arriver dans cette maladie un flux abondant et involontaire d'urines. La sciatique, comme toutes les autres douleurs du même genre, augmente d'intensité vers le soir, et diminue le matin ; mais elle ne disparoît jamais entièrement. On pourroit m'accuser de témérité, si je prétendois déterminer et découvrir la cause de cette maladie, après que les professeurs les plus célèbres ont fixé l'opinion sur cet objet avec tant de sagacité.

Sciatique nerveuse.

Le plus savant parmi ces médecins signale une sciatique nerveuse, très semblable à celle qui provient du virus syphilitique, mais qui reconnoît une autre cause : il l'attribue à l'hydropisie de la gaîne cellulaire qui entoure et accompagne par-tout les nerfs cruraux. Il accuse

l'âcreté de la lymphe arrêtée dans les enveloppes du nerf de la douleur aiguë que les malades ressentent, tantôt plus, tantôt moins, dans la cuisse ou dans la jambe. Il propose d'appliquer un vésicatoire sur la partie externe du genou, ou sur le dos du pied, dans le voisinage de la malléole externe, à l'effet d'évacuer cette prétendue lymphe : il préfère ces deux endroits, parce que les ramifications du nerf y sont plus superficielles. M. *Petzini*, auteur très moderne, vante, pour la même maladie, l'application du cautère actuel sur le dos du pied.

Quant à moi, tout en admirant ce que cette théorie peut avoir d'ingénieux, j'avoue franchement que je ne puis comprendre comment un même effet peut être produit par une cause différente. Il est constant qu'au lieu de *subtiliser* la lymphe, le virus syphilitique au contraire l'épaissit, et la rend difficile à se transporter d'un lieu à un autre ; et si, par son séjour ou par la disposition naturelle du sujet, ce même virus produit, après un long espace de temps, un véritable scorbut, ce dernier, loin de guérir avec les remèdes qui conviennent et qui réussissent dans la sciatique syphilitique, n'en acquiert que plus d'intensité, et devient d'une guérison très difficile. D'ailleurs, ne guérissons-nous pas tous les jours, avec les mercuriaux efficaces, des

sciatiques nerveuses provenant de tout autre cause que du virus syphilitique ? Et pourtant le mercure ne devroit-il pas être dangereux, toutes les fois qu'il s'agit d'une lymphe subtile et acrimonieuse ? Au contraire, souvent, et je pourrois dire toujours, nous guérissons par le moyen des frictions, tant de mercure contant que de *sublimé* (muriate de mercure oxigéné), les sciatiques soit syphilitiques, soit rhumatiques, qu'on avoit inutilement et à plusieurs reprises attaquées avec les vésicatoires. Il me semble que d'après tout cela on doit plutôt chercher la cause de cette maladie dans l'épaississement contre nature de la lymphe, que de l'attribuer à la subtilité acrimonieuse de ce même fluide. D'ailleurs, on ne peut attribuer l'atrophie et la contraction du membre affecté à l'hydropisie, de quelque espèce qu'elle soit : il est bien plus naturel, je le répète, d'en accuser l'empâtement qui résulte de l'épaississement de la lymphe amassée, non seulement dans les gaînes des nerfs, mais encore dans le tissu cellulaire et les interstices des fibres musculaires.

Pour peu que nous voulions attribuer la sciatique nerveuse à l'acrimonie de la lymphe, il nous est impossible de comprendre pourquoi cette même lymphe ne produit jamais ni convulsions, ni contractions involontaires du mem-

bre malade ; tandis que toujours elle apporte une grande difficulté dans l'exécution des mouvemens les plus légers et qui n'exigent que peu d'efforts, et tandis qu'elle occasionne des douleurs inouies : on comprend au contraire facilement la cause de ces accidens, si on admet la diminution de la fluidité des humeurs blanches. On conçoit alors comment, en s'arrêtant dans le tissu cellulaire qui unit intimement entr'elles les fibres les plus déliées, ces humeurs, devenues denses, rendent difficiles l'action et l'allongement de ces dernières ; comment elles rendent leur contraction pénible et douloureuse. D'un autre côté, la pression des chairs faisant l'office d'un *stimulus*, il en résulte dans ces parties un afflux considérable de fluide nerveux, lequel cause la douleur, produit la difficulté du mouvement, et entretient le raccourcissement presque continuel des muscles. Par la même raison, la circulation du sang devient difficile dans la partie affectée ; par la même raison encore, la nutrition s'y fait mal. Ce n'est qu'en raisonnant ainsi que nous pouvons rendre compte de l'émanation que produit la sciatique, et expliquer la cause de la sensation de froid dont les malades se plaignent presque toujours.

Je serois au désespoir pourtant qu'on considérât comme enfans d'un système favori, ou

comme fruits du délire d'une imagination vive et embrasée d'un ardent enthousiasme, ces réflexions que je viens de soumettre en peu de mots, relativement à la nature de la sciatique; j'avoue qu'elles exigent des développemens ultérieurs. Nous avons fait une observation curieuse sur le cadavre d'un homme qui avoit éprouvé pendant long-temps des douleurs affreuses (accompagnées d'atrophie et d'une paralysie incomplète) dans toute la moitié inférieure du corps; la voici : tous les nerfs qui viennent se rendre aux extrémités inférieures étoient non seulement augmentés de plus d'un tiers de leur volume naturel; mais toute leur substance propre étoit aussi tenace, aussi ferme, et aussi solide qu'auroit pu l'être celle d'un tendon très fort. Dans ce cas, il n'y avoit pas, comme on voit, d'hydropisie des enveloppes des nerfs; ces derniers n'étoient qu'obstrués par une humeur lymphatique, devenue dense et tenace par l'effet du virus. Néanmoins, il ne suffit pas, ce me semble, que le tissu cellulaire et les interstices des fibres musculaires soient remplis par une lymphe visqueuse et tenace; il faut encore que la cause morbifique, mise en mouvement par un certain degré de chaleur, s'oppose d'une manière plus sensible au libre exercice de la partie. Car, si jamais on pouvoit regarder une lymphe âcre, stationnée dans les membranes du nerf sciati-

que, comme la cause principale de la douleur; pourquoi, dans les premiers temps au moins, le mouvement et l'exercice de la jambe suffisent-ils pour diminuer la violence de la douleur qui, par le repos, au contraire redevient plus intense ? Il y a plus; il seroit très naturel de penser que la lymphe viciée qui forme l'hydropisie des enveloppes du nerf, étant échauffée par l'agitation des muscles, et en acquérant chaque jour plus d'activité, seroit plus capable d'augmenter que de diminuer la sensation douloureuse : or, s'il en est toujours autrement, nous devons recourir à un autre principe, et chercher ailleurs les moyens de découvrir la nature de cette maladie.

On auroit tort de se fonder sur la différence qui peut exister entre la sciatique syphilitique et celle qui provient de tout autre cause, et qu'on peut, sans erreur, appeler rhumatique : la grande analogie qui se rencontre dans les différentes espèces de sciatiques prouve évidemment la ressemblance de la matière qui les produit toutes. Je regrette de m'être un peu éloigné de mon but principal; mais comme la sciatique syphilitique appartient aux douleurs, il ne falloit pas en parler trop superficiellement. J'ai cru devoir m'étendre sur cet article autant que me le permettoit la nature de ce traité; d'ailleurs, ce que

j'en ai dit constitue autant de matériaux, qui se trouveront lorsqu'il s'agira de la cure.

Au surplus, en revenant à l'examen des circonstances qui accompagnent les douleurs syphilitiques, tant générales que particulières, on demande pourquoi elles exacerbent vers le soir? Pourquoi les pouls sont externes, mais durs et irrités? Comment le matin, après une légère transpiration sensible ou insensible, le malade récupère un mieux réel, et comment il jouit, au moins dans le jour, de quelques heures de relâche?

Les affections lymphatiques de quelque espèce qu'elles soient, soit qu'elles proviennent d'une contagion externe par suite du contact ou de la communication immédiate des molécules viciées; soit qu'elles prennent leur source dans les parties internes et profondes de la machine; toutes, dis-je, sont retenues à l'extérieur par la nature : elles se fixent tantôt sur la superficie du corps, tantôt sur la toile cellulaire subcutanée, tantôt enfin sur les glandes destinées à recevoir et à perfectionner la lymphe elle-même, où elles exercent exclusivement pendant long-temps leur action, sans léser d'une manière sensible les grandes cavités, et les organes les plus essentiels à la vie. Il n'en est pas moins vrai pourtant que tout le système en-

éprouve une atteinte facile à connoître et à déterminer par un habile médecin.

La petite vérole tant naturelle qu'inoculée, la rougeole, la syphilis, l'érysipèle, etc., occupent un rang parmi les maladies qui proviennent de la dégénérescence de la lymphe. Toutes ces affections s'annoncent toujours par la rigidité de la peau, qui devient bientôt après âpre et presque squammeuse; elle devient imperméable au point que la transpiration en est arrêtée. Cet accident est si commun dans la petite vérole et la rougeole, qu'il suffit seul pour nous faire prédire une prochaine éruption à la peau. Cette rigidité de l'organe cutané, ce resserrement des innombrables pores exhalans rendent la transpiration insensible, difficile, et peu abondante. Et comme nous avons chaque jour la preuve que tous les corps vivans éprouvent de l'influence des moindres variations atmosphériques, et qu'ils se ressentent même du refroidissement sensible qui se fait le soir; n'avons-nous pas mille sujets de nous attendre à voir s'opérer une grande diminution dans la sécrétion de la transpiration, quand il existe une cause morbifique capable d'entraver les fonctions de l'organe cutané? Il faut en outre regarder comme une chose avérée que l'action de l'estomac, ainsi que des parties qui concourent à l'acte de la trituration, étant

continuelle et vigoureuse pendant tout le temps de la digestion, c'est-à-dire après midi et le soir, elle a besoin d'être soutenue par un certain degré de chaleur, et par le mouvement. La nature laisse alors presque dans l'inaction tous les autres organes qui n'intéressent en rien cette fonction ; elle dirige toute son énergie vers l'estomac. L'organe de la peau se trouvant ainsi dépourvu de cette activité nécessaire à une sécrétion et à une évacuation abondante, voici pourquoi la transpiration est si peu abondante. Nous devinerons d'ailleurs très facilement pourquoi et comment la transpiration insensible est altérée, retardée et diminuée, si nous réfléchissons que les douleurs syphilitiques ne commencent à paroître que lorsque l'infection est déjà bien confirmée, c'est-à-dire quand le cours de la lymphe est beaucoup retardé pour cause de l'augmentation de la densité de cette humeur, et par suite de l'obstruction des glandes conglobées. Je suis en outre porté à croire qu'il se forme, petit à petit et insensiblement, des engorgemens et des collections de fluide lymphatique dans le tissu cellulaire, à mesure que le virus opère sa densité et sa ténacité. On conçoit facilement que ces amas de lymphe dans les cellules très déliées de la peau sont bien capables d'entraver une évacuation quelconque, soit sensible, soit insensible. De nombreuses ex-

périences démontrent que les substances grasses et les alimens glutineux diminuent la transpiration insensible, en même temps qu'ils augmentent la ténacité de la lymphe. Il est bien vrai que dans l'état de santé il ne résulte rien du resserrement de la peau, qui peut avoir lieu le soir ; mais si le système a déjà reçu quelque atteinte de la part de la lymphe dégénérée (qui, en encombrant les capsules articulaires et les interstices des muscles, en rend le mouvement difficile), et qu'on y sur-ajoute une matière corrompue et excrémentitielle, telle que celle de la transpiration, toutes les parties affectées ne tardent pas alors à être stimulées, irritées, et comprimées : voici pourquoi et comment les douleurs syphilitiques augmentent le soir, et deviennent souvent insupportables.

Quelques heures après la digestion, lorsque la peau recommence à reprendre l'exercice de ses fonctions, les parties externes se réchauffent, et il en résulte que la matière de la transpiration et celle du virus acquièrent une plus grande énergie, et que les douleurs n'en deviennent que plus graves. C'est à cette époque que s'allume la fièvre nocturne, que les pouls se montrent externes, c'est-à-dire grands, un peu durs ; c'est à cette époque qu'ils deviennent légèrement onduleux, pour produire cette sueur copieuse qui paroît sou-

vent le matin. La peau, ainsi humectée, ramollie et relâchée, favorise l'évacuation d'une partie de cette cause morbifique, qui, par le moyen du mouvement fébrile, avoit acquis une espèce de coction et se préparoit à sortir. Mais si la sueur soulage réellement le malade, elle est toujours incapable d'opérer une guérison radicale. De même encore, on voit disparoître presque entièrement dans l'été, à force de sueur, des douleurs qui avoient été insupportables pendant l'automne et les rigueurs de l'hiver; eh bien! elles reviennent sur la scène dans la saison suivante, avec plus de fureur que jamais. Il n'y a réellement et absolument que les sueurs provoquées par les mercuriaux tant externes qu'internes dont on puisse attendre une guérison radicale; et voici comment: c'est qu'alors la cause morbifique, atténuée et *neutralisée* par le mercure, s'évacue et s'élimine par la peau. Par les mêmes raisons que nous venons d'énoncer, quoique nous soyons forcés de convenir qu'au premier abord les étuves et les bains d'eaux minérales aient été en apparence avantageux quelquefois, nous dirons en même temps qu'après la sueur il survient des douleurs d'autant plus féroces et inquiétantes, que le corps a déjà été très affoibli par les évacuations réitérées de la sueur naturelle. Nous n'avons dans cette occasion rien de particulier à dire des pouls; car, comme nous le dirons ailleurs, ils sont tou-

jours élevés, externes et durs, avec quelques pulsations inégales, quand il s'agit d'un malade affecté à la partie extérieure de quelque organe interne, et toutes les fois que le mal n'est pas encore parvenu au terme d'une véritable coction ; mais ils s'amollissent bientôt, et ils deviennent onduleux.

Douleurs syphilitiques particulières.

Les choses que nous avons jusqu'alors exposées, regardent principalement les douleurs syphilitiques universelles, et la sciatique en particulier ; il est maintenant à propos d'en venir à celles qui affectent des parties limitées et circonscrites. Nous n'avons rien à dire des douleurs qui accompagnent la formation des gommes, puisque nous en avons parlé ailleurs ; or, nous commencerons par celles qui attaquent la tête.

Quand le virus syphilitique se fixe à la tête, il offense ou l'intérieur, ou l'extérieur du crâne ; quelquefois il affecte l'une et l'autre partie en même temps. Le mal externe consiste spécialement dans les gommes qui sont toujours précédées d'une douleur très aiguë, et continuelle ; le mal interne reconnoît pour cause la présence des exostoses qui, par la pression qu'elles exercent, et par l'inégalité et les aspérités de leur superficie,

causent beaucoup de trouble dans les fonctions du cerveau, une grande confusion dans les idées, la somnolence, et enfin une douleur très grave. Il n'est encore pas rare de voir se former dans l'intérieur de la tête des congestions lymphatiques et pituiteuses qui produisent ces mêmes symptômes. Ce mal se propage quelquefois au point que les tégumens de la tête deviennent si douloureux et si sensibles, que les malades ne peuvent pas en supporter le plus léger contact.

S'il arrive que la cause morbifique choisisse la région du *sternum* pour son siége, il ne tarde pas à survenir une douleur aiguë qui, de l'extérieur, pénètre bientôt dans l'intérieur, et qui est toujours accompagnée de la difficulté de respirer : les malades maigrissent en peu de temps. La toux, cet accident si dangereux et toujours funeste dans les affections syphilitiques de la poitrine, ne manque jamais à se mettre de la partie. C'est alors que les malades commencent à être atteints de cette fièvre habituelle qui, bien caractérisée par l'élévation et la dureté du pouls droit, a ses exacerbations vers le soir, et se termine par une sueur abondante. Ce dernier symptôme est le prélude d'une *phthisie syphilitique*, presque toujours incurable. Nous savons tous comment ce tissu cellulaire du corps entier ne forme qu'un corps continu; comment les fibres membraneuses,

qui forment l'enveloppe externe de la poitrine, conduisent insensiblement à celles qui constituent l'enveloppe interne, et qui pénètrent les cavités les plus profondes. Or, telle est la route que tient la cause morbifique pour s'introduire dans la machine, et pour troubler les fonctions de beaucoup d'organes essentiels à la vie.

Peut-être me suis-je trop étendu dans la description des douleurs syphilitiques; mes réflexions minutieuses sont, sans doute, capables d'ennuyer les maîtres de l'art. Mais si un petit nombre de professeurs expérimentés, si les médecins observateurs n'en retirent aucun avantage, j'ose me flatter, au moins, que la jeunesse, jusqu'alors dépourvue de théories utiles et nécessaires, m'aura quelques obligations.

ARTICLE VII.

DES PUSTULES.

Des Pustules syphilitiques.

IL est très ordinaire de voir disparoître les douleurs syphilitiques au moment où la superficie du corps se recouvre, en tout ou en partie, de pustules: on peut regarder ces dernières comme le produit d'une crise imparfaite.

Nous comprenons sous la dénomination de pustules, ces élévations contre nature, circonscrites, douloureuses, qui s'élèvent sur la superficie du corps, comme autant de petites tumeurs, et qui passent du rouge à une suppuration parfaite. Elles n'affectent pas toujours une marche régulière: elles n'occupent pas toujours toute la peau, et elles ne mûrissent pas toujours simultanément. Or, il ne paroît quelquefois qu'au front seulement un grand nombre de petits points rouges très rapprochés entr'eux, unis ou confluents, et dans le très petit espace qui existe entre chaque pustule on apperçoit des taches rouges qui simulent un érysipèle. Ces taches ne sont autre chose que les bases des pustules, qui, étant très rapprochées les unes des autres, ne

laissent réellement aucun intervalle entr'elles. Il n'est pas rare de même de voir de très grosses pustules, à base large et profonde, recouvrir les extrémités tant supérieures qu'inférieures, quand tout le reste du corps en est exempt : la poitrine, le dos, et la face en sont encore souvent infectés.

Après une suppuration très lente de leur propre substance, on ne tarde pas à voir ces pustules se recouvrir d'une croûte très dure, au travers de laquelle il s'échappe une grande quantité de pus, qui se ramasse au centre, et y forme une profonde cavité. A mesure que ces pustules vieillissent, le pus devient de plus en plus subtil et ichoreux, et les croûtes se dilatent au point qu'elles perdent leur forme, et qu'elles prennent l'aspect d'autant de plaies sordides. Les malades alors maigrissent constamment et à vue d'œil, ils sont bientôt condamnés et réduits à la phthisie confirmée. Les érosions qui souvent ont lieu sur les ailes du nez, les cicatrices profondes et difformes qui restent sur les parties précédemment recouvertes de ces pustules, attestent encore la qualité corrosive du pus. Un médecin qui, dans ce cas, s'obstineroit à faire usage des mercuriaux les plus efficaces, donneroit une grande preuve d'ignorance.

Il est une autre espèce de pustules très petites qui ne parviennent jamais, ou au moins que très difficilement,

difficilement, en maturité: on pourroit les appeler pustules calleuses ou plutôt les désigner sous le nom de verrues. Ces dernières semblent moins provenir d'un caractère acrimonieux et d'une dégénérescence scorbutique de la lymphe, que de la cohérence et de la ténacité de cette humeur : aussi exigent-elles un autre mode de traitement.

Les personnes affectées de ces larges pustules, où il se forme une grande quantité de pus, sont sujettes à des fièvres irrégulières, entièrement dépendantes de la suppuration. Alors les pouls sont externes, c'est-à-dire qu'ils sont grands, qu'on les sent par la plus légère pression, et qu'ils offrent une battue haute et onduleuse, à la suite de deux ou de trois autres battues plus petites et plus basses. C'est-là, comme nous l'avons dit ailleurs, une loi générale dans tous les cas de suppurations tant externes qu'internes. Il est bien vrai pourtant que les autres pustules, de quelqu'espèce qu'elles soient, rendent également et régulièrement le pouls *extérieur;* mais elles ne présentent jamais cette inégalité caractéristique de la suppuration, dont nous venons de parler. Quelque bien que nous puissions réfléchir aux pustules, nous ne trouverons jamais d'expressions assez fortes pour inculquer aux professeurs combien les pustules *miliaires,* dures et calleuses, diffèrent de celles qu'on pourroit appeler *phagé*

déniques, *scorbutiques* et *dartreuses*. La présence des pustules dures et calleuses prouve évidemment que la lymphe conserve toujours un degré de ténacité extrême dépendant du *génie* particulier du *virus* lui-même; mais elle démontre en même temps que cette humeur n'est point encore certainement parvenue à l'ultime période de la corruption qu'on remarque dans les pustules scorbutiques.

Une telle différence dans le diagnostic influe beaucoup sur la méthode curative; il se présente diverses indications à suivre : mais en général on doit toujours regarder cette maladie comme le produit d'une infection invétérée; en effet, les pustules ne paroissent qu'après une longue suppuration des bubons ouverts aux aines; qu'après des gonorrhées opiniâtres, et à la suite des ulcères des parties naturelles. Nous en revenons, et nous renvoyons nos lecteurs à ce que nous avons précédemment avancé; c'est-à-dire que nous répétons que les pustules ne peuvent paroître, qu'avant tout l'océan entier des humeurs n'ait été envahi et imprégné par le virus syphilitique. Il y a plus encore; la cause morbifique ne peut être portée à la peau, si cette dernière, par l'action des forces vitales ou par suite de son long séjour, n'acquiert un mouvement capable de la repousser jusqu'aux parties les plus superficielles de la machine. C'est

une loi bien constante : dans les affections de la peau, qui tirent leur source d'une cause interne, il faut de grands efforts de la part de la nature pour opérer cette espèce de crise, et il en résulte des accidens qui souvent intimident les professeurs les plus courageux, comme les plus expérimentés. Combien ne sont pas terribles les symptômes qui accompagnent l'invasion de l'érysipèle, de la petite vérole, et de la rougeole! Plus la nature emploie de force pour délivrer l'intérieur du corps de l'ennemi qui le trouble, plus nous avons de motifs de supposer que la cause morbifique est étroitement attachée sur les solides et intimement unie et identifiée avec les fluides. Or, l'éruption cutanée des pustules syphilitiques est une preuve bien démonstrative qu'il s'est accumulé une énorme quantité de venin dans la machine; mais si quelquefois, pour le chasser de l'intérieur à l'extérieur, la nature a besoin d'exciter des fièvres très violentes, des convulsions, une chaleur extraordinaire, et un trouble presque général de toutes les fonctions, et qu'à l'époque de l'invasion tous ces secours lui deviennent superflus, j'en déduis la preuve que la cause morbifique s'est amassée en si grande quantité, que le plus léger effort suffit pour la déterminer à se porter à la superficie du corps, et presque sans que le malade ne s'en apperçoive. La difficulté que nous rencontrons dans la guérison des pus-

tules dépend assurément autant de ce principe que de leur caractère particulier : je me rappelle, sur l'article, du sentiment d'*Hippocrate* qui, quoiqu'il ne parlât pas de la syphilis, prétendit que, dans les maladies aiguës, les pustules entraînoient toujours après elles de funestes conséquences. *Quibus in febribus continuis pustulæ per totum corpus erumpunt lethale, si non purulentus abscessus fiat; maximè autem circà aurem his fieri solet.* Coac. Proen.

ARTICLE VIII.

DES PLAIES SYPHILITIQUES.

Comme nous avons rapporté beaucoup d'observations, et fait différentes réflexions sur les plaïes syphilitiques, à l'article des ulcères et dans l'historique du bubon, il nous reste donc peu de choses à ajouter ici.

Nous commencerons par avouer avec franchise qu'on doit souvent attribuer au défaut d'une bonne conduite, pendant l'administration du mercure, une grande partie des accidens dont on accuse le virus seul. En effet, en introduisant dans un corps naturellement grêle et délicat une grande quantité de mercure, on ne manque jamais à déterminer le ptyalisme. Il ne résulte pas seulement de l'écoulement abondant d'une salive âcre et corrosive de simples exulcérations des gencives; mais il se forme encore dans la gorge des plaies funestes, auxquelles il n'est pas si facile de remédier. Si l'art peut apporter quelques secours aux plaies produites par le mercure dans la gorge et sur le palais, quoique opiniâtres, il n'en est pas de même de celles qui se forment dans la substance propre du poumon, ou dans l'estomac,

et encore bien moins de celles qui attaquent l'intestin rectum ou la matrice.

Les plaies de cette espèce proviennent quelquefois d'une disposition particulière du sujet ; d'autrefois elles ne reconnoissent pour cause que les remèdes mercuriels. Il est assez ordinaire de voir, chez les tempéramens foibles, survenir à la suite d'un bubon qu'on n'a fait simplement qu'ouvrir et laisser suppurer, d'abord une toux sèche, accompagnée d'un sentiment de pesanteur dans la région de la poitrine, puis un crachement de sang, et enfin un catarrhe *suppurant*; maladies très graves qui conduisent aux plaies du poumon et à une phthisie définitive. C'est alors que le virus, en se fixant dans l'organe de la respiration, y acquiert bientôt, par un mouvement et une agitation continuels, ainsi que la chaleur préternaturelle de cette partie, le caractère de corruption qui rend l'ulcération facile, et qui favorise la tendance à l'état de plaie de substances si molles et continuellement baignées dans une rosée d'humeurs septiques et excrémentitielles. Si une fois il arrive que l'intestin rectum soit atteint par le virus, ce virus, en s'associant à la putridité intestinale, formera une plaie très difficile et souvent impossible à guérir, à cause du mouvement continuel et de la flaccidité de la partie affectée. Nous en pouvons dire autant des plaies syphilitiques de

la matrice et de ses dépendances, ainsi que de celles qui peuvent attaquer le pylore.

Les plaies de l'intestin rectum sont souvent les fruits honteux d'un libertinage dont rougit la pudeur et dont la nature s'irrite.... Il est assez rare qu'elles cèdent à l'action du feu même. Ceux qui en sont affectés sont presque toujours pâles et livides ; on sent à l'artère du carpe gauche, une élévation sensible qui frappe le doigt *medius* de l'observateur : cette espèce de pouls accompagne ordinairement aussi les fistules de l'anus et les évacuations des veines hémorroïdales.

Plaies du Pylore.

Les plaies du pylore au contraire proviennent de l'effet des mercuriaux internes, et principalement des préparations salines du mercure, parmi lesquelles le *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné), occupe le premier rang. Ce sel, par l'action immédiate qu'il exerce sur le ventricule et les intestins, occasionne quelquefois le tétanos seul, quelquefois la diarrhée ou la dyssenterie, et quelquefois enfin des ulcérations, et même des plaies considérables dans les environs du pylore. La vérité de cette doctrine m'a été démontrée et confirmée par quelques faits de pratique très intéressans.

Je rapporterai ici l'observation d'un vieillard robuste auquel on prescrivit le *sublimé corrosif* à trop forte dose, pour la guérison radicale d'un suintement habituel de l'urètre. L'usage de ce remède fut bientôt suivi d'un vomissement constant de toutes espèces de nourritures ; et le malade ne tarda pas à être réduit à une maigreur extrême. Parvenu à ce point, il eut un jour une très longue syncope, à la suite de laquelle il rejeta, par haut et par bas, un sang noir et grumelé : ses extrémités inférieures devinrent bientôt œdémateuses, et il mourut de la *maladie noire* d'Hippocrate. Avant que le vomissement de sang eût commencé, on sentoit à la région de l'estomac une petite tumeur circonscrite et dolente ; le pouls droit offroit cet *arc* et cette petite élévation du milieu, signe caractéristique du spasme du ventricule, et de la propension au vomissement : et en effet, qu'on touche le pouls d'une personne qui vomit par l'émétique, et on observera le même phénomène. Or, dans le cas que nous venons de rapporter, il y avoit probablement au pylore quelque veine varriqueuse qui, en augmentant de volume avec le temps, et qui en s'atténuant par suite des efforts et d'un vomissement continuel, avoit donné lieu à des ulcérations séreuses, et même à la rupture.

Un autre malade, traité également avec des doses extraordinaires de *sublimé*, éprouva de même pendant fort long-temps, une douleur à la région

de l'estomac, et un vomissement continuel : il étoit encore souvent maltraité par la diarrhée. On trouva après sa mort, dans la courbure inférieure de son estomac, un trou de cinq lignes de diamètre au moins, entouré de callosités très dures. Ses pouls, petits et inférieurs, avoient d'ailleurs tous les caractères dont nous venons de parler, et on ne pouvoit absolument attribuer qu'au *sublimé corrosif* un accident de si grande conséquence. Nous nous étendrons davantage sur cet objet, dans la seconde partie de ce Traité.

La salivation qui endommage la gorge, les gencives et le palais, détermine et occasionne encore un grand nombre de plaies syphilitiques : celles de la gorge sont, pour la plupart et dans la majeure partie des cas, la cause de la phthisie pulmonaire. Aussitôt que le mercure, porté par lui-même à corrompre et à altérer la consistance naturelle des humeurs, rencontre la salive qui naturellement tend de son côté à l'alcalescence, il résulte de cette réunion une substance extrêmement corrosive. On ne doit point alors s'étonner que la salivation occasionne souvent dans la bouche et dans la gorge, des plaies d'une guérison difficile, qui finissent par carier les os minces et recouverts de chairs flasques et fongueuses, précisément tels que les os palatins, et ceux qui concourent à la formation du nez. L'affection des

gencives entraîne la carie des dents, lesquelles se recouvrent toujours d'une matière tophacée de très mauvais caractère. Je ne parle point des ulcérations de la cornée transparente, car étant produites par le virus syphilitique extrêmement exalté, elles sont également très difficiles à guérir. Il en est de même de toutes les autres plaies syphilitiques en général, quand elles naissent à l'époque où le mal invétéré et opiniâtre a porté les humeurs au plus haut degré de corruption. La difficulté de guérir devient d'autant plus grande, qu'en pareille circonstance il est défendu d'administrer des doses abondantes de mercure, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Rien ne démontre d'ailleurs la vérité de ma proposition, comme les effets pernicieux qu'ont toujours occasionné les frictions mercurielles, administrées mal à propos à des personnes qui, à la gravité et à l'opiniâtreté de la maladie, joignoient une mauvaise disposition naturelle. Chez ces sujets, tous les symptômes ont constamment augmenté d'intensité ; il leur est survenu des gommes, des pustules qui, avec le temps, ont pris l'allure et l'aspect des plaies herpétiques : et jamais les nouveaux symptômes n'ont manqué de venir accroître le mal, toutes les fois qu'on a pensé à réitérer les frictions.

Telles sont mes principales raisons pour démontrer que quand le virus syphilitique a parcouru

son premier période, c'est-à dire le temps de son introduction bien caractérisée par quelque chose d'*aigu* dans tous les symptômes ; que quand il a de même passé son second période, remarquable par un certain désordre commun à un grand nombre de fonctions, temps dans lequel les symptômes, pour procéder lentement, n'en sont pas moins toujours soutenus, il passe enfin au troisième et dernier période qui est l'époque de la corruption générale des humeurs, de l'état de foiblesse extrême, et de la dissolution des solides ; si ces accidens funestes ne surviennent que fort tard, c'est qu'une cause qui opère avec *paresse* (qu'on me pardonne cette expression), a besoin de beaucoup de temps pour vaincre tous les efforts et la résistance que la nature oppose à sa férocité. Ce dernier et très dangereux état de la vérole mérite, à juste titre, le nom de scorbut syphilitique.

En effet, si nous nous rappelons tout ce que nous avons dit sur les pustules, sur les gommes, et sur les plaies, nous conviendrons que la vérole très invétérée ressemble en tout au vrai scorbut par la maigreur générale qu'elle cause, par le mauvais caractère des plaies, par la carie des os, par les érosions des gencives, par la diarrhée, par la fétidité de l'haleine, par la diminution du mouvement musculaire, par les hémorragies qui sur-

viennent souvent, et enfin par tous les rapports possibles. Souvent et très souvent, tous ces accidens, qui demandent beaucoup de temps pour se développer, le font en peu de jours, si les médecins, trop attachés à l'ancienne méthode d'administrer le mercure, s'avisent de renfermer les malades dans une chambre étroite, où ils entretiennent toujours du feu, et dont les fenêtres sont continuellement fermées ; dans une chambre où il n'entre que des nourritures animales et des boissons non seulement chaudes, mais encore aromatiques ; si ces victimes de l'ignorance, du caprice, et d'une dangereuse *autorité*, sont condamnées à coucher dans un lit mal propre, enveloppées dans une chemise très sale ; enfin, si, selon la sotte coutume vulgaire, on ne leur permet de changer de linge qu'à la fin de la cure !

Il n'en faut pas davantage, il faut l'avouer, pour hâter les progrès de la corruption extrême de la lymphe qui mène au vrai scorbut. Mais nous parlerons plus amplement de cette espèce de maladie dans l'article suivant.

ARTICLE IX.

MALADIES CHRONIQUES DÉPENDANTES DE LA VÉROLE.

Maladies chroniques produites par la Syphilis.

Si la syphilis mérite, dans tous les cas, d'être regardée comme une maladie chronique, à cause de la durée de ses symptômes, à cause de la *ténacité* naturelle du virus qui la produit, à cause de cette *lenteur* qu'elle communique aux humeurs saines; à combien plus forte raison ne mérite-t-elle pas cette épithète, si, obstinément rebelle aux médicamens les mieux indiqués et les plus efficaces; si, non contente de condenser la lymphe entière, elle cause encore des changemens essentiellement nuisibles aux organes principaux dont elle trouble l'harmonie? Le scorbut syphilitique, dont nous avons déjà fait la description en passant, les obstructions squirrheuses du foie et de la rate, les ophtalmies habituelles, la phthisie pulmonaire, l'épilepsie, le squirrhe, et le cancer de la matrice, les suppurations des reins et de la vessie, les anévrismes des grosses artères, les crachemens de sang, et mille autres infirmités très graves et souvent incurables, méritent d'occuper une place dans la même classe.

Si je croyois pourtant pouvoir établir une différence essentielle entre la vraie syphilis et les nombreux symptômes secondaires qui dérivent de la même source, ce seroit dans le cas où les mercuriaux, vulgairement appelés anti-vénériens, au lieu d'apporter quelque soulagement, se montrent au contraire extrêmement dangereux : car c'est certainement alors que nous avons acquis la preuve que la vérole, devenue chronique, est dégénérée et passée dans une autre classe de maladie. Cette vérité paroîtra frappante dans l'examen particulier que nous ferons des infirmités qui surviennent successivement, en commençant par le scorbut.

Du Scorbut syphilitique.

Nous désignons sous le nom de scorbut syphilitique cette maladie putride, provenant d'un virus très antique, et qui n'a jamais été entièrement éteint. Ce principe vénéneux dispose tout le système à la corruption, après avoir condensé la lymphe d'une manière sensible, et après avoir extrêmement affoibli le corps. Nous appelons congestions lymphatiques, ces amas d'humeurs, qui, après avoir resté long-temps dans une entière *inertie,* parcourent bientôt et rapidement, par l'effet de la plus petite cause, tous les périodes d'une prompte dissolution, de la gangrène, et du

sphacèle. Les malades éprouvent une foiblesse extrême, la maigreur survient et marche à grand pas; la peau s'entame en différents endroits, et des ulcères très profonds fournissent un pus fétide et ichoreux. Les tumeurs gommeuses se multiplient, les os sont bientôt consumés par une carie pénétrante; la diarrhée est fréquente. Les gencives corrodées laissent échapper un sang obscur et atténué; les dents se carient et abandonnent leurs avéoles. L'haleine devient très fétide; la langue devient rouge, et souvent encore la toux se met de la partie. Les pouls, d'abord tardifs et *rares*, deviennent accélérés, et très fréquens; mais ils sont extrêmement petits et débiles; ce qu'on n'observe jamais dans le cours de la vraie syphilis.

Dans cet état de choses, et à cette époque, toutes les préparations mercurielles ne font qu'accroître la férocité de la maladie: il y a plus; souvent le scorbut syphilitique n'est uniquement dû qu'au mercure administré en trop grande abondance, ou mal à propos, à des sujets d'un tempérament sanguin ou bilieux, comme nous l'avons déjà observé en différens endroits. Ce n'est pas néanmoins que cette espèce de scorbut ne soit capable d'attaquer encore les individus qui, en apparence, semblent susceptibles de pouvoir soutenir l'efficacité du mercure. Nous rapporterons en

détail dans la troisième partie de cet Ouvrage, l'histoire d'un sujet athlétique et très robuste qui, accablé sous le poids d'une vérole invétérée, s'est vu tout couvert de gommes, et tourmenté de douleurs les plus atroces, chaque fois qu'il a voulu tenter sa guérison par les frictions, ou les autres remèdes mercuriels internes. Ce misérable a maigri à l'excès; il a eu successivement le front tout couvert de plaies et de carie; il a souffert enfin, pendant fort long-temps, tous les accidens du vrai scorbut, démontré tel non seulement par les symptômes pathognomoniques de cette maladie, mais par le succès des moyens curatifs qui l'ont rétabli dans un état de santé médiocre. Quand le scorbut n'occupe que les parties externes, il ne cause pas une fièvre aussi violente que lorsqu'il intéresse et lése quelque organe interne: c'est un fait de pratique. On observe de même que lorsque cette maladie est compliquée avec quelque plaie sordide de la gorge, le malade est alors saisi d'une fièvre, très analogue à la fièvre hectique et qui ne l'abandonne jamais: le pouls cependant n'annonce aucune affection essentielle de la bouche.

Pour mieux entendre cette proposition, il est bon de savoir que les plaies de la gorge sont toujours accompagnées d'un pouls élevé, un peu dur et inégal, jusqu'à ce que les parties soient parvenues

parvenues à récupérer leur état naturel. Il en est de même dans le catarrhe simple, dans l'angine et l'engorgement des glandes touxillaires. Au contraire, dans les ulcères scorbutiques, provenant du virus syphilitique, la fièvre continue éprouve des exacerbations vers le soir ; elle est caractérisée par des pouls très petits et très fréquens, car la cause morbifique tend alors précisément à consommer la chaleur et les forces vitales. D'un autre côté, l'altération des fluides, qui, de tenaces qu'ils étoient se convertissent en une substance *tenue*, peu cohérente et acrimonieuse, combinée avec un *phlogistique* qui dissout et consume tout ; l'altération des fluides, dis-je, détermine un mouvement circulatoire très rapide, mais les artères ne reçoivent qu'un sang atténué, et incapable de fournir aux solides la vie, la force, et la résistance. En outre, il est de loi générale que toutes les plaies vicieuses et sordides, rendent le pouls petit, languissant et très foible ; il importe d'ailleurs fort peu qu'à cette époque il soit fébrile, ou non fébrile : la même cause qui, en diminuant les forces vitales, rend le pouls très bon, et petit dans les plaies sordides, exerce une égale activité dans la gangrène, et dans les maladies mortelles qu'on désigne ordinairement sous le nom de fièvres malignes. Mais je développerai plus amplement, dans un Ouvrage que je me propose de publier plus tard sur les différences des

pouls, ces réflexions qui sont posées sur une saine pratique.

Quand une fois la machine est tombée dans le vrai scorbut syphilitique, on doit prendre une attention particulière aux gommes, parce que l'os placé sous la tumeur est carié presque dès son origine. Dans ce cas, les opérations ne sont pas très sûres, car la masse générale des humeurs participe à la corruption, et la plaie a beaucoup de peine à se cicatriser, parce qu'elle est continuellement inondée par des matières putrides. On mettra donc toute sa sollicitude à éliminer le vice scorbutique par les anti-septiques efficaces, sans quoi la guérison des gommes sera très difficile. Les frictions administrées à la manière ancienne, la longue salivation mercurielle, les fumigations de cinabre, et les violens catarrhetiques, conduisent *directement* au scorbut syphilitique.

Nous concevrons qu'il n'en peut être autrement, si nous considérons que la force dissolvante du mercure est principalement destinée et dirigée à priver la lymphe, et à dépouiller le sang de leurs molécules tenaces, gommeuses, et gélatineuses: d'où il résulte que le tissu cellulaire se fond, que la nutrition perd ses fondemens, et que les fibres solides s'énervent. Si le mouvement préternaturel, excité par l'action du mercure, va au delà des bornes, bientôt la lymphe préparatrice s'atténue

à l'extrême; bientôt la machine tombe dans le dernier état de maigreur et d'atrophie. L'effet dangereux des fumigations de cinabre ne provient que de cette vapeur *phlogistique* qui, étant une fois absorbée par les vaisseaux lymphatiques, enflamme facilement les parties qu'elle touche, et diminue d'une manière insigne la cohésion naturelle des fluides. Voici pourquoi nous voyons presque toujours maigrir les malades pendant les fumigations; voici pourquoi la salive qu'ils rendent par suite de ce remède est aussi putride que celle que déterminent les frictions mercurielles. Les accidens qui résultent de l'abus des étuves et des bains chauds, administrés selon l'usage de notre pays, sont exactement les mêmes.

Signes de la Phthisie Pulmonaire.

La même cause qui produit des congestions lymphatiques très graves dans les différentes parties du corps, est encore celle qui, en s'arrêtant sur la poitrine, jette les fondemens de la vraie phthisie pulmonaire. Cette maladie attaque les personnes mal disposées, c'est-à-dire celles qui ont la poitrine étroite, et qui ont le poumon beaucoup plus dense et résistant qu'il ne l'est ordinairement. Nous ne pouvons donner une raison certaine et absolue de la prédisposition à l'une ou à l'autre maladie, non plus que

de la différente manière d'être des organes : nous savons seulement que les enfans des goutteux sont plus sujets à la goutte, à un certain âge, que ne le sont les autres individus ; nous savons de même que les enfans des phthisiques naissent avec une prédisposition à la phthisie, qui vient ordinairement les assaillir dans l'âge le plus florissant. En regardant la semence du mâle comme la source première et l'origine du mouvement communiqué à l'embryon, et comme le premier fondement de la nutrition ; nous parviendrons peut-être à comprendre et à expliquer d'une manière plausible comment ce fluide, préparé dans un corps malsain, débile, et dépourvu de cette vigueur nécessaire au développement et à la formation d'une machine robuste, peut et doit donner naissance à une disposition morbifique. Mais laissons de côté une question si obscure, et qui n'est point d'ailleurs de notre sujet : occupons-nous de la phthisie syphilitique ; cherchons à en décrire le diagnostic, et à en développer le caractère.

Il n'est pas rare de voir des personnes délicates, et sujettes aux affections catarrhales, éprouver successivement des attaques de toux et d'hémoptysie ; de les voir atteindre de congestions lymphatiques dans la poitrine, et delà tomber dans une véritable phthisie pulmonaire ; et ce,

pour avoir négligé de se guérir radicalement de la vérole. L'espèce de phthisie qui, le plus ordinairement, survient en pareille circonstance, c'est celle connue particulièrement sous le nom de tuberculaire. Si quelquefois, par l'ouverture indiscrette des bubons, ou par leur répercussion, on a le malheur d'introduire le virus syphilitique dans le sang, on voit bientôt paroître l'oppression et la toux, avec tous les autres signes précurseurs de cette fatale maladie chronique. Ordinairement le poumon devient le siége du mal plutôt que tout autre organe ; d'abord, à cause de sa foiblesse naturelle, puis parce qu'étant composé de beaucoup de tissus cellulaires, il est très susceptible de recevoir une grande quantité de lymphe *viciée* qui s'amasse contre nature dans les mailles de ce dernier. Si au contraire le poumon se trouvoit parfaitement sain, et que le foie ou la rate fussent mal disposés, il se formeroit alors, dans l'un ou l'autre de ces organes, un vice d'un autre genre, et analogue à la constitution de la partie ; et comme la circulation est plus lente dans les viscères du bas-ventre, que dans le poumon qui renferme plus de chaleur et de phlogistique ; comme, par d'autres circonstances bien connues, tout ce qui séjourne contre nature dans le poumon acquiert une qualité corrosive ; on ne doit plus s'étonner pourquoi toutes les espèces de dépôts existans

dans cette partie passent promptement à une suppuration ichoreuse, et produit des hémoptysies si funestes. Cette affection organique de la poitrine, dépendant du virus syphilitique, ne diffère en rien de la phthisie héréditaire, non plus que celle produite par tout autre cause.

Les malades, dès l'origine, commencent à éprouver une toux sèche ou une simple douleur des parties externes du thorax, principalement dans la région du sternum. Quelquefois le crachement de sang précède la toux catarrhale; quelquefois il lui succède : tous les autres signes ne diffèrent en rien des symptômes apparens de la phthisie. Quand la maladie, d'abord très lente, passe rapidement au plus haut degré de violence et d'intensité, on voit bientôt paroître à la fois et se confondre la fièvre hectique, les sueurs nocturnes, la rougeur des pommettes, la crudité des urines, la grande tension et la rigidité de tous les muscles abdominaux, et souvent encore l'œdème des extrémités inférieures..... Le marasme vient enfin terminer la scène! les signes précurseurs d'une mort prochaine sont également identiques : on voit les crachats changer de couleur, de figure, et de consistance; on les voit passer du jaunâtre ou du verdâtre à une couleur exactement cendrée, d'une forme ronde et circonscrite; on les

voit se convertir en une masse informe, etc. Tout ceci dépend de la diminution de la ténacité, et de la perte de la consistance des humeurs : l'extrême corruption du pus produit toutes ces altérations. Qu'à cette époque on observe les crachats avec attention, et on les trouvera quelquefois teints d'un sang vif et vermeil, bien distinct, et séparé du pus qui vient du poumon : on regardera toujours ce symptôme comme mortel, car il suppose une si grande acrimonie dans le pus, que ce dernier est capable de produire de nouveaux déchiremens dans un organe déjà corrompu en majeure partie.

Pouls de la Phthisie pulmonaire.

Dès le commencement de la maladie, les pouls annoncent d'une manière bien authentique une lésion essentielle de l'organe pulmonaire : le droit est petit, dur, irrité, et il offre vers le carpe un *art* que le médecin sent sous le doigt *médius* de sa main droite; le gauche est extrêmement bas dans la partie antérieure; puis il s'élève un peu plus que le droit, avec ondulation notable, et il finit par se faire sentir à peine vers le coude.

Voici la description de la vraie phthisie syphilitique, parvenue à une époque où tous les

efforts de l'art sont inutiles, à une époque où l'on ne peut plus fonder aucun espoir sur le mercure ; car la lésion organique de la poitrine et la plaie du poumon ont porté les humeurs à un degré de corruption et de ténuité tel, que les remèdes mercuriels ne sont plus susceptibles que d'augmenter ce mal.

Maladies du bas-ventre, produites par la Syphilis.

Les congestions froides et opiniâtres, qui se forment dans la cavité abdominale pour cause du virus syphilitique, sont si communes, et elles suscitent si souvent l'ascite, que nous croyons nécessaire de dénier ici, en passant, le diagnostic de cette maladie. Il est très rare de voir mourir dans notre hôpital un hydropique, qu'il n'ait aux environs des parties naturelles, des cicatrices provenantes ou des bubons, ou de quelques ulcères. Il est constant que, dans la majeure partie des cas, les inflammations du foie reconnoissent le virus syphilitique pour cause. En effet, une fois que la lymphe entière a acquis une épaisseur contre nature, et que les humeurs du second ordre qui séjournent dans les organes sécrétoires, ainsi que celles qui passent par les glandes conglobées, viennent à manquer d'activité, de mouvement et de chaleur ; il se

forme bientôt des abcès stéatômateux, des sarcomes, et des squirrhes; et il ne faut point en chercher la cause ailleurs. Si le foie s'endurcit et acquiert un volume démesuré, la substance qui le compose paroît ordinairement comme recouverte de petits grains ronds, et distincts les uns des autres; elle est jaune, et très dure intérieurement; en l'ouvrant, on sent sous le bistouri de petits corps solides analogues à des grains de sable fin. La tumeur de l'hypocondre droit, sous les fausses côtes, s'accroît tellement vers le bas, que, chez certains malades, elle parvient jusqu'à l'aine du même côté. Les malades de cette espèce, ainsi que ceux qui ont des obstructions au foie, sont fréquemment surpris par un flux hémorroïdal, une hémorragie de la narine droite, et quelquefois même par le crachement de sang.

Hémorragie nazale pour cause d'obstruction au foie et à la rate.

Hippocrate a parlé très savamment de l'hémorragie nazale qui arrive dans le cas d'obstruction du foie et de la rate : il remarque, par exemple, dans ses Prédictions § XIX, pag. 1, *Sanguinis eruptiones ex contrario malæ sunt : velut in splene magno si e dextra nare fluat.*

On doit toujours regarder comme un très mauvais signe l'écoulement de sang par la narine droite, car il signifie que la rate et le foie sont simultanément engorgés. Nous rapporterons, par la même occasion, d'autres préceptes du même auteur relativement aux crachemens de sang, et aux déjections sanguines dans les maladies du foie. Nous avons maintes et maintes fois rencontré dans la pratique des cas exactement correspondans aux observations de ce grand homme, et qui se sont terminés de la même manière. Il dit dans ses Prénotions, page 549, Titre Ier. : *Quibus dolores præcordiorum, oris ventriculi, trepatis, partium circa umbilicum in sanguine per alvum egesto servantur : non autem egesto morirentur.* — Et à la page 566, en parlant du crachement de sang, dans les maladies du foie, il ajoute : *Qui sanguinem spumosum spuunt, præcordium dextrum dolentes, de trepate spuunt, et morientur.* Mais comme ces obstructions du foie et de la rate, des glandes mésentériques, et de tous les organes du bas-ventre, peuvent aussi bien provenir de tout autre cause que du virus syphilitique, nous n'entrerons point en matière, pour n'en parler que superficiellement : nous nous contenterons d'observer que très souvent le virus syphilitique produit, dans les corps glanduleux, des congestions opiniâtres et de longue durée.

Ophtalmie syphilitique.

L'inflammation opiniâtre des yeux est encore un des prineipaux symptômes de la vérole confirmée. Elle est presque toujours suivie de taches ineurables de la cornée et de staphylômes; la forme de la pupile en est fortement altérée, et on voit survenir quelquefois la cataracte, quelquefois l'amaurôse. Les personnes d'un tempérament bilieux et qui ont la fibre sèche, sont les plus sujettes à l'ophtalmie syphilitique, sitôt que, par la longueur de la maladie, les moléeules de la lymphe se sont converties en une substance seorbutique. Les yeux ne eommeneent guère à devenir protubérans que lorsqu'une portion de la cause morbifique, en se fixant sur la partie externe des paupières, y produit une espèce d'érysipèle. En effet, lorsque l'inflammation est disparue, ce qui ne tarde guère, l'œil n'en reste pas moins enflammé, et il ne réeupère son état naturel qu'après beaucoup de temps, et après l'administration de tous les moyens dont nous parlerons postérieurement. Quoi qu'il en soit, on peut appeler l'ophtalmie syphilitique une ophtalmie *sèche*, paree que cette dernière, au lieu d'augmenter le volume de l'œil, ne fait souvent au eontraire que de le resserrer et de le râpetisser. Ce n'est pas par les seules apparences qu'on

juge de l'étranglement et de l'irritation des vaisseaux de la conjonctive dans l'ophtalmie syphilitique; tous les autres symptômes accessoires, ainsi que le succès des remèdes, en sont la preuve. Il est bon d'observer d'abord que le virus n'attaque et n'enflamme les yeux qu'après avoir réduit la lymphe à l'état d'une véritable matière scorbutique; ce qui nous porte à la croire très âcre, très caustique, et capable d'irriter extraordinairement les parties douées d'une grande sensibilité. D'un autre côté, presque toutes les préparations mercurielles les plus actives et les plus efficaces sont toujours très contraires dans le cas dont il s'agit; précisément parce qu'en atténuant, c'est-à-dire en corrompant plus promptement la lymphe, elles accroissent la qualité âcre et corrosive de toutes les humeurs : c'est ce qui fait que nous sommes alors obligés d'adopter une autre méthode curative, et d'exclure le spécifique de la syphilis.

Il n'en est pas de même de l'amaurôse résultante de la même cause : ici la perte de la vue ne provient pas d'un agent actif et stimulant; elle n'est que la suite et l'effet de la condensation de la lymphe, opérée seulement par la propriété naturelle du virus. En effet, nous réussissons souvent à guérir cette terrible affection par les frictions mercurielles ou par le *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné).

L'ophtalmie syphilitique, ainsi que celle qui provient de tout autre cause, est accompagnée de douleurs de tête, principalement vers le front. Les malades se plaignent de sentir comme de petites pierres dans les yeux : ordinairement pourtant il n'y a point de fièvre, à moins qu'elle ne soit occasionnée par le vice des premières voies. Au reste, ceci ne doit point paroître étrange, parce que la syphilis, par son caractère particulier, retarde toujours le mouvement du sang, au lieu de l'accélérer. Nous vous observerons, par exemple, que les gommes mêmes qui, pendant tout le temps de leur suppuration, causent une très grande altération dans les parties voisines, ne sont accompagnées que d'une fièvre très insignifiante. Nous avons vu survenir une épylepsie opiniâtre qui ne fut jamais accompagnée de fièvre, chez un jeune homme attaqué de la vérole, et harassé d'une douleur très grave à l'oxiput; mais il est vrai que cette épylepsie n'étoit que la conséquence d'une quantité énorme de mercure, administrée en forme de frictions sur la tête par un médecin ignorant. Nous nous réservons à parler plus au long du cas dont il s'agit, dans la troisième partie de ce Traité: l'on y verra comment nous en avons tenté la guérison.

Je serois trop prolixe, et je me rendrois ennuyeux, si je voulois examiner ici toutes les alté-

rations et toutes les maladies particulières qui naissent de la syphilis..... Néanmoins, je ne m'en dispenserois certainement pas, si je pouvois produire quelque observation utile et avantageuse. Je vais m'occuper d'un autre objet : je me contenterai d'avoir parlé des atteintes les plus essentielles que puisse produire le virus syphilitique sur le corps humain.

ARTICLE X.

DE LA NATURE DU VIRUS SYPHILITIQUE.

Les médecins émirent différentes opinions sur la nature intrinsèque du virus syphilitique; et encore bien qu'ils fussent tous d'accord sur la manière dont il se communique par contagion, les uns le crurent *corrosif*, les autres *coagulant*; ceux-ci *acide*, et ceux-là *salin*: il en fut aussi parmi eux qui en attribuèrent la cause à des insectes très petits, qui passoient soi-disant d'un malade à l'autre, avec infection. Tous se réunissent à croire que ce venin est totalement dépourvu de molécules acides, et qu'au contraire il est formé par des atomes visqueux et très tenaces. *Astruc*, dans son Ouvrage (*tome* Ier, *page* 125), parle rapidement de ces différentes opinions. *Jean-Baptiste Montano* parle aussi de l'origine de cette maladie, dans son excellent Traité *De Morbo Gallico*; et il dit qu'elle est venue *à cœlesti in fluxu*; puis venant à sa nature, il ajoute: *Est mala intemperies calida et sicca, in hepate per contagium impressa.* M. *Duncan* prétend que la cause de la syphilis exerce une espèce d'assimilation avec toutes les humeurs de notre corps, c'est-à-dire que si une molécule de ce venin, naturellement doué d'une grande ténacité,

vient à s'attacher et à s'unir aux molécules de la lymphe, ces dernières acquièrent bientôt de la cohérence et beaucoup de solidité, en perdant le degré de fluidité qui leur est propre. Nous ne pouvons pas douter de la propriété coagulante du virus syphilitique, quand tous les accidens de cette maladie nous en fournissent la preuve la plus convaincante. Les ulcères du gland et du prépuce se recouvrent d'une croûte blanche très épaisse dès en naissant; et il est constant qu'ils ne parviennent jamais à la suppuration, à moins qu'il ne s'opère une détente dans les parties solides, et que les fluides ne perdent la densité qu'ils tiennent du virus. Combien ne sont pas toujours lentes et ennuyeuses les suppurations des glandes inguinales, où on trouve quelquefois une matière très ressemblante au lard? Il en est de même de celles du col dans les écrouelles; et tout ceci ne dépend absolument que de la viscosité préternaturelle de la lymphe. Ce n'est encore qu'avec une lenteur extrême que les tumeurs gommeuses altèrent, endurcissent, et soulèvent le périoste : elles ne suppurent qu'après le second période de la maladie. On peut faire le même reproche aux tumeurs œdémateuses qui se forment dans les jointures; les mercuriaux les plus efficaces leur sont plutôt nuisibles qu'avantageux. La manière dont elles guérissent peut servir de preuve à cette assertion : effectivement, elles ne cèdent qu'aux frictions

frictions mercurielles et aux douches, en raison de leur activité comme moyens altérans et résolutifs. Il est rare, au contraire, que les ustions réussissent; c'est peut-être parce qu'en irritant et crispant les parties, elles rendent la dissipation de la tumeur plus difficile. Nous le répétons, tous les accidens morbifiques, qui accompagnent la syphilis, nous démontrent la ténacité contre nature de la lymphe, en même temps qu'ils signalent une espèce de *paresse* dans l'exercice de toutes les fonctions de la machine. La circulation du sang se ralentit d'abord, et par suite le mouvement de toutes les humeurs secondaires. Voici encore pourquoi les sécrétions diminuent et se font lentement : ceci explique très bien pourquoi cette maladie occasionne des obstructions incurables au foie; pourquoi elle produit à la rate des tumeurs très volumineuses, qui ont une apparence tendineuse, etc. Si une fois cette lymphe très subtile, qui jaillit continuellement de la superficie du poumon, acquiert une ténacité contre-nature, elle est forcée de s'amasser et de séjourner dans la poitrine; c'est ainsi que s'alimentent les vomiques; c'est ainsi que se forme l'hydrothorax, et que naissent l'asthme et toutes les maladies qui peuvent dépendre de la même cause. D'un autre côté, si nous faisons attention que toutes ces affections attaquent très fréquemment les personnes d'un tempérament flegmatique, chez

lesquelles nous observons justement une diminution dans l'action des fluides et des solides, cette analogie de symptômes avec ceux de la syphilis ne prouve-t-elle pas évidemment que la cause morbifique est de la même nature? La circulation en éprouve toujours quelque atteinte; elle se ralentit : il en est de même du pouls, comme nous en ferons plus tard la remarque, et il est des sujets dont le fond du tempérament en est réellement changé. La lenteur dans les mouvemens du cœur entraîne avec elle des altérations dans la couleur du teint et une espèce de cachexie. Les urines (hors le cas d'une gonorrhée, qui les rend troubles et sédimenteuses), sont ténues, claires, et crues par conséquent; parce que le corps ne peut plus se débarrasser alors d'une grande quantité d'humeur lymphatique, devenue trop épaisse. C'est par la même raison que les évacuations menstruelles s'arrêtent chez les personnes du sexe; c'est par la même raison que, devenues insensiblement chlorotiques, débiles, et remplies d'obstructions, elles cessent de se voir jusqu'à ce que la lymphe ait repris son ancienne fluidité naturelle. La menstruation manque dans toutes les maladies des femmes, toutes les fois que le mouvement des humeurs secondaires se trouve ralenti. Il n'est que trop de médecins qui, en semblables circonstances, ne s'occupent uniquement qu'à rétablir le flux menstruel, sans faire atten-

tion et sans tenir aucun compte de la maladie principale.

La guérison de la syphilis devient très difficile chez les personnes d'un âge avancé, en raison de la très grande rigidité de la fibre, en raison du retard qui existe dans le mouvement de tous les fluides, et parce qu'enfin, la densité morbifique que le virus engendre vient encore se joindre à la cohérence naturelle des fluides, déjà beaucoup augmentée. Les effets des médicamens qu'on a coutume d'employer dans la cure de cette maladie, viennent ici confirmer notre assertion : effectivement, ceux qui échauffent, divisent ou incisent (pour me servir de l'expression technique), mais qui en même temps humectent toute la machine, réussissent d'une *manière radicale*. Au contraire, les remèdes simplement altérans et chauds, le mercure même, s'il n'est aidé par un grand nombre de bains d'eau douce ou de bains de vapeurs, sont tous extrêmement dangereux ; et en voici la raison : c'est que dans le moment qu'ils augmentent la transpiration, et qu'ils dépouillent le corps des parties les plus subtiles et les plus aqueuses des humeurs, ils augmentent aussi la viscosité et la densité de la lymphe. Il suffit, pour se convaincre d'une vérité aussi lumineuse, de jeter un coup-d'œil sur les nombreuses victimes de l'usage mal approprié des

étuves et des bains de l'eau thermale de *Gurgittello*. Les aneiens maîtres de l'art eonnurent mieux que nous l'inconvénient de cette méthode. Le danger qu'il y a d'administrer les frietions mercurielles, sans l'intermède des bains chauds, est sans doute très grand; mais il l'est eneore bien davantage, quand on veut, par leur moyen, exciter une longue et eopieuse salivation. Les cas dans lesquels cette dernière est avantageuse sont fort rares; et quoiqu'on parvienne, par eette méthode, à diminuer ou même à détruire une grande partie des symptômes de eette maladie pour un certain temps, on peut bien s'attendre qu'ils reparoîtront bientôt sur la scène. Tout ceei ne dépend que de la grande déperdition du fluide aqueux; la lymphe, par l'effet du ptyalisme, devient plus épaisse et plus gélatineuse qu'elle ne doit l'être naturellement.

En eherchant à répandre des lumières sur le véritable caraetère de la syphilis, en apportant des raisons si fortes, tirées de l'expérience et vérifiées au lit des malades, je n'ai pas la basse présomption de eroire fonder un système nouveau, ni de m'approprier et de m'attribuer une idée mise au jour depuis long-temps par des hommes d'un grand mérite; mais comme on peut déduire de ces principes beaueoup de conséquenees importantes pour notre objet, je n'ai pas eru devo ir

me dispenser d'en faire mention en passant. Malgré tout ce que nous avons dit jusqu'alors, il ne faut pas trop rigoureusement admettre que la lymphe soit, dans tous les cas, rendue tenace par la syphilis; car, au contraire, nous avons le cas du scorbut syphilitique, dont nous avons parlé plus haut, où la machine tombe dans une vraie dissolution générale. Néanmoins, ceci n'infirme en rien notre système, parce que, quand une fois une substance quelconque est arrivée à un certain point, quelque dure et solide qu'elle soit d'ailleurs, elle est susceptible de passer à un état de corruption complète par l'effet de la plus légère cause accidentelle. Il semble qu'un *phlogistique* destructeur, en pénétrant dans les parties les plus délicates, aille porter son action délétère dans les parties les plus profondes et les plus secrètes de la machine. Les personnes maigres, d'un tempérament bilieux et colérique, sont ordinairement sujettes à ces accidens; nous les voyons survenir après de longues salivations mercurielles; nous les voyons encore se déclarer à une époque où toute la graisse et les parties les plus ténues des humeurs étant consumées par le virus, il va attaquer les organes les plus solides, particulièrement les os, pour ensuite former des gommes accompagnées de caries incurables, et pour déterminer à la peau des ulcères profonds et sordides.

Si le virus syphilitique est acide.

S'il est quelques professeurs illustres qui prétendent que le virus syphilitique soit plutôt de nature acide que de toute autre, ils ne manquent point d'argumens pour rendre probable et étayer une semblable hypothèse. Tous les acides ont la propriété de diminuer la chaleur du sang et de retarder singulièrement la circulation : le virus syphilitique opère ce même phénomène. S'il faut s'en rapporter aux très belles expérienees du docteur *Alexandre*, d'Edimbourg, une certaine quantité de nitre (nitrate de potasse) prise intérieurement, fait deseendre de quelque degrés le thermomètre appliqué sur la région de l'estomac. J'ai connu une dame qui, pour avoir fait un usage imprudent du vinaigre, étoit réduite à un état de maigreur extrême ; chez elle toutes les sécrétions étoient interrompues, le ventre étoit resserré à l'exeès, et toutes les fois qu'elle vomissoit, elle ne rendoit qu'une gélatine très pure. Mais pour en revenir à la syphilis, il n'est pas rare qu'on obtienne quelque avantage des substances alcalines ; j'ai souvent vu des gommes se guérir par le moyen de fréquentes fomentations d'urines seules (1). Il est assez naturel de penser,

(1) Je ne nierai point un fait affirmé par l'Auteur ; mais que devient sa théorie, si on lui prouve que

que, si quelquefois au moins, des injections faites dans l'urètre avec une solution d'alcali volatil, (ammoniaque), garantissent de la syphilis, on doit l'attribuer à l'alcali qui corrige la force acide astringente du virus. Il faut bien faire attention pourtant que cette activité des substances alcalines n'a lieu que pendant le premier et le second période de la maladie, c'est-à-dire, tant que les humeurs sont encore loin de l'état scorbutique; car, à cette époque, il est de la plus grande urgence de rejeter et éloigner du traitement tout ce qui tient de l'alcali, et de recourir à l'usage continuel des acides minéraux et végétaux les plus puissans. Les réflexions que nous venons de faire seront ultérieurement confirmées dans la troisième partie de cet ouvrage, où seront consignées un grand nombre d'histoires et d'observations.

On pourroit opposer à tout ce que nous avons dit jusqu'ici, une difficulté très bien fondée, en demandant comment le virus syphilitique, étant de nature acide, il arrive que néanmoins on

---

l'urine ne contient que très rarement ou jamais de substances alcalines pures, tandis qu'au contraire elle abonde en acide phosphorique, urique et benzoique, que les chimistes modernes y ont rencontré à nu? (*Note du Traducteur*).

guérit très souvent, et presque toujours radicalement, la vérole la plus confirmée, par les préparations mercurielles salines les plus abondantes en acides, par le *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné) sur-tout, qui contient une si grande quantité d'acide marin (muriatique), par la panacée (muriate de mercure), par le turbith minéral (oxide de mercure), par l'acide sulfurique, etc. Il semble que dans ce cas le mercure dût perdre une grande partie de son efficacité et de ses propriétés anti-syphilitiques; mais si nous réfléchissons attentivement dans quel état se trouve cette substance métallique unie aux acides, il sera facile de résoudre ce problème. Je demande d'abord : le mercure étant un métal tellement abondant en *phlogistique*, que celui-ci le maintient dans une solution continuelle, sur quelle partie du mercure l'acide exerce-t-il sa première affinité? certes, il doit l'exercer sur le *phlogistique*. Ce mercure en est donc d'abord entièrement dépouillé, et il s'unit alors à l'acide. Or, on déduit de tout ceci que les véritables molécules métalliques du mercure restent à découvert, et qu'elles deviennent, en conséquence, susceptibles de se combiner avec les substances avec lesquelles elles ont le plus d'affinité. Rien n'est plus facile d'ailleurs à prouver que les acides minéraux ne dissolvent le mercure que par l'affinité intrinsèque et élective

qu'ils exercent sur son *phlogistique*, nous en trouvons la preuve dans cet axiome de chimie assez connu, que l'acide minéral le plus actif, et absolument nécessaire pour dissoudre le mercure, est l'acide nitreux (nitrique), sous lequel il seroit très difficile et presque impossible d'en former du *sublimé* ou de la *panacée*. Qui ne sait d'ailleurs que l'acide nitreux a lui-même une grande affinité avec le *phlogistique* dont il est copieusement fourni ?

Or, en envisageant la chose sous son véritable point de vue, nous ne serons plus étonnés comment la vérole, (que nous supposons dépendre d'un virus de nature acide) cède à l'action des mercuriaux salins, qui sembleroient appartenir à la classe des vrais sels composés. Ces sels, il est bon de l'observer, ne sont pas composés, comme les sels neutres, d'un acide et d'un alkali, mais de deux principes intimement combinés, l'acide et le mercure. Il faut, dans ce cas, raisonner par les principes de la chimie transcendante, et dire : dans les substances salines mercurielles il existe très peu d'affinité entre le mercure et l'acide minéral ou végétal ; mais l'acide en dépouillant le mercure de son phlogistique (et l'ayant ainsi réduit à ses molécules primitives et constituantes), augmente sa propriété antisyphilitique, dont le phlogistique diminuoit la

force. L'acide minéral qui, dans ce cas, concourt à la formation du mercure salin, loin d'aider et de faciliter l'action du mercure, en tant que remède anti-syphilitique, ne fait, au contraire, que déterminer et occasioner les désordres très graves des parties internes que nous cherchions à éviter avec tant de soin, comme nous en parlerons plus bas. Il ne faut pas croire que le mercure, en tant que mercure, acquiert quelque propriété nouvelle, par son union avec les acides; il est toujours exactement le même. Mais pourtant, si nous voulons parler un langage plus exact et plus précis, nous dirons que les mercuriaux salins ne sont que des espèces de *chaux* de mercure, et qu'ils récupèrent leur état métallique, quand on leur restitue de nouveau le *phlogistique* que les acides minéraux avoient absorbé. Il est impossible d'entendre et d'expliquer d'une autre manière comment l'acide pourroit jamais changer entièrement la forme et la constitution des molécules constituantes du mercure (1).

(1) L'Auteur, dans tout ce paragraphe, se donne bien de la peine, pour expliquer des phénomènes faciles à concevoir dans la théorie pneumatique. Il est probable (je l'ai dit ailleurs, et je le répète) qu'il n'étoit pas au *courant*, ou qu'il étoit fortement attaché aux anciens principes. Les hommes de tous les pays se

Nous nous sommes un peu écartés de notre sujet, en parlant de la théorie du *sublimé corrosif* qui appartient aux articles suivans; mais, quoi qu'il en soit, cette digression ne change rien à l'ordre que nous nous sommes proposés; toutes ces idées forment un tel enchaînement entr'elles, que l'une sert toujours à l'intelligence et à l'éclaircissement de l'autre.

---

ressemblent. Combien n'avons nous pas de savans, et en France plus qu'ailleurs, peut-être, qui s'obstinent chaque jour à redoubler d'efforts pour renverser un *édifice* qu'ils appellent sans *fondemens*? tandis que ses architectes se flattent hautement et avec emphase, qu'il est capable de braver les ravages du temps. . . . *Tot capita, tot sensus!* (*Note du Traducteur*).

ARTICLE XI.

CARACTÈRES DU POULS DANS LES MALADIES SYPHILITIQUES.

Pouls universel, et particulier.

Sans beaucoup m'éloigner de ce que je viens de dire, dans l'article précédent, j'examinerai, avec un soin particulier, la nature du pouls dans la syphilis, dans l'intention de répandre de nouvelles lumières sur cette maladie, et quoique dans d'autres occasions j'aie déjà effleuré ce sujet. Pour faire comprendre la chose au premier coup-d'œil, je distinguerai le pouls, en pouls universel, et en pouls particulier.

On entendra par pouls universel ce caractère constant, ordinaire, et immanquable qu'acquiert l'artère dans la syphilis confirmée. Nous appellerons, au contraire, pouls particulier, celui qui survient en cas d'accident quelconque, et qui oblige la nature à s'éloigner de cet état caractéristique qui accompagne toujours le pouls des vérolés : comme il arrive dans les grandes inflammations, dans les suppurations, et dans toutes les autres affections provenant de la même cause.

Or, si une personne saine, jeune, et robuste, dont le pouls bat de soixante-dix à quatre-vingt fois, vient à être atteinte du virus syphilitique (qui, comme l'on sait, a la propriété de retarder le cours de la lymphe, et de diminuer l'activité de la fibre musculaire), le mouvement de l'artère ne tarde pas à devenir infiniment plus lent que de coutume: ses pulsations deviennent si peu nombreuses, qu'on peut à peine quelquefois en compter quarante ou cinquante dans une minute. Il est bon d'observer, en outre, que l'artère, très petite, relativement à son diamètre, est pourtant toujours égale dans son rithme, et qu'elle ne présente ni inégalité ni intermittence, toutes les fois qu'il n'existe point de lésion organique: c'est ainsi, généralement parlant, que nous trouvons le pouls dans toutes les maladies de la lymphe, dans celles mêmes qui sont indépendantes de la syphilis. Il y a plus, dans les fièvres aiguës purement lymphatiques, on n'observe jamais ni une élévation, ni une grande dureté dans le pouls, à moins que ce ne soit dans le temps qu'il se fait quelques crises à la peau.

Si nous voulons donner une idée exacte de l'état du pouls dans la syphilis confirmée, il nous suffira de dire que l'artère est basse, petite, et tardive, sans vibration et sans inégalité. Cette espèce de pouls se presente constamment dans

tous les cas où la lymphe n'a été qu'épaissie seulement, sans qu'il existe aucune altération locale et organique dans la machine. En m'expliquant de cette manière, mon principal but est de persuader que toutes les fois que le pouls n'est ni irrégulier ni inégal (quoique d'ailleurs il soit grand ou petit, dur ou mou), il n'annonce qu'un vice ou un simple désordre dans les fluides. Au contraire, les inégalités dans les mouvemens artériels et l'intermittence (qui n'est qu'une inégalité plus longue et plus durable), indiquent toujours, ou une inflammation, ou une obstruction ancienne, ou enfin, l'état convulsif de quelque partie interne. Ce caractère du pouls aphrodisiaque, dont nous venons de parler, est sensible, sur-tout chez les hommes d'un tempérament athlétique, et chez les sujets extrêmement sanguins; ce sont eux qui, quand ils sont une fois atteints de cette maladie, perdent le plus tôt cette ampleur du pouls, et cette diastole dure et violente qu'ils avoient auparavant. Ce n'est pas qu'il soit rare de voir cet ordre interverti; il se rencontre mille et mille circonstances où le pouls éprouve de grandes vicissitudes : nous en parlerons, en peu de mots, en commençant par les symptômes syphilitiques qui surviennent à la tête, pour en venir ensuite à ceux qui indiquent quelque lésion des autres parties.

Pouls capitaux.

La cause syphilitique se fixe souvent à la tête. Il ne s'agit quelquefois que d'une simple congestion humorale dans la partie interne du crâne; d'autrefois, le feu interne des os, le cerveau lui-même, et toutes les parties molles contenues dans cette cavité, sont lésés. Il est d'autres circonstances encore où la partie externe du crâne devient douloureuse, où elle se recouvre de pustules, ou simplement de gommes très difficiles à guérir. Dans le premier cas, c'est-à-dire quand une lymphe *viciée* infecte les parties internes de la tête, les pulsations des artères sont bien différentes dans le bras correspondant à la partie malade, de ce qu'elles sont dans le bras opposé. Le pouls du côté affecté est constamment resserré, petit et presque *capillaire*.

Pouls interne.

J'ai tout récemment fait cette remarque chez deux soldats affectés, l'un à la partie droite, et l'autre à la partie gauche de la tête. Le caractère propre du pouls interne est de rendre l'artère presque capillaire et imperceptible : il est sensible sur-tout dans les maladies où les organes, placés au dessus du diaphragme, sont principalement affectés ; il devroit y avoir une grande élévation, une grande dureté et une grande vibration dans le pouls. C'est pour cela qu'une artère très petite et

très profonde annonce de grandes altérations, et le plus mauvais état possible des parties affectées. Il n'y a pas long-temps que, dans un cas étranger à la syphilis (dans une apoplexie sanguine, précédée trois jours auparavant par des convulsions), j'ai signalé des pouls tardifs, profonds, obscurs, et inégaux. On fit une saignée et ils devinrent encore plus internes, et finirent par disparoître entièrement. Toutes les fois qu'on observe cette petitesse et cette profondeur du pouls dans les affections de la tête, c'est un signe certain que le mal provient d'une cause lymphatique ou froide, selon la manière excellente de s'exprimer des anciens. Cette distinction étoit nécessaire, parce que, dans les apoplexies sanguines et dans les épilepsies, les pouls sont toujours supérieurs, tardifs, lents, et obtus : tel est le vrai caractère du pouls capital. J'observe néanmoins, dans le moment même où j'écris, une épilepsie rebelle, chez un soldat d'un tempérament mélancolique qui, pendant beaucoup de temps, a eu le pouls tellement profond, qu'on pouvoit à peine le sentir, en pressant fortement l'artère. J'ai encore observé le même phénomène chez un malade affecté d'une syphilis très ancienne, et auquel on avoit mal administré les frictions mercurielles. Cet infortuné éprouvoit de grandes douleurs de tête; il avoit une enflure considérable dans tout le tissu cellulaire du col; la vue lui manquoit principalement

du

du côté gauche, et il étoit accablé par des vomissemens continuels. Il mourut plus tôt qu'on ne s'y attendoit: on ouvrit son cadavre, et on lui trouva, derrière la fosse orbitaire gauche, une petite tumeur du volume d'une noisette, charnue dans sa substance, très dure et très compacte dans certains endroits : elle étoit attachée à la dure-mère, qui étoit devenue elle-même très dense et très dure. Après avoir soulevé les lobes du cerveau et découvert la superficie du cervelet, ce dernier parut sain; mais on le toucha à peine, qu'on trouva les deux tiers au moins de sa substance putréfiés : il étoit converti en une espèce de gélatine molle et informe, et il n'exhaloit pourtant aucune mauvaise odeur. A mesure qu'on pénétroit dans son centre, la substance paroissoit plus dure, jusqu'à ce qu'on eût rencontré une tumeur du volume d'une grosse noix, située précisément sur le pont de Varole, et qui, dans sa partie postérieure et inférieure, comprenoit le pont lui-même. La portion interne de la tumeur étoit dure, jaune, d'une consistance uniforme et purement stéatômateuse. L'os pierreux droit étoit sensiblement gonflé dans sa partie interne, et il étoit superficiellement recouvert d'une infinité de points irréguliers.

La longue description de cette maladie paroîtra peut-être déplacée ici, où il ne s'agissoit, pour établir un parallèle, que d'établir

les différences et les mutations qui arrivent dans le pouls, soit que la partie interne de la tête soit affectée, soit que ce fût au contraire la partie externe. Quoi qu'il en soit, celui qui voudra scruter la nature et chercher à découvrir le véritable *génie* de la syphilis, verra que toutes les altérations produites par cette dernière aux parties dures, comme aux parties molles, dépendent de l'accroissement notable de la densité des molécules constituantes des fluides.

Pouls capital externe.

Quand les muscles ou les os de la tête sont affectés du virus syphilitique, et au moment surtout où les gommes paroissent, les pouls sont supérieurs, grands, durs, mais obtus vers la fin de leur diastole : tel est le vrai caractère du pouls capital externe. Si les gommes occupent les os frontaux, l'élévation de l'artère est manifestement plus grande vers le poignet, et elle s'abaisse peu à peu vers le coude; au contraire, si les douleurs et les gommes ont leur siége vers l'occiput, l'élévation et la grandeur de l'artère sont plus remarquables alors vers le coude. Ce que j'avance n'est point le fruit du caprice; mon assertion est fondée sur un grand nombre d'observations pratiques faites aux lits des malades. Le pouls des gommes qui naissent sur la superficie externe du crâne ne conserve

pas toujours le même caractère; car il est extrêmement dur et irrité dès le commencement : il n'offre pourtant aucune espèce d'inégalité. Mais, si on laisse à ces tumeurs le temps de suppurer, les artères ne tardent pas alors à devenir onduleuses et par conséquent inégales.

Pouls onduleux.

J'entends que les pouls sont onduleux, quand ils présentent une série de diastoles grandes, molles et durables, unies et mélangées avec des pulsations plus basses, plus resserrées, plus égales, et plus dures. Les tumeurs, les abcès, et les évacuations quelconques, sont presque toujours précédés par un pouls dur, élevé, dans lequel, après deux ou trois battues ordinaires, on en observe une onduleuse. Cette espèce de pouls est un signe constant que la suppuration existe, ou qu'il doit se faire quelque évacuation, tant critique que symptomatique. On observe toujours cette inégalité du pouls dans l'érysipèle, dans tous les abcès, et dans la phthisie pulmonaire. Il en est de même de l'hémoptysie et des hémorragies nasale et utérine; mais alors ces inégalités ne sont toutes que l'effet des efforts qu'exerce la nature pour se débarrasser des obstacles qui interrompent le libre exercice de ses fonctions. Ce n'est point ici le moment d'énoncer tous les différens caractères du pouls dans le temps de la suppuration.

Pouls de la Phthisie pulmonaire.

Combien de fois ne voit-on pas survenir une toux accompagnée d'expectoration purulente par suite de la syphilis confirmée? Dans le premier temps de la maladie, encore bien qu'il n'y ait point de fièvre alors, les artères sont pourtant supérieures, mais petites et dures; la portion de l'artère droite qui correspond au doigt *medius* de l'observateur s'élève sur-tout en forme d'*arc*. Les pulsations de l'artère gauche sont très profondes vers le carpe; l'artère se soulève vers le milieu du bras, et son élévation se prolonge et continue presque jusqu'au coude, où elle devient immédiatement très profonde. On est certain que la maladie a jeté de profondes racines, dès qu'on observe une fréquence et une célérité préternaturelles; car la cause morbifique étant naturellement tenace et épaisse, elle rend la dégénérescence des humeurs ou la corruption plus difficile, c'est ce qui fait que la fièvre paroît toujours plus tard; mais la maladie se termine toujours par la phthisie pulmonaire.

Pouls des Bubons.

Les bubons, lorsqu'ils sont bien gouvernés, sont accompagnés, à une certaine époque, d'une

fièvre de pure suppuration ; les pouls sont inférieurs, c'est-à-dire ni trop larges, ni trop impétueux. Ces pouls varient en raison de la partie affectée ; car, au commencement, l'artère du bras correspondant au bubon est plus petite, plus rétrécie et plus irritée. Quelques jours après, quand la suppuration commence à s'établir, cette même artère se dilate : après trois ou quatre battues basses et irrégulières, il en succède une inégale et onduleuse. A mesure que la suppuration s'avance, ou que la coction se fait, l'artère devient plus molle ; ses mouvemens deviennent plus faciles, à cause du relâchement des parties. Or, si on abandonne un bubon à la nature prévoyante, les premiers jours, c'est-à-dire pendant le temps de la crudité, le pouls sera très irrité et extrêmement inégal ; mais après cette irritation, il acquerra bientôt le caractère de la suppuration. Au contraire, si on ouvre la tumeur avec le caustique, le feu ou le fer, le pouls correspondant à la partie affectée se concentre, devient très petit et successivement irrité, long-temps encore après l'opération. Ce caractère disparoît peu à peu par la suite, pour faire place au pouls de la suppuration qui doit enfin arriver. Ce phénomène n'est point particulier au bubon, je l'ai vu survenir assez exactement après l'ouverture des abcès de tout genre. Il y a peu de mois que j'en fis la remarque, au sujet d'une parotide

(droite d'abord, et ensuite au sujet de la gauche) survenue à la suite d'une fièvre maligne. A mesure que la plaie approche de la cicatrice, le pouls se rétablit dans son état naturel.

Pouls du Phimosis et du Paraphimosis.

Il est, parmi les nombreux symptômes dépendans de la vérole, deux affections qui appartiennent exclusivement au prépuce : je veux parler du phimosis et du paraphimosis. Lorsque l'inflammation et l'étranglement exigent une opération chirurgicale, il est assez ordinaire de voir survenir quelque altération dans les mouvemens de l'artère gauche. Tant que l'incision récemment faite maintient la partie affectée dans l'état d'irritation, l'artère gauche forme un *arc* vibratile entre l'index et le médius, et la droite est presque toujours alors petite, basse, et irritée. Peu de jours après, quand une suppuration louable s'est établie, l'*arc* dont nous venons de parler se dilate, l'artère devient molle et onduleuse après deux ou trois battues. C'est précisément ce même signe qui annonce et accompagne constamment les suppurations de tous genres, et toutes les crises qui s'opèrent par la peau : en effet, les pouls larges et onduleux précèdent la sueur critique, les efflorescences de la peau, les éruptions salutaires de

la petite vérole et de l'érysipèle. Il paroît d'ailleurs très singulier, et on ne peut guère expliquer comment les affections des parties génitales, celles de l'anus, l'engorgement et l'ouverture des veines hémorroïdales, les fistules du rectum, etc., peuvent déterminer, dans l'artère gauche, le caractère d'élévation dont nous venons de parler : la chose n'en est pas moins certaine.

Pouls du foie et de la rate.

Les obstructions considérables du foie, et le volume extraordinaire que la rate acquiert quelquefois par l'effet de la syphilis confirmée, se reconnoissent si facilement au pouls, qu'on peut déterminer le caractère de celui qui accompagne constamment les altérations de ses organes. Il existe réellement un pouls qu'on peut appeler *hépatique*, et un autre qu'on peut désigner sous le nom de *splénique*.

S'il existe au foie une obstruction remarquable, l'artère gauche est très profonde, interne et fort inégale, vers l'articulation du poignet. A mesure que cet organe s'éloigne de l'état de santé, cette portion de l'artère devient plus profonde et plus inégale; le même vaisseau s'élève ensuite beaucoup au milieu de l'avant-bras, puis aussitôt il continue à s'avancer vers le coude. Le

pouls droit ordinairement est petit, lent, tardif, et concentré; il a beaucoup d'analogie avec le pouls stomacal qui accompagne les maladies chroniques. On ne doit point en être étonné, quand on réfléchit que la seule pression exercée sur le foie par les obstructions, et la sécrétion extraordinaire de la bile, ne laissent pas que de troubler les fonctions de l'estomac.

Toutes les fois que la rate augmente de volume par une cause quelconque, et que la tumeur s'élève jusque sous les fausses côtes, la portion moyenne de l'artère gauche ne manque jamais de former un arc, de s'endurcir, et de devenir très vibratile; mais elle n'offre jamais cette diastole obtuse qui distingue le pouls hémorroïdal. Le pouls de la rate s'unit presque toujours à celui du foie: ce n'est point étonnant, car les maladies de ces deux organes s'associent avec la plus grande facilité.

Je n'ai point parlé en particulier du pouls des pustules, parce qu'il a beaucoup d'analogie avec celui des maladies éruptives, dont j'ai fait une mention particulière dans différens endroits de cet Ouvrage.

Ce que j'ai exposé jusqu'alors est plus que suffisant pour donner une règle précise de la

manière dont on doit se conduire dans le diagnostic de la syphilis, relativement à la différence des pouls. Je ne pourrois exposer ici tout ce qui regarde l'art sphigmique, sans outre-passer les limites que je me suis proposées dans ce Traité: je m'en occuperai dans un autre opuscule que je destine particulièrement à cet objet.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

DE LA METHODE

DE GUÉRIR RADICALEMENT LA SYPHILIS.

Il est nécessaire d'avoir des connoissances parfaites sur toutes les principales maladies provenant du virus syphilitique, pour établir la cure radicale sur des bases et des indications certaines. Il ne faut pas croire que toutes les maladies de ce genre soient susceptibles de se guérir par un seul et unique médicament; les diverses périodes et l'état différent de la maladie exigent de grandes modifications dans le traitement. On est souvent obligé d'abandonner les routes frayées, pour en suivre une autre dans laquelle on n'a pour guide que le raisonnement seul, fondé sur l'expérience. A m'entendre ainsi parler, on concevra facilement que ma réflexion porte principalement sur l'usage du mercure, auquel on attribue, à juste titre, la propriété spécifique de guérir radicalement toutes

les affections syphilitiques quelconques. Il est vrai qu'on ne peut, sans une erreur manifeste, nier le grand avantage qu'on retire de cette substance métallique dans le traitement de la syphilis : cette vérité est maintenant incontestable. Mais il est bien des occasions où l'état du malade, le caractère de ses humeurs, et le période du mal, ne permettent pas de faire usage de ce remède, auquel on recourt avec le plus grand succès dans une infinité d'autres cas.

Le bon ou le mauvais succès des mercuriaux a fait presque toujours attribuer à la manière de préparer ce médicament les accidens qui tiroient certainement leur origine d'une source bien différente : c'est ce qui a engagé les médecins à varier à l'infini la préparation du mercure, dans l'espoir de rencontrer enfin la forme sous laquelle il produiroit de meilleurs effets. Il en est, parmi eux, un grand nombre qui, guidés par un esprit de vanité et d'importance ; d'autres qui, animés par un sordide intérêt, se sont attachés à une seule formule mercurielle, en dépréciant toutes les autres : ils se sont mérités le nom d'empyriques. Quelques uns, par défaut de connoissances chimiques perdent un temps précieux à employer des préparations mercurielles presque inertes, tandis que ceux-ci les administrent en vain à des doses trop petites ; ceux-là en prescrivent une quantité ex-

cessive. Quant à moi, après avoir mille et mille fois observé tout le bien et tout le mal que peut produire le mercure préparé de telle et telle manière; après avoir souvent réussi à guérir les symptômes les plus graves de la vérole avec l'onguent de mercure *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné) sous forme de frictions, j'ai cru rendre un service essentiel, en publiant une méthode qui peut contribuer au bien public, une méthode déjà confirmée par deux années de succès, et qui a été approuvée par un grand nombre de praticiens respectables. Mais pour éclairer ma proposition, et mettre chacun à même d'apprécier le cas qu'on doit faire des frictions de *sublimé*: pour découvrir en même temps les motifs qui m'ont déterminé à m'éloigner de la pratique adoptée communément dans le traitement de cette maladie, je parlerai succinctement de tout ce qui regarde l'action du mercure introduit dans le corps humain; et comme on emploie cette substance métallique à l'intérieur et à l'extérieur, j'en traiterai en particulier dans les deux articles suivans.

ARTICLE PREMIER.

EFFETS RÉSULTANS DE L'USAGE INTERNE DU MERCURE.

Usage interne du mercure.

On appelle faire un usage interne du mercure, l'introduire dans l'estomac sous telle ou telle forme différente. Si on avale le mercure coulant, sans l'unir à une autre substance, et sans le diviser en molécules imperceptibles, il passe facilement par le tube intestinal, et il s'échappe bientôt, sans produire aucun effet sensible, en raison de sa pesanteur spécifique, et de la figure sphérique de ses parties; ce fait est connu du vulgaire même. On lui attribue néanmoins des propriétés contre la colique et les maux de reins; quelques médecins le proposent comme un remède très efficace dans l'asthme tant humoral que convulsif. Au reste, il est bien certain que, si le vif-argent a peu d'activité sur l'estomac, cela dépend moins de ce qu'il ne trouve rien dans cet organe qui puisse le dissoudre ou le digérer, que de ce qu'il y séjourne trop peu de temps. Il est indubitable qu'il seroit dissous et communiqué au sang, s'il pouvoit être soumis pendant quelque temps à l'action du suc gastrique qui ramollit les substances

les plus dures : nous avons beaucoup d'observations pratiques en faveur de cette assertion. La salive, dont une partie descend continuellement dans l'estomac, diffère peu du suc gastrique, et elle a la propriété d'éteindre le mercure comme les gommes végétales. On a donc bien des raisons de penser que si elle ne dissout point le mercure dans la bouche, c'est qu'elle n'a pas le temps d'exercer sur lui toute sa force digestive. Il pourroit bien aussi se rencontrer des substances acides susceptibles de dissoudre le mercure; mais on n'en trouve pas souvent dans l'estomac. Il est bon de savoir d'ailleurs que les acides végétaux n'ont jamais aucune action sur cette substance métallique, si elle n'a été, au préalable, dissoute dans l'acide nitreux (acide nitrique).

Ces réflexions ne servent pas seulement à démontrer l'inefficacité du mercure cru ou sous forme liquide; mais elles peuvent encore nous éclairer et nous faire comprendre comment il se fait que certaines préparations de ce métal ne produisent aucun effet, ou ne font que du mal. Les pilules de Belloste, par exemple, préparées par la simple trituration du mercure cru, sont très souvent infidèles, et en voici la raison : c'est que, quand le mercure n'est pas extrêmement divisé et bien éteint, il ne fait qu'une légère impression sur le tube intestinal, et il est incapable

de guérir radicalement la vérole. Il n'en est pas de même du *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné), du mercure doux (muriate de mercure), du turbith minéral (oxide de mercure, par l'acide sulfurique), etc.; préparations dans lesquelles les molécules du mercure sont tellement divisées, qu'elles peuvent facilement se communiquer à la masse générale des fluides. Il résulte de tout ce que nous venons de dire qu'on ne peut employer intérieurement le simple mercure coulant avec espoir d'en obtenir un succès positif.

On a beaucoup vanté l'efficacité du mercure alkalin, alkalisé, ou autrement dit *éthiops blanc*. Cette préparation n'est réellement autre chose que du mercure uni à quelque substance absorbante par le moyen d'une longue trituration; les molécules métalliques y sont si peu divisées, qu'elles sont visibles à l'aide d'un microscope. Ce remède, administré à la dose de cinq à six grains par jour, agit d'une manière palliative, et peut être de quelque avantage; mais sitôt qu'on en augmente la dose journellement d'un grain, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à un scrupule et même jusqu'à un demi-gros (comme beaucoup le pratiquent), on ne tarde pas alors à voir survenir la salivation, ainsi qu'un grand nombre d'autres accidens. Je puis d'ailleurs affirmer que je n'ai pas encore réussi à opérer une cure complète par ce médicament, très employé aujourd'hui parmi nous.

Le

Le mercure, combiné avec le soufre de différentes manières, produit ou le cinabre (oxide de mercure sulfuré rouge), tant naturel qu'artificiel, ou l'éthiops minéral (oxide de mercure sulfuré noir). Il est inutile de perdre ici son temps et d'employer de vaines paroles pour démontrer l'inutilité absolue de ces deux préparations mercurielles; il suffit de réfléchir que le soufre ne pouvant être séparé du mercure qu'avec la plus grande difficulté, ces mélanges restent intacts dans l'estomac, et qu'après avoir lentement parcouru tout le tube intestinal, on les rend par bas comme si on venoit de les prendre, et sans qu'ils aient perdu leurs propriétés principales. Ce phénomène se rencontre si communément dans la pratique, qu'il est inutile d'entrer ici en discussion à cet égard. Il faut l'avouer, ceux qui admettent et accordent une propriété *spécifique* aux cinabres dans les maladies de la tête, et à l'éthiops minéral dans celle du poumon, sont la cause immédiate des dangers et des accidens qui résultent de la perte d'un temps long et précieux, qu'on pourroit employer plus utilement pour les malades. Nous allons maintenant jeter un coup-d'œil sur les préparations mercurielles susceptibles de produire un effet sensible sur l'économie animale, quand on les emploie à l'intérieur; nous allons énoncer ici les avantages et les dangers qui peuvent résulter de leur usage.

Les principales préparations de ce genre sont des combinaisons salines ou des chaux métalliques (oxides métalliques). Or, de l'union du mercure avec les acides, tant minéraux que végétaux, il résulte diverses substances salines métalliques, telles que le nitre mercuriel (nitrate de mercure), le *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné), la panacée follicé (acétite de mercure), et le turbith minéral (l'oxide de mercure, par l'acide sulfurique). Il est bon d'observer, en passant, que ces deux dernières combinaisons n'ont pas, à proprement parler, les attributs et les apparences des sels; mais que, quoi qu'il en soit, leur activité dépend pourtant de la force de l'acide minéral. Le nitre mercuriel résulte de la combinaison du mercure avec l'acide nitreux, et comme cet acide dissout le mercure avec beaucoup d'effervescence, et qu'il le pénètre naturellement avec beaucoup de force, il forme avec lui un sel très âcre et très piquant. Mais comme sa propriété corrosive ne permet pas de l'employer, je ne m'étendrai pas davantage sur lui; je me contenterai seulement de rappeler à cette occasion que l'acide nitreux est un moyen indispensable pour rendre le mercure susceptible de se combiner avec les autres substances. En effet, le mercure ne peut s'unir avec l'acide marin muriatique pour former le *sublimé corrosif*, ni avec le vinaigre pour former la *pana-*

cée foliée, s'il n'a été d'abord attaqué, pénétré, et dissous par l'acide nitreux. Dès que les médecins reconnurent que les préparations mercurielles étoient d'autant plus avantageuses, que les molécules métalliques étoient rendues plus subtiles et plus pénétrantes, ils s'attachèrent bientôt aux sels mercuriels par préférence; ils les supposèrent capables de s'introduire dans les canaux les plus étroits, comme de pénétrer les premiers composans des fluides. Voici pourquoi du temps de l'immortel *Boerrhaave*, on commença à faire usage du *sublimé corrosif* à l'intérieur. Le baron de *van-Swieten* en obtint de si heureux succès, qu'il lui donna le nom de *spécifique* de la vérole par excellence.

Du Sublimé corrosif (muriate de mercure oxigéné).

On vit bientôt les professeurs les plus illustres de l'Europe, animés par l'exemple de ce grand homme, s'attacher à ce remède héroïque; on les vit en user avec liberté, on les vit déterminer sa vraie efficacité, et ils ne tardèrent pas à trouver la méthode la plus sûre de l'employer. Il nous paroît indispensable de rapporter ici tout ce que la pratique nous a démontré touchant l'usage interne du sublimé corrosif; mais comme notre but n'est pas de faire une histoire générale du mer-

cure, nous passerons sous silence tout ce qui est relatif aux autres préparations de ce métal.

Méthode de van-Swieten.

Van-Swieten dissolvoit le *sublimé corrosif* dans l'esprit de froment, pour deux raisons; la première, parce que ce sel étoit plus soluble dans ce menstrue que dans tout autre; la seconde, parce qu'il étoit plus pénétrant. Il croyoit peut-être encore que la force altérante de ce véhicule étoit susceptible de le rendre plus propre à exciter la sueur et à produire un flux d'urines abondantes; mais ces propriétés appartiennent au mercure et ne dépendent point du fluide qu'on lui associe.

On administroit le *sublimé* depuis un quart de grain jusqu'à un demi-grain, tous les matins de la première semaine : on augmentoit ensuite la dose jusqu'à un grain, moitié le matin, moitié le soir. On prescrivoit en même temps aux malades les laitages, les infusions des bois sudorifiques, et toute autre substance analogue, capable de maintenir dans de justes limites d'activité ce sel métallique si corrosif. En Italie, où manque l'esprit de froment, on y substituoit de l'esprit de vin (alcool), édulcoré avec une suffisante quantité de julep. La dose étoit toujours de six grains de *sublimé*; sur une livre d'esprit de vin on en admi-

nistroit d'abord le matin une cuillerée, et autant le soir. Je me rappelle d'avoir guéri, par cette méthode, les symptômes les plus affreux de la vérole d'une manière radicale, après avoir administré précédemment, sans aucune espèce de succès, les frictions mercurielles, ainsi que tous les autres médicamens anti-syphilitiques internes. Je parvins à guérir de la manière la plus surprenante un soldat de moyen âge, que deux plaies sordides et très profondes à la gorge, accompagnées de toux, d'expectoration purulente, de fièvre lente, et d'une maigreur extrême, avoient presque réduit à la phthisie. J'eus le bonheur, au bout de deux mois, d'obtenir une guérison parfaite, après avoir administré uniquement un quart de grain de *sublimé* par jour. Je n'ai la prétention d'apprendre ni rien de neuf, ni rien d'extraordinaire, en exposant les résultats heureux de l'administration interne de ce remède héroïque; ses avantages immenses sont trop connus : mais comme, pour se faire une idée exacte du chemin que parcourt un fleuve, il faut partir de sa source, il étoit naturel que je parlasse ici de la manière ordinaire d'administrer ce médicament, avant que de passer outre.

Le premier effet qu'exerce le *sublimé corrosif* sur les personnes d'un tempérament pituiteux ou phlegmatique, lorsque le virus a extrêmement

accru l'épaisseur et la ténacité de la lymphe, c'est d'exciter une sueur fétide, visqueuse, et très abondante. La diarrhée survient quelquefois, et les urines deviennent souvent sédimenteuses : ces évacuations sont toujours avantageuses, pourvu que la diarrhée ne soit ni trop abondante, ni trop durable; car alors elle ne laisse pas que d'affoiblir le malade et de paralyser la cure. Il n'est pas rare de voir, à la suite de ces évacuations salutaires, disparoître les douleurs syphilitiques, les pustules, les ophtalmies, ainsi que les bubons et les gommes qui ne sont pas arrivés aux termes de la suppuration. Ces premiers succès semblent fournir la preuve qu'on a déjà obtenu une guérison radicale ; mais comment pouvons-nous nous assurer que tout le venin soit neutralisé, et que l'on ait introduit une quantité de mercure suffisante pour le vaincre entièrement? Nous rencontrons chaque jour des personnes qui paroissent guéries, et qui n'en retombent pas moins quelque temps après. Nous reviendrons sur cet article intéressant, lorsque nous parlerons des frictions.

Il y a beaucoup moins d'avantage à administrer intérieurement le *sublimé* aux personnes d'un tempérament chaud et bilieux ; et en voici la raison : c'est que tout le système ne participe pas seulement à l'irritation générale que cause ce remède ; mais toutes les humeurs s'échauffent et

s'enflamment, au point qu'il en résulte des maladies très aiguës et très dangereuses. Il est néanmoins des occasions où des indispositions très graves, occasionnées par l'usage interne du *sublimé*, déterminent la guérison de certaines maladies chroniques invétérées et rebelles. Il s'est présenté divers exemples de ce genre dans ma pratique : j'ai ainsi vérifié l'opinion d'un savant professeur, qui prétend que toutes les maladies chroniques ne peuvent jamais se guérir sans devenir aiguës. En effet, il est impossible d'obtenir la coction et l'évacuation des matières extrêmement tenaces et visqueuses, sans une secousse extraordinaire, analogue à celle qui a lieu dans les maladies aiguës.

Conséquences qui résultent de l'usage interne du Sublimé corrosif.

Mais le danger qui accompagne ordinairement l'usage interne du *sublimé* en particulier, et de presque tous les autres mercuriaux, ne se réduit pas toujours à si peu de chose; l'emploi de ce sel corrosif occasionne souvent des maladies incurables : je passe ici sous silence le crachement de sang et la maigreur qui surviennent souvent pendant le temps de la cure. Il faut avouer que l'hémoptysie, qui provient toujours, en ce cas, de l'exhibition d'une dose trop considérable de mercure, n'arrive que difficilement quand l'emploi

de ce dernier est dirigé par un médecin prudent et instruit. Les organes les plus gravement lésés sont l'estomac et les autres viscères abdominaux. On voit peu à peu la digestion se détériorer chez beaucoup de sujets ; on voit bientôt après survenir des cardialgies et des flux de ventre, qui dégénèrent ordinairement en dyssenteries très opiniâtres. Mais la maladie la plus atroce, dont on accuse l'usage interne du *sublimé*, est un vomissement continuel, qui se termine toujours par la phthisie, ou la maladie noire d'Hippocrate. Je me réserve à consigner, dans la troisième partie de cet Ouvrage, deux histoires très singulières en ce genre ; elles viendront à l'appui de mon assertion.

Le sujet de la première observation est un vieillard auquel on administra des doses trop fortes de *sublimé* dissous dans l'esprit de vin, pour le délivrer, soi-disant, des restes d'une gonorrhée très ancienne. Il fut bientôt atteint de nausées, que suivirent un vomissement continuel et la pâleur ; ses pouls furent petits et bas ; le droit offrit ce petit *arc* vibratile qui annonce constamment le vomissement. La région du foie étoit dure et douloureuse, on sentoit une pulsation préternaturelle à la région précordiale. Il fut surpris à l'improviste d'un vomissement de sang noir, et il rendit également par bas des matières atrabilaires très abondantes,

mélangées de ce même sang : le vomissement cessa en quelque sorte ; mais bientôt les jambes, et ensuite toutes les parties du corps devinrent œdémateuses, et il mourut. Chez le malade de la seconde observation, le vomissement fut compliqué de la diarrhée, qui ne tarda pas à déterminer la phthisie. A l'ouverture du cadavre, on trouva au pylore un trou, dont les bords étoient calleux. Je pourrois encore attribuer à une quantité assez considérable de mercure doux (muriate de mercure) qu'on administra à un femme de qualité pour un autre genre de maladie, une suppuration qu'elle éprouva dans un endroit voisin du pylore; cette dernière fut précédée d'un vomissement continuel accompagné d'une fièvre très violente; mais la crise se fit par bas d'une manière très heureuse. J'ai voulu ici effleurer en peu de mots un sujet dont je me réserve à parler plus amplement ailleurs : mon intention a été de faire connoître ma manière de penser relativement à l'emploi du *sublimé corrosif* à l'intérieur, et de faire voir que tout ce que j'ai avancé est fondé sur des expériences réitérées, et non sur des raisons hypothétiques.

D'après toutes les observations que je viens de rapporter, je peux conclure hardiment que l'usage interne du *sublimé* (muriate de mercure oxigéné) est principalement dangereux pour l'esto-

mac, par le stimulus, le déchirement et l'inflammation qu'il exerce sur un organe aussi délicat. Ceci doit absolument dépendre de l'action de l'acide marin (muriatique), que les molécules métalliques du mercure, et la grande quantité de *phlogistique* dont il abonde rend très violente. Nous voyons également chaque jour combien le mercure, uni à l'acide vitriolique (sulfurique) sous la forme de *turbith minéral* (oxide de mercure, par l'acide sulfurique), nuit à l'estomac, par le vomissement pénible qu'il excite; nous savons encore combien le nitre mercuriel (nitrate de mercure) lui seroit funeste. Tous les sels métalliques ne sont irritans et corrosifs que par la grande activité de l'acide qui les constitue, et que parce que ces acides s'associent à la grande quantité de *phlogistique* dont abonde les métaux et surtout le mercure. Les vitriols de Mars et de Vénus (sulfates de fer et de cuivre), n'ont pas une si grande force que le *sublimé*, mais ils ne laissent pas que d'être corrosifs. La pierre infernale (nitrate d'argent fondu), sel résultant de l'acide nitreux (nitrique), et de l'argent, est éminemment corrosif. S'il en est ainsi, il est suffisamment prouvé que les ravages qu'exerce sur l'estomac et les intestins le *sublimé* administré à l'intérieur dépendent principalement de la causticité que l'acide marin acquiert en s'appropriant les molécules *phlogistiques* qui abondent dans le mercure, et en

s'unissant avec elles. L'observation nous eonfirme chaque jour eette vérité : elle démontre que les substanees alkalines ont la propriété d'appaiser les désordres oeeasionnés par le *sublimé corrosif* sur l'estomae et les intestins ; tout le monde sait que les alkalis, en exereant leur affinité sur l'aeide, l'arraehent au mereure, et parviennent en quelque sorte à le neutraliser. C'est iei le cas de faire une réflexion, relativement aux propriétés de l'eau *phagédénique*.

Cette préparation faite avee le *sublimé corrosif* et l'eau de chaux est réputée très avantageuse dans les plaies sordides et les vieux ulcères, eomme détersive et dessicative ; mais elle n'est pas réellement aussi convenable qu'on le suppose, quoiqu'elle possède beaueoup d'acrimonie, qu'elle doit sans doute à l'eau de ehaux. Quant à moi, je puis affirmer l'avoir vu souvent se démentir dans la eure des plaies, ee que j'attribue principalement à son *inertie*. Il est ineontestable que l'inactivité de l'eau *phagédénique* dépend de la décomposition du *sublimé* par l'eau de chaux : cette dernière, en s'emparant, par le moyen de son alkali, de l'acide marin eontenu dans le *sublimé*, enlève à ce sel métallique toute sa foree : s'il en étoit autrement, il résulteroit de l'application d'une solution de *sublimé corrosif* sur des plaies profondes, tous les accidens terribles

et mortels qu'observa M. *Pibrac*, et qui se trouvent consignés dans les Commentaires de l'Académie de Chirurgie de Paris (1). Le lecteur voudra bien me pardonner cette disgression, dont je n'ai pas cru devoir me dispenser, pour répandre des lumières sur la manière d'agir du *sublimé*; je reviens à l'usage interne de ce sel métallique.

Depuis long-temps je me défiois de lui, dans les tempéramens chauds sur-tout, et chez les personnes très irritables; j'adopterai facilement la méthode de lui associer les opiatiques; j'ai employé pendant long-temps, et avec le plus grand succès, la formule suivante :

Pilules de sublimé.

℞ mercur. sublim. corrosivi et salis ammoniaci. . . . Zon grana VI.
Tritur. simul diligenter, ac dein adde:
Opi thebaici. . . . . grana VI.
Pulveris Salsæparillæ. . . . . ʒ I.
Syrup. q. s. ut fiant Pell : . . N°. XXIV.

Dans les premiers jours, je ne donnois qu'une de ces pilules; après la première semaine, j'y en

(1) Voyez Mémoires de l'Académie de Chirurgie, tom. IV. pag. 153.

ajoutois encore une pour le soir. Quoique, par cette méthode, j'aie eu souvent à m'applaudir du succès, qu'on pourroit attribuer peut-être à ce que l'opium, en diminuant l'irritabilité de la fibre musculaire, affoiblissoit en même temps la force du remède; je n'osois me flatter que son usage, long-temps continué et soutenu, n'eût fini par devenir funeste. Ce seroit en vain que nous espérerions obtenir une cure radicale de la syphilis, si nous n'avions pas une pleine liberté d'employer le mercure tout le temps nécessaire, et selon que les symptômes l'exigeroient. C'est cette réflexion qui entretenoit dans mon esprit des doutes sur l'usage intérieur du *sublimé*, dont je redoutois toujours quelques suites fâcheuses.

Usage externe du Sublimé corrosif.

Voici ce qui m'inspira l'idée d'employer le *sublimé* en frictions, et sous forme d'onguent. Mon but principal étoit de détourner et d'éloigner l'action trop vive de ce remède corrosif des organes internes, particulièrement de l'estomac et des intestins, à cause de la grande irritabilité et de la délicatesse de ces parties. Je ne voulois pas non plus que le *sublimé* vînt émousser sur l'estomac, qu'il ne pouvoit qu'endommager, cette efficacité qu'il eût dû exercer contre la cause morbifique;

car alors le danger étoit presque sûr, et l'avantage très incertain. Je craignois en outre qu'en introduisant dans le sang, et par une route très courte, un poison aussi dangereux, ce dernier ne se portât au poumon pour occasiouner un erachement de sang, qui trop souvent trouble l'ordre de la eure, en enlevant au malade tout espoir de guérison. Il est bon d'observer d'ailleurs qu'en employant intérieurement le *sublimé*, on dirige son aetion sur des parties qui en ont le moins de besoin, car il est assez rare que la syphilis établisse son siége prineipal sur l'estomac et les intestins, et qu'elle se mêle avee le sang. Il est vrai pourtant que ces parties en reçoivent quelquefois une altération sensible, quand une fois le vice de la lymphe vient à se propager et à se eommuniquer aux parties organiques : e'est alors que nous voyons la digestion se dépraver, le foie s'obstruer, et la rate devenir squirrheuse ; ou nous observons quelque congestion dangereuse, tant dans la cavité de la poitrine que dans la substanee même du poumon.

On sait au eontraire, et je erois l'avoir prouvé ailleurs, par des expérieuces péremptoires ; on sait, dis-je, que le premier effet de la syphilis est d'épaissir la lymphe et de la rendre tenaee. S'il en est ainsi, s'il est vrai que ee venin se répande dans tout le système des glandes conglobées, dans les

mailles innombrables que forme le tissu cellulaire, et dans les gaînes de toutes les fibres musculaires, on devoit, ce me semble, chercher une route par laquelle on pût mettre le *sublimé* en contact immédiat avec les molécules de la lymphe viciée, afin de lui fournir les moyens de neutraliser le virus, soit en exerçant son affinité avec les molécules morbifiques, comme l'a cru *Duncan*, soit en faisant les fonctions d'un résolvant, soit enfin, en introduisant un principe de corruption, en conséquence de laquelle la lymphe, devenue subtile, pourroit se dissiper. Je connoissois très bien par quelle route il falloit pénétrer pour parvenir aux réceptacles de la lymphe, et comment on pouvoit éloigner le mercure des parties internes sur lesquelles son action étoit dangereuse. Les magnifiques injections faites par *Hunter*, avec du mercure, dans les vaisseaux lymphatiques du pied, de la jambe, et des cuisses, qui tous vont se réunir aux glandes inguinales; dans ceux de la main et du bras, qui vont coïncider aux glandes axillaires, etc., montroient, évidemment d'une part, la route que tient le virus syphilitique pour s'introduire dans les glandes conglobées; et de l'autre, celle que parcourt le mercure employé à l'extérieur. Tout le monde sait que souvent les ulcères du gland, que ceux du prépuce, et que la gonorrhée virulente peuvent être la cause des bubons, ou du gonflement douloureux des glandes

inguinales : la raison en est toute simple; c'est que les lymphatiques du penis, ainsi que ceux de la cuisse, viennent se rendre aux mêmes glandes. On peut attribuer à une cause analogue la sensation douloureuse que l'inoculation de la petite vérole produit aux glandes axillaires. Finalement, si nous réfléchissons aux désordres immenses qui résultent de la suppression de la transpiration insensible, nous verrons que l'empâtement et le gonflement des glandes lymphatiques ne proviennent que du resserrement des pores et des vaisseaux exhalans, occasionné par un froid extérieur, ou par le sentiment de la crainte. Les glandes du cou sont principalement sujettes à cet accident : elles ne simulent pas seulement, mais elles acquièrent, en effet, toutes les conditions des véritables écrouëlles syphilitiques. Nous venons de déterminer de cette manière quels sont le genre et le siége de la maladie, en même temps que la route par laquelle les médicamens peuvent directement s'introduire pour opérer la guérison.

Or, il me semble que cette méthode est préférable à toute autre, puisqu'elle enseigne les moyens d'atteindre plus promptement à la cause morbifique, et avec des remèdes qui n'ont pas d'abord épuisé une partie de leurs vertus sur des organes exempts du mal, auxquels d'ailleurs ils seroient plus funestes qu'avantageux. Ne voyons-nous pas

tous

tous les jours que les remèdes qui réussissent le mieux dans les maladies quelconques, dépendantes de la lymphe, sont ceux qui agissent sur les canaux qui absorbent ou évacuent le fluide lui-même? Quel remède s'oppose plus promptement aux progrès souvent dangereux des croûtes laiteuses, que les vésicatoires qu'on maintient ouverts aux bras des enfans, par le moyen des bettes et du savon? Dans cette affection, presque toujours la tête, et la face encore plus souvent, se recouvrent de croûtes purulentes; les glandes du cou se tuméfient et s'endureissent. On ne doit pas s'étonner pourquoi les vésicatoires sont si avantageux dans ces occasions, c'est que l'*achore* dépend d'une lymphe âcre dont les vésicatoires enlèvent une portion. Ils agissent de la même manière dans les affections rhumatismales, et dans les cachexies, qui dépendent de l'épanchement du lait, chez les femmes en couche et les nourrices. Les épispastiques sont avantageux, parce qu'ils attirent à l'extérieur et sur les glandes lymphatiques le lait qui avoit abandonné ses couloirs naturels. On devroit mettre dans la même classe beaucoup de maladies appartenant à la lymphe seule, et peut-être devroit-on les traiter d'une manière bien opposée à celle qu'on adopte vulgairement.

Nature du Sang menstruel.

On voudra bien me permettre de dire ici quelque chose, touchant la nature et la qualité du sang menstruel. La chlorose et la cachexie, qui viennent à la suite de la suppression des règles, ne dépendent point, à mon avis, de la suppression du flux sanguin; mais de celle de l'humeur lymphatique qui s'évacue par l'utérus, avec le sang. En effet, que résulte-t-il de la simple suppression d'une évacuation sanguine quelconque? Il n'en résulte que les simples effets de la pléthore, c'est-à-dire des douleurs de tête, une fièvre inflammatoire, l'apoplexie, etc. Tous ces symptômes sont rares, au contraire, dans l'aménorrhée : les symptômes les plus fréquens sont la pâleur universelle, l'empâtement des glandes, la foiblesse du pouls, l'œdème des extrémités inférieures, ou quelques douleurs rhumatiques et vagues des articulations. Tous ces signes n'appartiennent pas, sans doute, aux affections sanguines, mais bien aux maladies purement lymphatiques; d'ailleurs, les hydropisies, qui trop souvent viennent à leur suite, sont des preuves évidentes de la dégénérescence de la lymphe. Mais l'argument le plus convaincant nous est fourni par la qualité du sang utérin dans la menstruation, et par l'inspection

des parties de ce même sang, qui passent du *placenta* dans le fœtus, pour l'envelopper et l'alimenter.

Le sang menstruel, en se chargeant d'une lymphe suffisamment âcre et piquante, perd avant tout sa qualité douce ordinaire. Il devient, au moins le plus souvent, obscur et livide; presque toujours les femmes ressentent une ardeur considérable aux parties naturelles, pendant et après l'acte de cette évacuation. Combien n'en est-il pas encore qui éprouvent des douleurs d'entrailles cruelles, avant que ce flux s'établisse? A son approche, le visage pâlit ordinairement; les yeux se cernent d'un cercle presque livide, et l'haleine devient fétide. Il n'est pas rare de voir, en pareil cas, les glandes s'engorger; et bientôt, avec le temps, il se forme des obstructions. Mais il ne faut pas attribuer toutes ces altérations à la pléthore seule; il est bien plus naturel d'en accuser une lymphe acrimonieuse qui s'unit en abondance au sang menstruel, puisqu'il n'arrive rien de semblable dans toutes les autres hémorragies. Cette lymphe est précisément le fluide qui sert à alimenter le fœtus dans la matrice, et que la nature tient toujours prête à remplir cette fonction. Pour nous convaincre de cette vérité, il suffit d'observer que le *placenta* ne transmet pas au

fœtus le sang pur de la mère ; mais qu'il donne passage à une lymphe pure, qui mérite d'être regardée comme un chyle très parfait. Une telle nourriture passe de la portion du *placenta* qui appartient à la mère, dans celle qui appartient au fœtus, où elle se convertit en un sang adapté et convenable à l'âge et à la foible constitution de l'enfant. Il est indubitable que le sang d'une personne adulte, tel qu'est celui de la mère, ne pourroit pas être introduit sans danger dans le corps très délicat du fœtus. La base de cette théorie repose sur cette expérience, qu'on peut séparer en entier les *placenta* chez les quadrupèdes ; elle est fondée sur les injections de *Hunter*, qui démontrent que les substances introduites par les vaisseaux de la mère, ne passent point immédiatement dans ceux qui appartiennent à la portion du *placenta* du fœtus.

En revenant à notre sujet, après avoir parlé de la nature de la syphilis, de son siége, et des dangers résultans de l'administration interne des préparations mercurielles, nous allons, dans l'article suivant, présenter les avantages qu'il y a d'administrer le mercure à l'extérieur. Nous insisterons principalement sur toutes les particularités relatives à la méthode que nous avons inventée, d'employer le *sublimé corrosif* (muriate de mercure

oxigéné) en forme de friction, sous la plante des pieds (1).

---

(1) Je préviens le Lecteur, qu'à l'avenir je ne traduirai les médicamens de l'ancienne nomenclature chimique, dans la nouvelle, qu'une fois pour tout au commencement de chaque Chapitre; il sera toujours facile aux personnes peu familiarisées avec cette nouvelle langue, de remonter à la source. Les médicamens susceptibles d'être traduits, seront écrits, dans tout le cours de cet ouvrage, en *caractères italiques*. On devinera les motifs qui m'ont déterminé à prendre ce parti; on verra bien que j'ai voulu éviter des répétitions ennuyeuses, et des parenthèses sans nombre, qui déparent l'ouvrage, sans nécessité. (*Note du Traducteur*).

ARTICLE II.

EFFETS RÉSULTANS DE L'USAGE EXTERNE DU MERCURE.

Persuadé par une longue expérience et par la saine raison, qu'on n'obtenoit que des guérisons imparfaites par le mercure employé à l'intérieur, et que souvent encore il en résultoit de très grands dangers, j'avois toujours fait usage, de préférence, des frictions d'onguent commun de mercure. J'ai toujours cru qu'il étoit avantageux de les accompagner d'un grand nombre de bains tièdes, et d'une diète humide extrêmement délayante et corrective. Il me sembloit qu'on devoit beaucoup adoucir et mitiger la trop grande force de ce métal, ainsi que sa qualité dissolvante et corruptrice, par des remèdes doux et mucilagineux; il me sembloit que les bains, en s'opposant à la salivation, devoient préserver les humeurs de l'état de corruption où le mercure les entraîne; il me sembloit enfin, que du moment où l'on parvenoit à éviter le ptyalisme, on retenoit pendant un temps convenable, dans l'intérieur de la machine, ce médicament qui autrement, en s'attachant à la salive par son affinité particulière, étoit entraîné au dehors avec

elle, avant que d'avoir détruit tout le virus syphilitique. C'est ce qui fait que les salivations copieuses ne sont suivies que d'un *mieux* de peu de durée, qui ne fait, en frustrant les malades, qu'entretenir les médecins dans leurs antiques préjugés; car bientôt après on voit reparoître tous les accidens qui attestent que le germe du mal n'avoit pas été entièrement extirpé. Je ne tarirois pas, si je voulois énumérer tous les accidens qui résultent des salivations longues et bien soutenues; il suffit de dire que la gorge et la bouche ne tardent pas à se couvrir de plaies; que les dents s'ébranlent, que leur émail en est altéré, et que le poumon même en est souvent attaqué, au point qu'il en résulte la phthisie.

Inconvéniens des Frictions ordinaires de mercure.

D'un autre côté, quelques soins que je me sois donnés pour assurer la réussite des frictions mercurielles, je me suis encore convaincu que cette méthode est défectueuse; j'ai souvent vu tous les symptômes de cette maladie se reproduire avec plus de férocité que jamais, après en avoir réitéré l'usage. J'étois d'abord effrayé de la quantité considérable de mercure qu'on introduisoit dans les différentes parties du corps, et il me paroissoit,

hors de doute, que toutes les humeurs, et la lymphe, en particulier, ne dussent contracter un degré de corruption, tel qu'il ne fût à craindre qu'il n'en résultât des affections aiguës, et même chroniques, tant dans le moment même de la cure, qu'après qu'elle étoit terminée. Il pourroit arriver, en outre, que le mercure, imparfaitement éteint, ne pût se communiquer, et parvenir aux organes intérieurs en quantité suffisante, et il devoit en résulter des cures longues, ennuyeuses, et pour le moins inutiles. Je ne puis d'ailleurs comprendre comment le mercure peut être avantageux, quelque bien qu'il ait été éteint par le moyen d'une longue trituration, avec de la graisse, et des matières résineuses, toutes les fois qu'il conserve encore la forme sphérique primitive de ses molécules. Je serois bien, au contraire, disposé à le supposer dangereux; car il est bien possible que les globules de ce métal exercent de grands désordres, en parcourant les canaux de la lymphe, en raison de la grande facilité qu'ils ont à se réunir. L'union des globules mercuriels est peut-être la cause la plus probable, et la plus manifeste, de la salivation.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, que tous les praticiens les plus distingués se sont persuadés que le mercure a plus de propriétés sous

la forme saline, que de toute autre manière. Nous voyons tous les jours le mercure doux (muriate de mercure), ou le *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné), bien administrés, opérer, d'une manière calme et sûre, des effets salutaires qu'on obtient rarement des autres mercuriaux. J'avois observé que le *sublimé*, administré intérieurement et à petite dose, uni à l'opium, ne causoit aucune espèce d'incommodité, et qu'il portoit à la transpiration, ou aux voies urinaires. Il ne me restoit qu'un désir à satisfaire, c'étoit de trouver une préparation mercurielle qui pût attaquer directement la syphilis, sans altérer les humeurs, et sans porter aucun préjudice aux parties organiques.

Frictions de Sublimé.

Tels ont été les principaux motifs qui me fournirent l'idée d'employer le *sublimé corrosif* à l'extérieur, sous forme de pommade. Je fis mes premiers essais dans l'hôpital militaire des incurables, où abonde un grand nombre de vénériens : ils furent si heureux, que je redoublai de zèle, et de courage, pour perfectionner mes procédés. Je me déterminai ensuite à publier ma méthode dans un avis au public; elle fut accueillie, sur les différents points de l'Italie, par des professeurs distingués qui, comme moi, en

obtinrent les plus heureux résultats. Les lettres, et les histoires des malades guéris par cette méthode, en feront foi; elles formeront la dernière partie de ce traité.

La première formule que j'imaginai fut la suivante :

℞ mercur. sublim. corrosivi. . . ʒi.
Axing. Porcin. n. r.. . . . . ʒi.
Misce œ trit. simul in mort. vitr. per horas xii, ut fiat unguentum.

Après les premières tentatives, je ne fis qu'ajouter du sel ammoniac (muriate d'ammoniaque), au *sublimé corrosif*, comme on a coutume de le faire pour en faciliter la solution. Quand il m'est venu à l'idée d'employer cette pommade, sur toute autre partie que les pieds, j'ai diminué la dose du *sublimé*, pour des raisons que je rapporterai par la suite.

Mais bientôt l'envie s'acharna à m'enlever l'honneur de la découverte, pour l'attribuer à d'autres ; on chercha à jeter de la défaveur sur l'usage et les effets du remède. Il est pourtant vrai, qu'à l'exception de quelques lumières éparses, dans l'ouvrage d'Astruc, où d'ailleurs,

on ne rencontre rien d'entièrement analogue à mon remède; on ne trouve rien de semblable dans les auteurs, tant anciens que modernes. L'histoire la plus détaillée du *sublimé*, par rapport à la syphilis, se trouve consignée dans une dissertation de M. *Sandifort*, soutenue par un disciple de l'illustre chimiste *Spielmann*; mais il n'y est réellement question que du *spécifique* de Van-swieten, c'est-à-dire, de l'usage interne du *sublimé corrosif*. On trouve, au commencement de cet écrit, la liste de tous les ouvrages publiés sur le même sujet, en divers temps, et dans les différens pays (1). J'ai lu tout ce qui a été écrit en France, par MM. *Gardane*, *Dehorne*, etc., relativement aux diverses méthodes d'employer le mercure dans la syphilis; j'ai consulté les ouvrages très savans de MM. Fordyce, et Duncan, auteurs Anglois, et je n'ai rien rencontré de semblable à ma pratique. Ce dernier Ecrivain mérite un rang distingué parmi les premiers maîtres de l'art: son ouvrage, qui contient les préceptes les plus utiles, les théories les plus belles, qui, d'ailleurs est très bien écrit, mériteroit bien d'être particulièrement connu de tous les médecins.

---

(1) Sand. Thesaur. Diff. tom. pag. 538.

Circonstances avantageuses pour l'emploi des Frictions du Sublimé.

Il faut avoir une attention scrupuleuse à n'entreprendre les frictions de *sublimé,* qu'autant que l'état du malade le permettra. Or, il faut que la maladie ne soit pas dégénérée en cette espèce de scorbut, si commun dans la vérole confirmée; il faut que le malade ne soit point extrêmement maigri; qu'il n'ait point de plaies sordides, anciennes et profondes; il faut enfin, qu'il ne soit point affecté de fièvre hectique, ou de diarrhées colliquatives. Tous ces symptômes ne proscrivent pas seulement l'usage externe du *sublimé;* mais ils sont encore autant de contr'indications, pour nous empêcher d'employer une préparation quelconque du mercure, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur.

Les Frictions sont dangereuses dans le Scorbut syphilitique.

En effet, on se fera difficilement une idée des progrès rapides que fait la vérole, quand, au mépris de l'état scorbutique et de dissolution de la machine, on recourt aux mercuriaux. Je n'oublierai jamais un cas d'hémorragie terrible venue

à la suite de l'administration indiscrète du mercure ; le sang étoit noir et fétide. Je rapporterai, en son lieu, l'histoire de quelques sujets auxquels l'usage des mereuriaux fut toujours fatal, toutes les fois qu'ils voulurent les tenter. Le premier de ces malades fut parfaitement guéri, en quelques semaines, par le sel de tartre (tartrite de potasse), et le suc de limon ; un des autres auroit probablement retiré le même avantage du même sue de limon, et du vinaigre, s'il n'en eût abusé. On a aussi fait l'expérienee du danger imminent qu'il y a d'administrer les frietions mercurielles, dans le eas de pustules syphilitiques profondes, dans le cas précisément de celles qui sont reeouvertes de croûtes denses et inégales, sous lesquels on trouve une quantité eonsidérable de pus subtil et corrosif. Dans ee cas, le corps tombe toujours dans un état de maigreur sensible, et les malades se plaignent ordinairement de douleurs nocturnes très aiguës.

Les frictions de *sublimé*, au contraire, sont très avantageuses aux personnes grasses et d'un tempérament pituiteux ; parce que le mereure, en rencontrant une grande quantité de lymphe altérée par le virus, n'a pas la possibilité de nuire aux organes internes, et est ainsi foreé de se contenir dans la sphère de son activité. Il y auroit même du danger à attendre ou à perdre son temps

à employer d'autres remèdes palliatifs et soi-disant efficaces, toutes les fois que le virus syphilitique est bien déterminé et qu'il a produit quelque accident sérieux : il faut alors, sans balancer, en venir sur-le-champ aux frictions de *sublimé*. Il ne faut pas espérer d'obtenir la cure radicale de la gonorrhée virulente par les délayans seuls et les balsamiques, non plus que celle du bubon par le feu et les caustiques. Il faut, dès le premier moment, conseiller les frictions de *sublimé*, sans trop s'occuper des moyens externes de guérison. Il faut bien se convaincre que la moindre molécule du virus, communiquée des parties externes à la masse des humeurs, suffit pour altérer toute l'économie de ces dernières.

Appareil.

L'appareil que demande cette espèce de médicament ne diffère point de celui qu'on adopte pour les frictions ordinaires. On doit faire précéder le traitement par trois ou quatre bains d'eau tiède pour amollir la peau, faciliter l'entrée du mercure, et augmenter la transpiration insensible. Il est d'ailleurs toujours avantageux qu'une substance anssi corrosive que le *sublimé*, rencontre un fluide doux qui puisse restreindre sa force et modérer son activité. Il ne faut point recourir aux purgatifs sans nécessité, car ils débilitent beaucoup

le système nerveux, et ils entravent infiniment les évacuations cutanées. Il vaudroit mieux faire usage de lavemens doux, pour inviter la nature à se débarrasser sans aucun trouble.

L'usage du lait est, pour le plus souvent, dangereux.

Beaucoup de praticiens prescrivent l'usage du lait, une ou deux fois par jour, pendant les longues cures mercurielles tant externes qu'internes; il en est même qui conseillent une diète entièrement lactée. Mes idées paroîtront peut-être extravagantes; mais quant à moi, je crois que le lait est, le plus souvent, dangereux dans le traitement de la syphilis. Les parties glutineuses et caséeuses de ce fluide animal, en augmentant la densité de la lymphe, sont certainement plus capables d'entraver que d'activer les effets du mercure. Il est des sujets chez lesquels le lait interrompt les fonctions digestives, au point qu'il leur survient des diarrhées et des dyssenteries qui ne peuvent que nuire aux effets salutaires du remède, si elles ne sont pas plus funestes encore. J'ai pourtant vu, dans la pratique, des cas où il étoit indispensable d'en venir à l'usage du lait, pendant le temps que les malades prenoient intérieurement le *sublimé*. En effet, cette méthode paroît salutaire quand on réfléchit que l'estomac et les intes-

tins reçoivent les premières impressions de ce sel corrosif; il est naturel de penser qu'en mitigeant l'âpreté du *sublimé* par son gluten, le lait rend la cure facile et moins dangereuse. Nous en convenons, mais nous conseillons de substituer le *sérum* au lait; de faire usage de l'eau de gramen; et nous proposons finalement pour boisson ordinaire, une légère décoction des bois anti-syphilitiques.

On fera les premières frictions d'abord avec un gros d'onguent, moitié pour chaque pied. Le mécanisme de la friction est le même que celui des frictions ordinaires de mercure: il est bon d'avertir seulement, qu'il seroit dangereux de pratiquer celles de *sublimé* ailleurs que sous la plante des pieds. Je me suis borné à les faire en cet endroit, parce que souvent, quand j'ai voulu les faire dans d'autres parties où la peau est plus tendre et plus sensible, il en est résulté des cuissons gênantes, quoiqu'elles n'aient pas été suivies de conséquences funestes. Les personnes qui, fatiguées de gonorrhées chroniques, ont imaginé de faire ces frictions au périnée, ont éprouvé la même incommodité: il est vrai que le mal, en pareil cas, se guérir promptement; mais il faut toujours traiter la plaie, toute superficielle qu'elle est. Revenons à notre méthode générale: après avoir fait les trois premières frictions d'un gros chacune, le malade

malade se reposera un jour, et pendant cette petite vacance il prendra un bain. Le bain réunit à l'avantage d'opposer un frein à la force du mercure, celui d'empêcher cette accélération de la circulation, qui favorise beaucoup la corruption des humeurs, que nous avons tant de raisons d'éloigner. Le bain tiède a encore le grand avantage de tenir propre la superficie du corps, de le débarrasser des molécules grasses qui s'exhalent continuellement, et qui, en acquérant un certain degré d'acrimonie, occasionnent des démangeaisons et des efflorescences à la peau. On passe ensuite à trois autres frictions, d'un gros et demi chacune, qu'on fait également suivre d'un bain. Toutes celles qu'on fera jusqu'à l'époque où on jugera la cause morbifique éteinte n'outre-passeront jamais la dose de deux gros par jour.

S'il arrive quelquefois que le pouls devienne dur et plein, soit que le sujet fût d'un tempérament pléthorique, soit que ce symptôme dépendît de l'action trop vive du remède; s'il survenoit une douleur grave à la tête, ou même la fièvre, il faudroit, sans plus tarder, suspendre les frictions, recourir à des saignées discrètes, et au traitement anti-phlogistique. La fièvre provient souvent de l'embarras des premières voies : la langue alors sera chargée, l'haleine fétide, et le pouls très bas et languissant. On interrompra les frictions, on

administrera un léger émétique, et on purgera avec l'huile de ricin, comme la médecine la plus douce et qui n'incommode jamais. Si pendant le cours des frictions de *sublimé* on s'apperçoit que le malade maigrisse d'une manière sensible, sans aucune diminution des symptômes principaux; on a la preuve que rien ne profite, et il faut craindre en pareil cas ces fièvres étiques, qui ne se terminent toutes que par un abcès au poumon. Les malades, atteints d'ankiloses ou d'hydropisie des articulations, sont particulièrement sujets à ces conséquences funestes. J'ai vu, il y a quelques mois, un soldat mourir de phthisie pulmonaire, à la suite d'une véritable hydropisie du genou gauche, occasionnée par les frictions qui lui avoient presque toujours été funestes. La fièvre m'obligea encore, de cette fois, à les suspendre; le marasme survint bientôt, les crachats devinrent purulens, le genou affecté acquit un volume considérable, et finit par être excessivement sensible. La vraie phthisie termina la scène.

Temps de l'année le plus avantageux pour les frictions.

Nous allons maintenant déterminer quelle saison de l'année mérite la préférence pour l'administration des frictions de *sublimé*: nous assignerons de même les heures du jour qui sont les plus conve-

nables. Je préviens d'abord qu'il faut éviter le froid excessif de l'hiver, et la chaleur extrême de l'été. Tous les praticiens savent que le mercure excite la transpiration sensible et insensible ; mais ils n'ignorent pas qu'aussitôt que l'une ou l'autre est arrêtée, l'action de ce remède se porte ailleurs, et qu'il dirige avec une grande facilité, vers les parties internes, les humeurs viciées qui devoient s'évacuer par la peau. Il est donc dangereux de s'exposer à un air froid et inconstant, sur-tout après un traitement long ; car la machine en est toujours affoiblie, et la convalescence longue. Qu'on ajoute à ceci que le siége du mal est dans les glandes conglobées dont le *sublimé* ouvre la route, et on sentira combien le malade encourt de risques à s'exposer à l'air froid, qui, en resserrant subitement la peau, produit des abcès dans les glandes, ou devient la cause d'un mal organique interne. Or, il sera très avantageux de commencer les frictions vers les premiers jours d'avril, parce que la cure se termine précisément à l'été, qui contribue beaucoup à la dépuration des humeurs. Je ne conseille point d'entreprendre la cure dès le premier mois du printemps ; car à cette époque la nature est occupée de cette perturbation annuelle qui contribue au renouvellement de toutes les fonctions, et à donner une nouvelle vie aux êtres animés. Le printemps et l'automne sont incontestablement les deux saisons les plus com-

modes ; nous ne pouvons guère nous fier à l'été, quoiqu'au premier abord il paroisse avantageux aux fonctions de la peau, qu'un degré de chaleur douce et continue rend un des principaux émonctoires des humeurs : l'expérience nous démontre le contraire. On pourroit même, dans cette saison, impunément administrer une quantité excessive de *sublimé*, car il ne produit aucun effet ni en bien ni en mal. J'en ai fait plusieurs fois l'expérience, et aujourd'hui je n'emploie plus ce remède dans le fort de l'été. Qu'on attribue ce phénomène à la diminution de la force absorbante des vaisseaux lymphatiques déjà très relâchés par l'effet de la chaleur; qu'on l'attribue à ce que le *sublimé* administré pendant cette saison chaude, ne rencontrant aucun obstacle, s'échappe promptement du corps sans employer toute sa force, et sans exercer une action sensible sur le virus ; ce fait souvent contesté n'en est pas moins hors de toute espèce de doute. Malgré ce que nous venons de dire, il est pourtant des motifs qui peuvent nous contraindre à faire une exception à la règle générale. En effet, s'il arrivoit quelquefois qu'un ulcère malin du gland, en faisant des progrès rapides, menaçât de conséquences funestes; s'il étoit urgent de dissiper un bubon ou de prévenir la carie d'un os, on n'attendroit alors ni le printemps ni l'automne, parce que la première de toutes les règles, dans le traitement de la vérole, est celle de

débarrasser le plus tôt possible le corps d'un ennemi qui s'introduit lentement, mais qui se propage et se multiplie à l'infini en un instant.

Heure du jour la plus convenable pour administrer les frictions.

Il est encore essentiel d'assigner l'heure du jour la plus favorable à l'administration des frictions : je préfère toujours, selon l'usage, le soir au matin ; car à cette époque la digestion est en grande partie perfectionnée. Cette préférence est fondée sur ce que les solides, vivifiés par l'accroissement de la chaleur animale et par l'absorption qui se fait plus promptement (en raison de la plus grande rapidité de la circulation), sont alors sans un état de vigueur *relative* plus considérable. En outre, lorsque le sommeil succède aux frictions, l'action du mercure se concentre dans l'intérieur ; elle n'est point détruite avant que d'avoir dompté le *virus* ; elle n'est point détruite, dis-je, par la trop grande énergie des forces vitales qui, dans tout autre temps, transportent le remède trop promptement au dehors de la machine. Nous savons d'ailleurs que le repos du sommeil et la moindre résistance des parties facilitent et perfectionnent les sécrétions : c'est pendant le sommeil que se fait la coction la plus complète de toutes les maladies. L'urine du matin est toujours plus épaisse et plus

sédimenteuse que celle de la journée, qui ordinairement est claire et limpide. L'expectoration des matières cuites se fait encore après le sommeil : il en est de même de la suppuration des plaies externes. J'ai constamment observé, pendant le cours d'une pratique longue et bien suivie, que les grandes crises s'opèrent vers les premières heures du jour, sur-tout celles qui se font par l'urine et la transpiration. Or, l'avantage et la nécessité de faire, à la fin du jour, les frictions de *sublimé* est bien démontrée ; car les routes que s'ouvre le *sublimé* sont celles de la vessie urinaire et de la peau : il est extraordinairement rare que ce médicament ne détermine pas ou une sueur copieuse, ou un flux considérable d'urines sédimenteuses.

Manière de frictionner.

Une autre précaution très importante, c'est de faire les frictions avec un gant ou une espèce de petit sac de peau bien ferme, compacte, et revêtu intérieurement d'une vessie sèche. Avant que de se servir du gant, il faut l'enduire plusieurs fois avec de la pommade simple, pour en rendre la superficie égale et lisse. De cette manière on ne perd point d'onguent : on conçoit que, faute de cette précaution, une partie étant absorbée pour remplir les pores et les inégalités du cuir, le malade

en recevroit peu, et qu'ainsi le remède ne pourroit opérer qu'à la longue. Il ne faut point chercher ailleurs la cause d'un grand nombre de cures infructueuses.

Boisson.

Dès qu'on commence à faire usage des frictions du *sublimé*, il est essentiel de combiner avec l'usage des bains tièdes une boisson délayante, très copieuse; car le remède réussit d'autant mieux, que les malades boivent une plus grande quantité d'eau. Les uns boivent du petit-lait allongé, d'autres de la tisanne sudorifique, et le plus grand nombre recourt à une diète lactée. J'avoue que je suis entièrement indifférent sur le choix de ces boissons : il suffit, à mon avis, que le malade s'introduise dans le corps la plus grande quantité de fluides possible. Il y a plus: s'il m'étoit permis de dire mon sentiment avec ingénuité, je donnerois la préférence à l'eau toute simple, car je doute bien que l'estomac pût longtemps digérer tant de fluides denses et glutineux. Quant au lait pur, il s'en faut bien qu'il soit toujours avantageux, car il n'est guère facile de le digérer dans le temps de la cure, en menant une vie si resserrée, et en faisant si peu d'exercice. Il ne faut pas d'ailleurs perdre de vue qu'à mesure que le nombre des frictions augmente, la

lymphe en reçoit un peu d'altération : nous en trouvons la preuve dans l'état saburrhal de la langue, dans l'haleine fétide, et quelquefois encore dans la diarrhée, qui survient aussi. Il est vrai pourtant que cet état des humeurs annonce, jusqu'à un certain point, le succès heureux du traitement ; mais lorsque les choses vont trop loin, le médecin doit être là pour les arrêter. On ne peut se dissimuler que ce désordre et ce principe de putridité ne proviennent toujours *essentiellement* de l'abus des décoctions anti-syphilitiques et du lait, ou qu'au moins ces remèdes n'y contribuent pour beaucoup. Ce seroit en vain qu'on voudroit m'opposer ici l'avantage qu'on en retire pendant l'usage du *spécifique* de *van-Swieten :* il est incontestable que les remèdes accessoires sont utiles alors, car le *sublimé* est capable de déterminer sur les intestins non seulement une vive irritation, mais encore une inflammation très dangereuse. On remédie à cet accident avec le lait, et avec les décoctions mucilagineuses de plantes douces et incrassantes, telles que le gayac, la salsepareille, la racine de gramen officinale, etc. Si on ne prenoit pas ces précautions, il pourroit bien survenir une salivation très inquiétante, ou quelque autre affection interne très sérieuse.

Il seroit superflu de conseiller d'entretenir le corps dans un état de très grande propreté, pen-

dant tout le temps que durent les frictions de *sublimé*. On sent combien il est essentiel d'éviter avec le plus grand soin tout ce qui peut concourir à l'accroissement de la putridité, lorsqu'on fait usage d'un médicament qui ne peut produire aucun effet avantageux sans déterminer un degré sensible de corruption dans la lymphe. Combien de maladies dépendent de la saleté du linge, de la malpropreté des lits, et du défaut de se laver souvent la superficie du corps? Cette considération nous porte à recommander de faire un usage fréquent du bain tiède; nous sommes même d'avis qu'on doit changer chaque jour de linge, autant qu'il est possible. S'il est vrai que les émanations qui s'exhalent d'un corps sain rendent l'air atmosphérique impropre à la respiration, combien celles d'un corps malsain ne doivent-elle pas être dangereuses pour la santé? Cette vérité incontestable n'a point besoin de preuve. S'il en est ainsi, on ne peut point mettre trop d'attention à faire ventiler les chambres des malades; il faut y renouveler l'air, dans quelque saison que ce soit, et faire pendant quelques heures passer les malades dans un autre appartement.

Changemens qu'opèrent les Frictions de Sublimé *dans le Système.*

Il faut avoir une idée exacte des effets que produisent le remède dans le corps pour bien juger

s'il convient ou s'il nuit. Une des preuves les plus certaines que les frictions agissent, se tire des urines qui, en perdant leur couleur et leur transparence naturelle, deviennent plus abondantes, se troublent, et blanchissent. Quelques jours après, c'est-à-dire vers la sixième friction, elles ne sont pas seulement troubles, mais sédimenteuses; leur sédiment est quelquefois furfuracé, d'autres fois il offre toutes les apparences de la craie, ou de la magnésie. Dans quelques cas, les urines ne se bornent pas à être sédimenteuses, elles sont encore très fétides : telles furent celles d'un cantinier, traité par l'illustre M. *Scarpati*. Ce malheureux étoit immobile et perclus, au point qu'on étoit obligé de lui soutenir la mâchoire inférieure lorsqu'il vouloit avaler. La crise se fit par les urines qui offrirent un sédiment très fétide; le malade guérit, et il y a quelques années qu'il jouit d'une très parfaite santé. Toutes les fois que le remède dirige la cause morbifique vers les reins, on peut se flatter d'une guérison complète et radicale; mais on ne voit point se plaindre d'une transpiration et d'une sueur abondantes : la peau est une autre route que la nature ouvre à des évacuations salutaires. C'est pendant la nuit, ou sur le matin, que la sueur apporte du soulagement. Il seroit facile de l'entretenir, en introduisant une nouvelle quantité de mercure; mais elle ne produit pas toujours l'effet que nous en

désirons, c'est-à-dire qu'elle ne guérit pas toujours avec sûreté. En effet, quelque épaisses et denses que soient les molécules du fluide de la sueur, elles sont toujours infiniment plus subtiles que celles qui passent par les organes urinaires : d'où il résulte qu'il se fait une déperdition considérable d'humeurs saines, et que la cause morbifique en devient d'autant plus épaisse et tenace. J'ai souvent vu survenir des gommes, des obstructions du bas-ventre, et ces fièvres lentes habituelles, qui conduisent à la phthisie, à la suite des sueurs copieuses produites par les mercuriaux. La tuméfaction de quelques jointures est toujours un des symptômes les plus dangereux; l'hydropisie du genou m'a toujours paru funeste : il est bien probable encore que les gommes proviennent de la densité morbifique qu'acquiert la lymphe, par suite d'une sueur trop copieuse.

Dans le moment même où j'écris, je traite deux sujets, dont le premier s'est vu le corps tout couvert de gommes, dans le moment même où le traitement mercuriel étoit le plus actif. Le second a eu, pour prix des frictions mercurielles continuées pendant trop long-temps, une fièvre constante; il est tombé dans une maigreur excessive, et il lui est survenu un engorgement douloureux aux genoux. Néanmoins, comme il est vrai que les parties grossières des humeurs s'éva-

cuent par la peau avec les plus subtiles, il est des occasions sans doute, où la sueur provoquée par les mercuriaux doit être avantageuse. Il faut pourtant bien se pénétrer qu'une sueur abondante n'est pas toujours capable de guérir radicalement: il est certain que la sueur, par elle-même, est toujours funeste dans la vérole, si le mercure n'agit pas avec elle en sens *direct*. Nous trouvons la preuve de cette vérité dans nos étuves naturelles: ne semblent-elles pas d'abord diminuer les symptômes du mal, et ne voyons-nous pas, quelques semaines après, tous les accidens reparoître avec la plus grande fureur? Jusqu'alors le mauvais succès des étuves et des bains chauds n'a pu éclairer nos médecins, qui, entraînés par l'autorité d'autrui, ne savent pas, ou plutôt n'osent pas crier contre ce préjugé. Après avoir une fois bien établi que les frictions de *sublimé* occasionnent ou un flux abondant d'urines troubles et sédimenteuses, ou une sueur abondante, il nous reste à observer quels sont les signes qui présagent l'une ou l'autre évacuation.

Les personnes qui ont de la prédisposition pour suer, éprouvent quelques heures auparavant une chaleur universelle, et des petits picotemens vagues, tantôt sur une partie du corps, tantôt sur l'autre. Les pouls perdent à cette époque la bassesse et la lenteur propres à la syphilis con-

firmée, pour acquérir d'abord une élévation accompagnée de dureté et d'inégalités, à laquelle, à mesure que la peau commence à s'humecter, il succède des pulsations grandes, mais molles et onduleuses, comme on l'observe constamment chez tous les sujets, dans le moment actuel de la transpiration.

Pouls indicateur d'une évacuation critique d'urines.

Au contraire, si la maladie doit se juger, ou, pour mieux dire, si la cause morbifique doit s'évacuer par les voies urinaires, les pouls deviennent bientôt bas et petits ; à peine presse-t-on du doigt la partie moyenne de l'artère gauche, qu'elle devient presqu'insensible, et qu'on la perd quelquefois. Je ne crois pas qu'aucun auteur ait jusqu'ici déterminé le caractère du pouls des crises qui se font par l'urine, et je n'ose encore rien affirmer qu'on ne puisse révoquer en doute. Je sais qu'*Hippocrate* a prétendu que cette espèce de crise étoit toujours précédée d'un froid sensible; mais ce phénomène arrive plutôt dans les maladies aiguës. Je crois inutile de revenir sur ce que j'ai dit précédemment de la salivation ; d'ailleurs, comme elle n'arrive jamais pendant l'usage de mes frictions, il est inutile d'entretenir le lecteur d'un accident qui manque absolument dans ma

pratique. Je n'ai été qu'une seule fois témoin d'une légère salivation, qui cessa d'elle-même au bout de deux jours; encore faut-il remarquer que cette salivation attaqua un malade de l'hôpital militaire, où mille causes viennent entraver les cures les plus heureuses, et s'opposer aux effets salutaires des remèdes les plus efficaces, telles que le défaut de bains, les erreurs dans la diète, et les vicissitudes de l'ambiant.

Il faut avouer que, quand on voit les symptômes les plus obstinés de la syphilis guérir par le moyen des frictions de *sublimé* sans l'aide de la salivation, on est forcé de se convaincre que les molécules du virus ne sont point portées au dehors avec la salive, et que, pour perdre leur qualité délétère, elles n'ont besoin que d'être combinées avec le mercure. On doit, à mon avis, attribuer aux longues salivations mercurielles, toutes ces affections rebelles qui finissent par dégénérer en des maladies incurables. Commençons par la maigreur : elle engendre des obstructions sèches, elle donne lieu à l'endurcissement de toutes les glandes lymphatiques, et aux congestions œdémateuses des extrémités inférieures. Le mercure ne porte pas plutôt à la bouche, qu'il altère les gencives, qu'il corrompt et noircit les dents, qui, une fois cariées, finissent par tomber. Une grande partie de cette même salive est avalée, et accompagne les alimens dans l'es-

tomac. Que doit être la digestion qui se fait par le moyen d'un humeur corrompue ? Qui peut calculer les altérations qu'éprouvent les sucs gastriques en s'unissant à une substance extrémement putride ? Si l'air vital et *déphlogistique* qui entre dans la poitrine par l'inspiration rencontre un germe de putridité dans la bouche, il ne tardera pas à se corrompre et à emporter avec lui, dans le poumon, une quantité extraordinaire de miasmes qui infecteront le sang. Enfin, tous les vaisseaux lymphatiques de la bouche et de la gorge, en absorbant une lymphe subtile, âcre et ichoreuse, donneront naissance à cette fièvre étique si fatale, que nous observons si souvent après une salivation longue et pénible. Les effets de cette absorption ont beaucoup d'analogie avec ceux qui résultent des ulcérations profondes et de mauvais caractère : bientôt la bouche, le palais, et la gorge, ne forment plus qu'un même ulcère.

J'ai cru vrai quelquefois, ou au moins j'ai voulu éprouver s'il étoit vrai qu'on pût obtenir la guérison radicale des écrouelles par le moyen de la salivation mercurielle ; mais enfin l'expérience m'a convaincu du contraire. Il y a plus ; j'ai acquis la certitude qu'en pareil cas la salivation détermine un plus grand afflux de lymphe dans les glandes conglobées, et qu'elle s'oppose à la guérison parfaite.

ARTICLE III.

DE LA MANIÈRE D'EMPLOYER L'ONGUENT DE SUBLIMÉ (*muriate de mercure oxigéné*), DANS LES DIFFÉRENTES MALADIES SYPHILITIQUES.

Nous avons jusqu'ici parlé individuellement des effets généraux des frictions de *sublimé corrosif*, et on a vu comment il faut en régler l'administration. L'article présent est destiné à énoncer particulièrement les différens symptômes de la syphilis : j'y établirai dans quelle occasion ma méthode est sur-tout avantageuse; et pour ne pas m'éloigner du plan que je me suis fait dès le commencement de cet Ouvrage, je ferai succinctement mes réflexions sur la méthode curative de toutes les maladies syphilitiques dont j'ai établi la théorie dans la première partie. Je commencerai par les ulcères.

§. I. *Cure des Ulcères syphilitiques.*

Je distinguerai toujours la cure en externe et en interne, soit que je parle des ulcères qui se forment sur le gland et le prépuce, soit que je traite de ceux qui naissent sur les différentes parties du corps, par suite d'une vérole confirmée, quoique

quoique je sache bien que les indications et les moyens curatifs soient bien différens. Je traiterai d'abord des plaies récentes du gland et du prépuce, et je passerai ensuite à la méthode curative des ulcérations anciennes, dont j'ai parlé un peu auparavant.

Or, si trois ou quatre jours et même davantage après un commerce impur, il paroît sur quelques parties du gland ou du prépuce une petite grosseur circonscrite, dure, et presque indolente; si cette dernière s'ouvre *spontanément* et se recouvre d'une croûte blanchâtre semblable à un petit morceau de lard au milieu, tandis que ses bords sont durs et presque calleux, nous ne pourrons méconnoître à ces signes un ulcère syphilitique commençant. Ici, les véritables caractères de densité de la lymphe, qui constituent l'essence de la syphilis, sont bien tranchés; car la douleur est peu conséquente, et la plaie rejette peu de chose. Néanmoins, la marche de l'ulcère est si rapide, que très souvent il parvient à ronger en bien peu de temps presque tout le gland. Comme le virus agit violemment sur la substance molle et très valculeuse du gland, les vaisseaux absorbans reçoivent une grande quantité de venin, et ils en transportent directement une partie aux glandes inguinales, où il détermine un bubon, une douleur souvent simple, ou bien un léger

échauffement. C'est ainsi que l'ulcère engendre le bubon : voici pourquoi on s'imagine que cette espèce de symptôme est celui qui communique particulièrement au sang la véritable infection.

Le moyen le plus sûr, en pareille circonstance, est de s'opposer, par le moyen des escarrotiques, ou même avec un fer rouge, aux progrès du mal et à l'élargissement de la plaie : on a d'ailleurs l'avantage de provoquer une suppuration louable, qui opère la séparation du bon d'avec le mauvais. On entretiendra la plaie avec des digestifs où on fera entrer quelques préparations mercurielles. Mais il est toujours indispensable d'entreprendre une cure radicale, quelque certitude qu'on pût avoir d'ailleurs que le venin n'a pas pénétré jusqu'à la masse des humeurs, et quand même la plaie seroit cicatrisée. A cet effet, on préparera le corps avec des bains tièdes, avec une grande quantité de petit-lait, et on prescrira une diète rafraîchissante : ensuite on administrera les frictions de *sublimé* selon la méthode que nous avons assignée; on aura un soin scrupuleux de ne frotter que la plante des pieds, et on ne se permettra jamais d'appliquer de cet onguent sur l'ulcère. Les frictions de *sublimé* et les bains suffisent souvent pour guérir, sans qu'on soit obligé d'appliquer les cautères actuel et potentiel sur l'ulcère. Si on juge la purgation nécessaire, on

fera usage de la casse, de la pulpe de tamarin, ou de l'huile de semence de ricin.

La négligence dans le traitement de l'ulcère, ou la qualité trop active du venin, peuvent très bien occasionner un engorgement à une aine et même à toutes les deux, comme nous en avons déjà prévenu; il ne faut rien, pour cela, changer aux modes du traitement; il faut seulement se rappeler qu'il seroit dangereux d'appliquer sur les glandes tuméfiées des onguens, de la pommade, et des emplâtres mercuriels : tous ces topiques pourroient quelquefois s'opposer à la dissipation de la tumeur, qu'on a tant de raison de désirer.

Le premier signe d'amélioration consiste dans la chute de l'escarre ou de la couenne qui recouvroit l'ulcère; ce dernier devient rouge aussitôt qu'il est débarrassé de la pourriture qui, de jour en jour, faisoit faire des progrès au mal. Il n'est point de signe plus certain que le *sublimé* est parvenu à changer le caractère du virus. Il semble que le propre de cette cause morbifique soit d'enflammer, de dévorer, et de brûler les parties qu'elle touche : or, en *subtilisant* et corrompant, le mercure doit ramollir et relâcher les organes affectés. Je ne vois rien qui puisse nous obliger à laver les plaies syphilitiques avec l'eau *phagédénique*; je persiste à tout ce que j'ai dit antérieurement à ce

sujet. L'expérience, qui doit être la régulatrice souveraine de la conduite du médecin, confirme l'inutilité absolue d'un pareil remède. On peut lui substituer la lotion suivante :

℞ aq : fontan. . . . . ℥ij.
Mell : ægyptiac. . . . . ℥ijß.

On appliquera sur la partie affectée, deux fois par jour, une compresse imbibée de cette mixture. Si quelquefois les ulcères étoient accompagnés de phimosis, on en injecteroit de même, deux fois par jour, entre le gland et le prépuce.

Du Phimosis.

Les ulcères syphilitiques de la partie interne du prépuce sont presque toujours accompagnés du phimosis; on voit paroître dans ce cas un petit engorgement bien sensible, avec tous les signes d'une véritable inflammation. Il survient ordinairement une fièvre aiguë ; les pouls sont inégaux, et ils annoncent une suppuration prochaine. On doit s'occuper d'abord des symptômes les plus urgens : on pratiquera donc les saignées, on cherchera à appaiser la douleur et à dissiper l'inflammation, pour en venir ensuite à la cure radicale. Les cataplasmes émolliens, dans lesquels on fait entrer l'eau de *Goulard*, sont très bien indiqués

dans ces occasions. Il est inutile de préciser ici les cas où l'opération chirurgicale devient nécessaire; je me dispenserai de même de revenir sur tant d'autres préceptes si rebattus.

Les ulcères du gland peuvent provenir d'une cause extrêmement âcre, et lorsque la diathèse scorbutique s'y joint, la maladie est bien plus grave encore. C'est alors que la gangrène, en s'emparant de l'ulcère, vient nous interdire toute espèce de remèdes mercuriels; car ces derniers accélèrent la mortification, et ne peuvent que nuire. On est obligé de recourir aux anti-septiques, et on peut compter sur-tout sur le quinquina.

L'usage du Quinquina.

En effet, si le quinquina et les médicamens acides les plus efficaces se sont toujours montrés avantageux dans le cas des ulcères récens qui menacent de la gangrène, c'est encore eux qu'on doit employer pour combattre victorieusement les ulcères syphilitiques sordides qui attaquent tantôt les jambes, tantôt les bras, plus souvent encore le front, et même quelquefois toutes les autres parties du corps indistinctement; ces ulcères perfides qui, prenant d'abord l'aspect des pustules, se recouvrent de croûtes purulentes très denses, et restent dans cet état pendant un

long espace de temps, pour devenir enfin sordides, profondes, et *phagédéniques*. Il n'est pas rare de voir ainsi dégénérer des gommes en suppuration, celles sur-tout établies sur le front, ou sur les os des mains et des pieds. Je les ai trouvées quelquefois si rebelles et si opiniâtres, qu'au lieu de se cicatriser sous l'emploi des remèdes les plus actifs et les mieux appropriés, elles ne faisoient au contraire qu'empirer, s'élargir, et devenir de plus en plus profondes. Les infortunés qui en sont atteints perdent bientôt leurs forces : une fièvre lente les consume, ils tombent peu à peu dans la phthisie. De quelque manière alors, et sous quelque forme qu'on veuille administrer le mercure, il est toujours dangereux, et il ne fait qu'augmenter la violence de la matière morbifique, comme nous l'avons répété tant de fois dans différentes occasions.

L'expérience m'ayant convaincu de cette vérité, j'ai adopté une autre marche. Le quinquina, administré à grandes doses, m'a souvent réussi : je suis parvenu avec lui à améliorer la condition des malades, à produire dans les plaies une suppuration louable, et enfin à régénérer les chairs flasques et baveuses, et à les remplacer en peu de temps par d'autres chairs fermes et de la meilleure consistance. Quelquefois j'ai voulu tenter les eaux minérales acidules, dans l'espoir que l'acide aérien

(carbonique), dont elles abondent, pourroit s'opposer à la dissolution scorbutique des humeurs : mais mes tentatives ont été plus dangereuses qu'utiles. Je ne me permettrai maintenant aucunes réflexions sur ce sujet, qui n'en mérite pourtant pas moins une grande attention ; car, il faut avouer qu'il est étrange que, dans les cas où les médicamens correctifs sont très avantageux ; il est étrange, dis-je, que l'air fixe se montre inutile, ou, pour mieux dire, soit très dangereux, lui qui passe à si juste titre pour être le remède anti-septique le plus efficace.

Les bains tièdes sont bien indiqués, et ils réussissent, en effet, en pareil cas ; on conçoit que la grande quantité de fluides qui s'introduit dans le système corrige l'âpreté de la lymphe et l'état *phlogistique* où se trouvent les humeurs. C'est par la même raison que réussissent aussi le sérum, le lait d'ânesse, les tisannes de gramen, d'orge, et les légères décoctions des bois Indiens. Mais tous ces secours peuvent passer à peu près comme *inertes*, quand on les compare à l'efficacité de l'acide végétal que l'on peut appeler un *spécifique* pour la guérison des plaies syphilitiques provenant d'un virus confirmé, ou de l'abus des mercuriaux.

Usage de l'acide végétal.

J'ai été témoin de mille cures radicales opérées

par des limons, des oranges, et par l'usage d'une boisson copieuse de vinaigre. Il vaut mieux conseiller aux malades l'abus des limons, que de leur en limiter le nombre, si on veut les guérir promptement. Cette méthode salutaire, née du hasard, mérite d'être rigoureusement suivie : s'il est vrai qu'il faille au moins deux mois à ce médicament pour déployer tous ses avantages, il n'en faut pas moins se hâter d'en faire l'épreuve. Nous consignerons dans la troisième partie de ce Traité quelques observations sur des cures accidentellement obtenues par ce moyen. Il se rencontre souvent de ces plaies syphilitiques sordides, dont nous venons de parler, dans notre hôpital militaire des Incurables, asyle particulièrement consacré aux malheureux qui ont été mal gouvernés dans les autres hôpitaux. Ceux sur-tout qui ont fait un usage inconsidéré et indiscret du mercure, y présentent le spectacle le plus affreux des misères humaines.

En revenant aux ulcères du gland, je ne m'abstreins point ici à faire mention des petits accidens qui peuvent survenir : je ne dirai rien, par exemple, des inflammations légères qu'on traite avec les anodins, des callosités qu'on détruit avec la pierre infernale (nitrate d'argent fondu), ou tout autre moyen jugé également convenable par le chirurgien.

§. II. *Cure du Bubon.*

Je ne répéterai point ce que j'ai dit dans la première partie de ce Traité relativement à toutes les disputes qui se sont élevées sur le traitement du bubon syphilitique; je me bornerai à parler ici de la cure radicale de cette espèce de tumeur.

Aussitôt qu'on sent se former, à l'une ou aux deux aines, une ou plusieurs tumeurs dures et presque toujours douloureuses, accompagnées de frissons et d'une fièvre nocturne, les médecins et les chirurgiens se hâtent d'opposer un frein à un désordre si essentiel, et qui mérite, selon eux, d'être arrêté promptement: il faut avouer pourtant que l'empressement qu'on met à guérir le bubon, provient, chez le malade, du désir d'être délivré de douleurs si aiguës, et, chez le médecin, de l'espoir d'évacuer par l'ouverture du bubon tout le venin qui s'est introduit et multiplié dans la machine. En effet, on fait peu d'attention à l'ulcère, qui bien certainement pourtant est un signe très certain de l'infection, parce qu'il est rare qu'il soit accompagné de la douleur et de la fièvre qui caractérisent les bubons. Il n'en est pas moins vrai que, si l'ulcère, par lui-même, nous fournit la preuve que le mal intéresse toute la machine, le bubon le confirme encore davantage;

car, dès qu'il nous prouve que tout le système glandulaire est entrepris, il ne nous est plus permis de douter que la lymphe, entièrement *viciée*, ne soit capable de faire de grands ravages dans l'intérieur. Voici pourquoi les douleurs, les gommes, etc., ne tardent pas à paroître à la suite du bubon.

La première indication à remplir dans le traitement du bubon, est de fomenter les glandes endurcies avec des décoctions émollientes, ou de les couvrir de cataplasmes maturatifs, afin de faciliter la suppuration si désirée. Si la douleur est forte, si la fièvre subnitrante du soir est accompagnée de grandes douleurs de tête, de pouls supérieurs, durs, et vibrans, il sera permis de saigner alors, pour la première fois, afin de diminuer les symptômes inflammatoires.

Préjugé vulgaire contre la Saignée.

Je sais bien que le vulgaire a un préjugé contre la saignée, non seulement en cas de bubon, mais généralement dans toutes les maladies syphilitiques : il prétend qu'il y a du danger à disséminer dans toute la masse des humeurs la cause morbifique qui, fixée à l'extérieur, ne pouvoit, selon lui, entraîner aucunes conséquences funestes. Mais il est un autre motif sans doute plus plausible que

celui-ci, pour contr'indiquer la saignée, et le voici : tout annonce que la syphilis est une maladie lymphatique produite par des humeurs épaisses et froides, tandis que rien ne démontre aucune espèce de vice particulier du sang, dans cette même maladie. D'un autre côté, la saignée diminue les forces vitales et affoiblit les mouvemens salutaires de la circulation, qui cherchoit à atténuer et à diviser la lymphe visqueuse et glutineuse par sa vivacité. Il faut, dans le traitement de la vérole, se comporter relativement à la saignée comme dans la péripneumonie ou la fausse pleurésie. Les saignées copieuses et réitérées sont absolument mortelles dans ces deux maladies, quand elles sont lymphatiques, c'est-à-dire quand elles dépendent de congestions séreuses, établies dans la membrane cellulaire des poumons. Cette vérité n'est pas seulement consignée dans les ouvrages d'Hippocrate ; mais elle a été de nos jours confirmée et illustrée par les observations propres du très savant M. *Déborden*, dans son excellent Traité sur la membrane muqueuse.

Usage avantageux des Purgatifs.

Si les saignées sont justement suspectes dans le traitement du bubon, il n'en est pas de même des purgatifs fréquens, mais doux, et bien au

contraire. Les fièvres qui précèdent la suppuration de cette tumeur sont toujours compliquées avec la putridité des premières voies ; la saburrhe de la langue et les évacuations bilieuses en fournissent la preuve. Nous voyons toujours la putridité intestinale accompagner les inflammations externes; nous en ignorons la cause! Nous en pourrions dire autant de l'érysipèle, de la rougeole, et de presque toutes les maladies cutanées. Eh bien ! il est constant que les moyens les plus convenables dans l'érysipèle sont les purgatifs doux, précédés de l'émétique. On peut en toute sûreté prescrire, le premier ou le second jour, une once de sel *cathritique amer* (sulfate de magnésie), ou de celui de Glaubert (sulfate de soude), dissous dans le petit-lait, après la chute de la fièvre. Les légers purgatifs ne nous procurent pas seulement l'avantage d'évacuer les saletés intestinales; mais ils disposent encore la machine à la cure radicale qu'on doit entreprendre. On passera des purgatifs à l'usage du bain chaud, qu'on prendra deux fois par jour, un le matin, et l'autre le soir.

Du Bain.

La température de l'eau doit être à peu près égale à celle du lait nouvellement tiré, afin que le malade n'éprouve aucune sensation désagréable

en y entrant. Le bain n'a pas seulement la propriété d'amollir la peau, d'introduire dans le corps un fluide eopieux, qui modifie la ehaleur morbifique et l'aerimonie de la lymphe; mais il rend plus facile l'action du mercure, en même temps qu'il s'oppose à sa trop grande aetivité. La cure mercurielle réussira d'autant mieux, qu'on fera plus promptement usage du bain. On passera ensuite au grand remède, sans aucun délai, c'est-à-dire que, selon ma méthode, on fera trois frictions sous la plante des pieds avee l'onguent de *sublimé*, sans rien appliquer sur le mal. On interrompra les frictions le quatrième jour, pour prendre un bain; et ainsi de suite en augmentant la dose de l'onguent jusqu'à deux gros.

En quelque état que se trouve le bubon, il n'y a aucun danger de procéder selon la méthode que je viens de proposer: 1°. parce que, si on commenee la eure de bonne heure, c'est-à-dire dès le plus léger indiee du gonflement des glandes inguinales, et dès le premier soupeon de fièvre, on obtient ordinairement la résolution de la tumeur, sans aueune eonséquence dangereuse; 2°. parce que, si l'infeetion date de loin, ce qui ne nous permettra pas de douter que la suppuration ne soit proehaine, il n'y a que de l'avantage à eommeneer les frietions, qui, en hâtant l'époque de la suppuration, défendent et garantissent la

lymphe du venin que lui communiqueroit le pus qu'elle absorbe continuellement. Il est d'observation presque constante qu'il ne se forme qu'un abcès superficiel, toutes les fois qu'on entreprend la cure par l'onguent de *sublimé* dans le temps de la suppuration. Le corps des glandes s'amollit alors, et se dissout avec facilité : et il suffit, pour perfectionner le traitement, de faire avec le bistouri une ouverture superficielle qui n'exige qu'un pansement très simple ; 3°. enfin, parce que, s'il arrivoit que par suite d'une infection invétérée, les glandes inguinales fussent devenues dures et presque squirrheuses, il n'est point réellement de remède plus héroïque que les frictions de *sublimé* pour les rétablir dans leur état naturel.

Des Topiques.

Toutes les fois que nous voudrons opérer la résolution des bubons, nous nous garderons bien d'y appliquer des topiques purement mercuriels, tels que les emplâtres de *cum duplicato*, *triplicato, aut quadruplicato mercurio:* nous en dirons autant de l'usage externe des substances aromatiques échauffantes et diaphorétiques ; car tous ces remèdes masquent une action stimulante, atroce, sous l'apparence trompeuse de la propriété dissolvante. Les topiques ne peuvent qu'augmenter

l'inflammation de la tumeur, et transporter l'infection au delà de ses bornes.

De la Neige, du Camphre, et de la Rue.

Il est des praticiens qui prétendent que la neige, appliquée pendant quelque temps sur le bubon, suffit pour le résoudre; ceci est très souvent conforme à l'expérience. D'autres proposent le camphre, ou des cataplasmes de rue, et ils réussissent également: je vois et je connois la force de tous ces moyens externes, qui suffisent en effet pour détruire les abcès glanduleux les plus opiniâtres. Je comprend comment tout ce qui réchauffe et atténue les molécules de la lymphe stagnante peut résoudre les bubons; mais je nie que ce traitement puisse conduire à une cure radicale. Telle est pourtant la conduite de beaucoup d'ignorans, qui ne s'occupent que de la résolution de la tumeur, sans penser aux suites, et sans réfléchir qu'en répercutant le virus, ce dernier jette de profondes racines dans la machine, et va s'indentifier avec les humeurs. Enfin, il est encore constant que ceux qui, pour résoudre les bubons, pratiquent dessus des frictions d'onguent mercuriel, ne déterminent qu'un mieux passager, et qu'ils exposent les malades à des accidens ultérieurs; car, en supposant que la dose de mercure appliquée sur le mal suffise

pour dissoudre la lymphe viciée, elle ne peut, vu la petite quantité qu'on en emploie, et par la difficulté qu'on a de l'introduire; elle ne peut, dis-je, parvenir à *neutraliser* et à éliminer tout le virus. Je ne répéterai point ici tout ce que j'ai dit tant de fois: les récidives trop fréquentes, suites funestes de la résolution des bubons, opérée par les remèdes externes, viennent à l'appui de tout ce que je viens d'énoncer. Je sais bien que beaucoup de médecins croient obvier à cet inconvénient avec des purgatifs drastiques, et des tisannes solutives: mais rien n'est si contraire à la méthode actuelle de guérir que l'emploi des purgatifs dans le traitement de la maladie syphilitique. En effet, tout ce qui dépouille la masse générale des humeurs de ses molécules les plus *ténues* et les plus aqueuses, tend à augmenter l'activité du virus. Il est donc indubitable qu'en débilitant la machine, on ne la rende incapable et inapte à vaincre les congestions inguinales épaisses et inertes que forment les bubons. Voici pourquoi nous regardons comme dangereuse, et entièrement contr'indiquée, cette foule de poudres solutives et drastiques que distribuent les charlatans.

Des secours chirurgicaux actifs.

Nous avons dans différens endroits de cet Ouvrage fait mention, en passant, des cruelles opérations

tions pratiquées tous les jours par nos professeurs, pour guérir radicalement les bubons. Nous y reviendrons ici, et, pour inspirer une juste horreur de leur pratique, nous prouverons combien elle est aveugle et contraire à la raison, à l'expérience et à l'humanité. Or, l'élévation de la tumeur inguinale est à peine sensible, que vous les voyez, armés d'un fer rouge, faire une brûlure profonde dans le centre de l'abcès encore loin d'être en maturité, que vous les voyez chercher à désorganiser et à détruire en grande partie la glande particulièrement engorgée. Leurs indications essentielles sont, dans ce cas, de fixer tout le virus à l'extérieur : ils prétendent que le feu (en irritant, en dévorant, et changeant la texture des parties qu'il touche immédiatement, ainsi que de celles qui, par leur voisinage, participent à son action) ne se borne pas seulement à s'opposer à l'absorption de la cause morbifique, mais qu'il peut encore en changer l'essence. Rien n'empêche aussi les fauteurs de cette méthode de soutenir que brûler le corps de la tumeur, c'est comme si on l'extirpoit entièrement. Une autre erreur sur laquelle ils s'appuient, comme sur un fondement très solide, c'est de croire que le moyen le plus propre à évacuer et à débarrasser la machine de la cause syphilitique, qui, comme ils le disent, étoit identifiée avec le sang; que le meilleur moyen, dis-je, est de faire promptement une plaie bien

large, et de l'entretenir long-temps ouverte. Ils seroient peut-être plus excusables, s'ils ne proposoient cette opération que dans le cas d'un bubon actuel; mais ils ont encore la barbarie de croire que, quand il n'en existe pas réellement, il n'en faut pas moins pratiquer aux aines deux plaies artificielles avec le feu, et, ce qui est pis encore, avec le caustisque! Ils osent affirmer qu'on peut éliminer et évacuer par cette voie tout le venin qui engendre les divers accidens de la syphilis.

Nous avons, au commencement de cet Ouvrage, combattu cette théorie, qui ne répugne pas seulement au bon sens, mais qui se trouve diamétralement opposée à l'expérience. En effet, après les nombreuses et funestes conséquences qui résultent de l'ouverture du bubon, avant sa maturité, je ne connois point de moyen plus capable de communiquer l'infection à tout le système, que la continuation de l'écoulement purulent des plaies inguinales. Il n'est pas vrai que tout le pus s'évacue par la plaie; au contraire, la majeure partie en est absorbée, et ce qu'il constitue de plus vénéneux va jeter le trouble dans l'intérieur. Il est hors de doute que les élémens les plus actifs du virus ne soient absorbés; car le pus provenant des plaies gangréneuses est très subtil, très ténu et très susceptible d'être transporté promptement dans les

parties les plus profondes de la machine. Voici pourquoi toutes les suppurations, long-temps soutenues, sont constamment suivies de douleurs nocturnes, de pustules, de gommes, et de tous les autres accidens du virus confirmé. Je passe sous silence les hémorragies, les fistules, les fièvres lentes, et certains engorgemens squirrheux, que l'action du feu détermine quelquefois dans les glandes voisines, parce que je les considère comme autant d'indispositions de peu de conséquence, en comparaison de la toux, de la fièvre lente, du marasme, etc. Tels sont pourtant les accidens terribles qui surviennent à la suite des ouvertures faites aux aines, dans l'espoir d'évacuer par là jusqu'aux dernières molécules du virus syphilitique.

Application du Caustique.

Mais s'il est quelque chose d'affligeant pour le malade, et qui déshonore pour toujours un médecin, c'est l'application du caustique sur une tumeur naissante, ou sur les aines saines, pour attirer, soi-disant, la cause morbifique au dehors. Cette pratique, toujours erronée, n'est pas seulement inutile pour le but qu'on se propose ; mais elle suscite très communément le tétanos, maladie terrible et mortelle. Tout ce qui regarde le diagnostic du tétanos occasionné par le caustique, mérite une si scrupuleuse attention, que

nous conseillons de relire tout ce que nous en avons dit, dans la première partie de ce Traité, au sujet du bubon. Nous ajouterons seulement ici que cette maladie n'a point coutume de suivre immédiatement l'application du caustique ; mais qu'elle ne survient qu'au bout de quelques jours. La cause morbifique exige peut-être de la part du virus une certaine élaboration dans le sein de la plaie, pour être ensuite absorbée et communiquée aux parties internes. Si l'opium à grandes doses, et les bains tièdes, ne sont pas avantageux, il ne faut plus compter sur aucun remède dans la cure de cette funeste maladie, qui consiste dans une irritabilité musculaire excessivement morbifique et contre-nature. Il y a du danger à faire usage du camphre, du musc et de tous les remèdes volatils, improprement appelés nerveux et anti-spasmodiques : ils ne m'ont réussi que dans une seule occasion, parce qu'on s'y prit de bonne heure. Il seroit honteux pour nous d'être obligés de penser à guérir un mal que nous aurions suscité, quand nous pouvions si facilement l'éviter. *Ce n'est pas quand le cheval est échappé qu'on doit fermer l'écurie!* Cet abus est porté si loin à Naples, que, sans un ordre supérieur, que, sans la rigueur et la puissance du magistrat suprême, la vie de tant d'individus utiles à l'état, de tant de pères nécessaires au soutien de leurs familles, seroit livrée aux mains d'une foule de bourreaux qui assas-

sment avec d'autant plus d'impudence, qu'ils sont plus sûrs de l'impunité, et d'échapper à la potence.

D'après tout ce que nous avons dit jusqu'alors, et toutes les raisons que nous avons apportées au commencement de cet Ouvrage, on ne peut plus douter des risques et des dangers qu'on encourt en pratiquant l'ouverture des bubons, sur-tout lorsqu'ils ne sont pas en maturité : cette considération doit nous engager à nous attacher à une méthode plus douce et plus sûre. S'il s'agissoit pourtant d'une tumeur déjà très avancée; si la formation du pus paroissoit complète et les téguмens amincis; si on sentoit sous le doigt la fluctuation du pus, ce seroit sans doute le moment de faire une incision avec le bistouri, et de disposer, dans ce même moment, le malade aux frictions de *sublimé*. Il n'est pas rare qu'un pansement mal dirigé, que la continuation de l'écoulement du pus, que l'application d'un appareil trop serré, et l'abus des escarrotiques ne rendent calleuse la circonférence des plaies inguinales : on remédie facilement à cet inconvénient, qui empêche la cicatrisation de se faire. Il suffit de séparer et d'enlever, avec le fer, toutes les carnosités dures et informes qui constituent la callosité. Il en résulte une petite suppuration : bientôt les chairs se régénèrent, et leurs fibres s'allongent pour remplir le vide et

consolider la partie malade. Si, par malheur, le sujet a une disposition à la cachexie, il est très fréquemment atteint de plaies fistuleuses vers la partie intérieure du fémur; et cet accident oblige le chirurgien à faire de nouvelles ouvertures et contre-ouvertures, qui ne laissent pas que d'embarrasser beaucoup les malades. Il ne m'échappera jamais de la mémoire d'avoir vu survenir, immédiatement après l'ouverture d'un bubon, une contraction douloureuse de la cuisse droite qui empêchoit la liberté du mouvement. Le malade fut guéri par les frictions de *sublimé,* dont l'action fut aidée par un grand nombre de bains tièdes.

Si on parvient à opérer la résolution des bubons, soit par notre méthode, soit de tout autre manière, les glandes, qui étoient le siége de la tumeur, ne récupèrent jamais leur état naturel : au moins le médecin ne peut avoir cette satisfaction, pendant le peu de temps que dure le traitement. Que le vulgaire des médecins n'aille pas chercher à tirer parti de notre aveu, pour persuader les ignorans et les sots que, malgré le *sublimé*, les glandes restent toujours scrophuleuses ou squirrheuses : il ne m'est jamais arrivé de voir ce *résidu* du gonflement des glandes occasionner à qui que ce soit de nouveaux symptômes de vérole. Je crois que tous les moyens que je viens de proposer doivent suffire dans le traite-

ment du bubon : je ne dois pas le dissimuler, mais je suis absolument ennemi, en cette occasion, de tout ce qu'on attend des opérations chirurgicales.

§. III. *Cure de la Gonorrhée.*

Rien n'est si difficile dans la pratique que la guérison de la gonorrhée simple, de la gonorrhée virulente, et des restes de cette maladie, compris sous le nom de suintement habituel. La première cause de cette difficulté prend sa source dans l'erreur où l'on est que cette maladie est entièrement étrangère à la syphilis et bien distincte, et dans la conséquence qu'on en déduit, qu'elle ne peut-être victorieusement combattue par les remèdes qu'on emploie contre le virus syphilitique. On borne alors les moyens curatifs à l'usage des décoctions oiseuses et des remèdes diurétiques, pour passer ensuite aux balsamiques et aux astringens. Ces idées dérivent naturellement de cette théorie générale, que nous avons combattue dans l'article 3 de la première partie de ce Traité, c'est-à-dire de cette prétention que la gonorrhée n'est autre chose qu'un ulcère de l'urètre, situé tantôt vers le gland, tantôt dans le voisinage de la prostate. Dans cette hypothèse, on se flatte de procurer la digestion ou une louable suppuration de la plaie, par l'usage des remèdes doux, relâchans et glutineux. On

veut passer ensuite aux astringens et aux balsamiques qui, finalement, doivent cicatriser l'ulcération prétendue.

J'ai suffisamment prouvé ailleurs l'invraisemblance de cette idée, et combien il est rare qu'il existe une plaie dans l'urètre. Nous sommes obligés de convenir pourtant qu'il peut bien se former un abcès dans la prostate, à la suite des gonorrhées opiniâtres, et que, si cet abcès vient à s'échauffer par le laps de temps, il peut bien engendrer du pus, et donner naissance à d'autres abcès secondaires, qui se font jour à l'extérieur spontanément, ou qui, en exigeant les secours de l'art, sont susceptibles d'occasionner des fistules incurables. Cette conséquence seule devroit, ce me semble, suffire pour convaincre les personnes les plus obstinées que même la gonorrhée syphilitique simple provient du virus confirmé. Si nous voulons nous rappeler, dans le même temps, que de la gonorrhée on passe très souvent au bubon, de celui-ci aux gommes, et, ainsi de suite, à tous les autres symptômes syphilitiques, nous n'en sommes que plus fondés à croire que cette maladie est analogue à toutes celles qu'on contracte par un commerce impur.

Un grand nombre de ceux qui supposent qu'on peut appliquer le remède sur le siége même de la

gonorrhée, ce qui est exactement vrai, attachent beaucoup de confiance aux injections styptiques, faites avec des solutions de vitriol de Vénus (sulfate de cuivre), avec l'alun (sulfate d'alumine potassé), etc.; ils se flattent de pouvoir ainsi empêcher le virus de pénétrer dans le sang. Il ne manque point de formules de remèdes astringens très vantés, comme spécifiques, dans la guérison de la gonorrhée. A Naples, on fait un grand cas de l'eau thermale alumineuse, dite de *Pisciarelli,* et d'une autre appelée *del Gurgitetto,* en injection. On y fait un usage abusif de l'eau de chaux, du sucre de Saturne (acétite de plomb), de l'eau végétominérale de Goulard, de la décoction du bois de campêche, etc. La majeure partie de ceux qui prescrivent ces injections conseillent de les employer dès l'origine de l'écoulement gonorrhoïque, pour en empêcher les progrès. Mais répétons ici ce que nous avons dit ailleurs du passage de la gonorrhée au spermatocèle, résultant de l'empêchement de l'issue de la lymphe viciée, et nous verrons le danger qu'il y a de faire usage des astringens dans le traitement de cette affection. Nous ne pouvons pas d'ailleurs espérer que l'emploi prompt des injections puisse s'opposer à l'absorption du virus; car dès que l'écoulement paroît, il y a tout lieu de penser que la maladie a déjà jeté de profondes racines dans l'urètre. Il faut donc, à mon avis, s'abstenir de faire des injections as-

tringentes; je les considère comme pouvant être la cause immédiate de beaucoup d'autres accidens syphilitiques d'une grande conséquence. Je sais que certaines personnes prétendent guérir la gonorrhée avec des préparations martiales; mais comme je n'ai pu comprendre sur quel principe est appuyée cette indication, je me dispenserai d'en parler.

Usage de l'eau sulfurée dans le traitement de la Gonorrhée.

Le peuple de Naples est dans la persuasion qu'il faut laisser couler abondamment la gonorrhée, pendant les premières semaines; et pour remplir cet objet il fait (sur-tout en été) un usage immodéré de notre eau sulfureuse, qui ne contient d'autre principe que de l'acide aérien (acide carbonique), et une quantité assez considérable de sel marin à base terreuse (muriate de chaux). Cette eau est de quelque avantage; elle purge bien, et elle ne permet pas à l'humeur gonorrhoïque de s'entretenir long-temps dans le canal urinaire. Les Napolitains ont sur-tout à s'applaudir de cette eau éminemment anti-septique; car, le peuple qui en boit abondamment, en même temps qu'il fait une diète végétale particulière à notre pays, se garantit par ce moyen des maladies putrides qui devroient être fréquentes dans nos étés brûlans. En effet, s'il

est rare de voir régner parmi nous des maladies épidémiques, dans le cours de la chaude saison, nous le devons aux préservatifs efficaces que la nature nous prodigue. Il faut avouer que toutes ces boissons conviennent réellement après la seconde et la troisième semaine, c'est-à-dire quand l'irritation et la cause qui la détermine sont en grande partie détruites. Mais nous n'avons jamais de certitude que tout le venin a été éteint entièrement par l'effet de ces remèdes, ou de tout autres semblables; nous ne pouvons pas nous flatter que la machine ne soit pas à l'avenir sujette aux autres accidens de l'infection, parce qu'ils ont arrêté l'écoulement gonorrhoïque.

Diète aqueuse dans la Gonorrhée.

Il est d'autres professeurs qui, persuadés que la cause de la gonorrhée dépend d'une lymphe acrimonieuse, proposent de l'adoucir au moyen d'une boisson copieuse et même excessive d'eau simple et pure au point qu'elle soit incapable d'offenser et d'irriter le velouté très sensible du canal urinaire. Les uns joignent à l'eau une infusion de gramen, les autres préfèrent celle des bois sudorifiques, et d'autres enfin aiment mieux le petit-lait le matin. Un pareil traitement peut bien contribuer pour beaucoup au succès de la cure, car il s'agit toujours ici d'une lymphe très tenace : on

sait que l'humeur gonorrhoïque, en enlevant continuellement a l'urètre l'humeur muqueuse qui le lubrifie, produit au passage de l'urine une sensation très analogue à une brûlure; ce qui fait que, pour soulager, il est bon de délayer l'urine et de diminuer autant que possible l'activité des principes salins qu'elle charrie. La diète aqueuse aide d'ailleurs singulièrement l'action des mercuriaux; on ne peut trouver un moyen plus propre à en assurer les effets. Nous n'en sommes pas moins très éloignés de penser qu'on puisse parvenir à détruire, par un moyen aussi simple, les fondemens d'une maladie très grave.

Frictions d'onguent mercuriel au périnée.

On propose encore les frictions d'onguent mercuriel au périnée, le long de l'urètre, comme un moyen sûr de guérir radicalement la gonorrhée: on ne les propose qu'autant que l'écoulement gonorrhoïque a été d'une très longue durée. Quant à moi, je crois qu'elles conviennent mieux et qu'elles sont bien indiquées, quand la prostate est le siége du mal. Rien ne guérit plus difficilement que ce corps glanduleux : quand une fois il s'est endurci, il a beaucoup de tendance à devenir squirrheux, et on ne parvient à dissoudre l'engorgement, que par le moyen d'un mercure très pénétrant.

Usage du Mercure doux (muriate de Mercure).

Il est d'autres praticiens qui administrent intérieurement le *mercure doux*, comme le remède qui peut le mieux remplacer le *sublimé* : en effet, il a toujours, comme ce dernier, une propriété ennemie de l'estomac et des viscères naturels. Mais une chose que je ne puis comprendre, c'est l'usage ordinaire qu'on a de joindre quelques substances résineuses au *mercure doux*, dans les potions purgatives qu'on administre, tant pour la gonorrhée que pour les bubons. Si on me demandoit encore par quelle indication on unit le *mercure doux* aux cathartiques dans la gonorrhée, je ne saurois que répondre; car on ne pourroit pas prétendre que le mercure pût, dans cette occasion, pénétrer dans le sang et combattre le virus : au contraire, le purgatif ne peut, en augmentant la propriété solutive du mercure lui-même, que concourir à ce qu'il s'évacue par les intestins ; et en conséquence il en empêche tout l'effet.

Usage de la Ciguë.

En allant plus avant, nous trouvons des panégyristes de la ciguë officinale pour la cure radicale de la gonorrhée. *Bergius*, dans sa matière médicale du règne végétal, a beaucoup recommandé

l'extrait de cette plante : je l'ai en effet employée dans beaucoup d'occasions avec un avantage réel. Je me rappelle de l'avoir administré, à la dose d'un scrupule par jour, avec le plus grand succès, dans trois ou quatre cas particuliers; j'ai obtenu une guérison complète, en moins de trois semaines ou un mois. Mais comme je ne crois pas avoir acquis assez de preuves des propriétés anti-gonorrhoïques de l'extrait de ciguë, je n'ose encore prononcer définitivement là-dessus.

Cet article eût été trop long, si j'eusse voulu y exposer tout ce que les médecins raisonneurs et les empiriques proposent pour la guérison de la gonorrhée. Cette immense quantité de médicamens vantés tour-à-tour nous fournit la preuve qu'on n'a point encore trouvé le *spécifique*, c'est-à-dire le remède qui, par préférence et par dessus tous les autres, a la propriété de guérir l'écoulement gonorrhoïque, sans exposer à des conséquences funestes.

Usage externe du Sublimé corrosif (muriate de Mercure oxigéné) dans la Gonorrhée.

Quant à moi, je puis affirmer que, toutes les fois que j'ai fait usage des frictions de *sublimé* pour faire disparoître des bubons accompagnés de gonorrhée, ou pour tarir quelque suintement habituel, j'ai constamment vu tarir l'écoulement chroni-

que et blanc de l'urètre parce seul remède, et que j'ai vu également guérir la gonorrhée par le même et seul moyen, pendant que je ne m'occupois que du traitement du bubon. Après ces premières tentatives, je m'en suis tenu uniquement à mes frictions de *sublimé*, et elles ont toujours parfaitement rempli mes vues. Il est aujourd'hui généralement connu que, pour guérir la gonorrhée la plus invétérée, il suffit de faire onze ou quatorze frictions, qu'on a soin d'associer aux bains et aux boissons délayantes. Mes nombreux élèves, enhardis par mes succès, dont ils ont été les témoins, sont continuellement occupés à guérir des gonorrhées de deux, de trois, et même de quatre ans. La méthode curative ne diffère en rien de celle que j'ai proposée pour les autres maladies syphilitiques : on se borne à ne faire les frictions qu'à la plante des pieds, quoique, dans le cas de vieilles gonorrhées ou de suintemens très opiniâtres, on pût bien sans danger en faire de légères au périnée, avec une pommade plus foible, dont voici la formule :

℞ Mercur. sublim. corrosivi. . . . . ʒ.
Opii thebaici. . . . . gr. x.
Axung. porcin. n. r. . . . . ℥ij ß.
Tritur. in mortar. vitr. per horas duodecim.

On pourroit également se servir de cette pommade pour les écrouelles, si toutefois ces tumeurs se fussent montrées rebelles aux frictions faites dans un lieu éloigné. J'établis cette condition; car en réfléchissant à l'emploi des topiques sur une humeur syphilitique quelconque, je puis affirmer franchement qu'ils sont presque toujours funestes, sur-tout si on prend ces topiques dans la classe des mercuriaux. Nous reviendrons bientôt sur cet article, en parlant du traitement des gommes et des écrouelles elles-mêmes.

Des Injections.

Pour ce qui est des injections dont on fait généralement usage dans les gonorrhées, je pense qu'il y auroit de l'avantage à nettoyer souvent l'urètre par ce moyen, mais qu'elles doivent être douces et mucilagineuses en même temps. Cette méthode seroit avantageuse; 1°. parce que les injections émousseroient le *stimulus* de la matière gonorrhoïque; 2°. parce que le mucilage artificiel, introduit dans le canal de l'urètre, y feroit les fonctions de l'humeur muqueuse naturelle que la cause morbifique altère et détériore continuellement; 3°. parce qu'on empêcheroit ainsi le pus de séjourner longtemps dans une cavité très délicate, qui ne peut en ressentir, et n'en ressent en effet, que les plus funestes atteintes.

Or,

Or, on peut faire ces injections avec de l'eau de mauve et de guimauve, avec des décoctions de semence de lin ou de chenevis, avec une forte solution de gomme arabique ou de gomme adragante, ou enfin avec de l'eau de frai de grenouilles. On excluera les substances purement huileuses, de même que le lait, comme susceptibles de contracter de la rancidité, et bien capables d'augmenter beaucoup l'irritation du canal urinaire. Je conseille de faire bouillir long-temps les plantes mucilagineuses; c'est une précaution indispensable pour bien charger l'eau du gluten végétal dont elles abondent. Il faut avoir soin de n'employer ces injections que bien tièdes; car autrement la partie gélatineuse, suspendue dans le fluide, se condense en refroidissant, et tombe au fond sous forme de sédiment. Cette réflexion appartient à M. *Baumé*; elle se trouve consignée dans sa Pharmacie, à l'article de la décoction de quinquina.

Je crois inutile d'avertir ici que, dans quelque temps de la gonorrhée que ce soit, et de quelque manière qu'on la traite, il est toujours essentiel d'éviter la diète aromatique, les viandes fortes, et tout ce qui peut réchauffer les humeurs, ainsi que charger les urines de molécules actives et stimulantes. Si quelquefois les malades étoient fatigués par des érections involontaires et douloureuses, il faudroit leur conseiller l'usage des bains d'eau tiède

ou de lait, ainsi que tout ce qui, en relâchant les parties naturelles, est dans le cas de rétablir l'équilibre.

§. IV. *Cure du Spermatocèle, des Gommes, des Exostoses, etc.*

La suppression indiscrète et prompte de l'écoulement gonorrhoïque entraîne ordinairement après elle une tumeur simple ou remplie d'eau, qui se fixe sur les membranes, sur les testicules eux-mêmes, ou enfin sur le tissu cellulaire dont abondent ces parties. Ces tumeurs distinguées, l'une par le nom de *spermatocèle*, l'autre par celui d'*hydro-sarcocèle*, sont accompagnées de douleurs, de rougeurs, et d'inflammation; la fièvre est aiguë dans le moment de la très grande irritation, et on ne tarde pas à voir survenir tous les accidens dont nous avons parlé dans l'article IV de la première partie de cet Ouvrage. La structure très défavorable de la partie affectée, l'entrelacement merveilleux des vaisseaux de tous genres, l'espèce de nullité qu'elle a dans les effets souvent salutaires de la circulation, le caractère glutineux et visqueux de la semence qui s'épaissit avec beaucoup de promptitude, et enfin la sensibilité des fibres charnues du testicule, aussi exquise qu'on peut la supposer, contribuent beaucoup à rendre facile l'impression vénéneuse du virus, et au contraire opposent un grand obstacle à la cure. Il me

semble en outre que la matière qui constitue le spermatocèle doit être bien différente de celle qui forme les tumeurs inflammatoires simples ; car autrement la suppuration n'en devroit pas être si lente : il faut bien alors convenir que la cause syphilitique contribue encore à rendre les humeurs appartenant au testicule plus denses et plus épaisses qu'elles ne le sont naturellement.

Au commencement, c'est-à-dire dès la naissance de la tumeur, les malades se sentent si soulagés par les cataplasmes émolliens, composés avec la mauve et le pain bouilli dans le lait, que la dureté et le gonflement se dissipant en peu de jours, ils se croient guéris. Mais à mesure que les congestions deviennent plus fréquentes, elles demandent plus de temps et ont plus de difficulté à se dissiper, et elles laissent toujours quelques vestiges d'une dureté qui devient par la suite le principe et le centre d'un sarcocèle, ou d'un hydro-sarcocèle. C'est alors qu'on a tout lieu de craindre que le testicule ne devienne squirrheux. Comme nous ne voulons parler ici que du traitement du spermatocèle, nous le diviserons en deux temps, car la conduite qu'on doit tenir dans le commencement diffère bien de celle qu'on doit tenir par la suite.

Or, quand la douleur est considérable, la rougeur sensible, et la fièvre aiguë, j'administre les

saignées, et les délayans internes, tels que le petit-lait, l'eau froide, les émulsions simples, nitrées, ou *opiatées*. Si la langue me paroissoit chargée, comme elle ne l'est que trop souvent, j'ordonnerois le sel d'epsom (sulfate de magnésie), celui de Glaubert (sulfate de soude), et autres cathartiques très doux. Nous ferons consister le traitement extérieur dans les fomentations et les cataplasmes anodins dont nous avons parlé, ou bien d'autres cataplasmes de mie de pain dans lesquels entrera l'eau végéto-minérale de *Goulard*. On propose bien d'autres remèdes, tels que, par exemple, l'algue marine (*alga angustifolia vitriariorum*): on assure que cette plante a réellement été avantageuse quelquefois; quant à moi, je confesse que je n'ai jamais pu opérer une cure radicale avec elle. Mais dans le fort de cette maladie, rien n'est plus avantageux que le bain entier ou le demi-bain d'eau douce et tiède: on le répètera deux ou trois fois par jour, et le malade y restera au moins une demi-heure chaque fois. Le bain ne se borne pas à soulager la tumeur seule, mais il produit les effets salutaires d'un remède à la fois rafraîchissant, correctif, et résolutif. Si la tumeur s'affaisse et disparoît en peu de jours, sans laisser après elle rien d'inquiétant, il faudra tenter alors une cure dépuratoire générale. Rien ne convient mieux, dans cette circonstance, que les décoctions antisyphilitiques, les légères frictions de *sublimé*, et

principalement l'usage tant interne qu'externe de l'eau de mer.

Usage des Bougies pour rappeler la Gonorrhée.

Comme le spermatocèle dépend essentiellement de la suppression de la gonorrhée, et de la métastase ou du transport de la matière qui devoit s'écouler par l'urètre sur un testicule, et quelquefois sur tous les deux ensemble les médecins les plus sages, et les chirurgiens les plus expérimentés, conseillent de rappeler artificiellement la gonorrhée. On remplit facilement ce but par le moyen des bougies qui, en procurant un écoulement abondant, diminuent sensiblement le volume de la tumeur. Le gonflement des testicules est ordinairement dissous quand les bougies cessent d'agir : il m'est arrivé quelquefois de faire cette observation dans la pratique.

Il faut bien se garder de frictionner la partie affectée avec l'onguent mercuriel ; il faut de même rejeter tous les emplâtres où entre le mercure, tels que l'emplâtre *de Ranis*, tant vanté. Les médicamens externes résolutifs, par cela seul qu'ils sont échauffans, conviennent très bien, au contraire, dans le second temps de la maladie. L'emplâtre de gomme ammoniaque mérite la pré-

férence sur toutes les autres préparations de ce genre. J'ai éprouvé depuis long-temps son efficacité dans les écrouelles, dans les bubons squirrheux, et dans le gonflement des articulations. Il suffit de faire dissoudre une quantité donnée de gomme ammoniaque dans le vinaigre scillitique, jusqu'à consistance d'emplâtre.

On en applique sur la partie affectée une portion, qu'on renouvelle deux jours après. Cet emplâtre réussit quelquefois d'une manière si heroïque, que la tumeur diminue de jour en jour à vue d'œil. D'autres fois au contraire il enflamme la partie qui se recouvre d'efflorescences et s'irrite à l'extrême. Peut-être ce topique est-il plus avantageux dans les ankiloses, et sur-tout dans celle du genou, qu'il ne l'est dans le spermatocide: c'est au moins ce qu'une longue et judicieuse expérience semble nous démontrer.

La raison qui me porte à conseiller et à louer les médicamens altérans, aromatiques, et extrêmement actifs, dans le moment que je blâme les frictions locales et les emplâtres mercuriels, provient de la réflexion que j'ai faite que, s'il étoit possible que l'action immédiate du mercure sur les parties tuméfiées pût seulement pro-

duire l'atténuation et, par suite, la dissolution de la tumeur, un remède mercuriel si limité dans son opération ne se borneroit pas seulement à opérer un bien local, mais en s'insinuant dans les vaisseaux il auroit encore la propriété d'éliminer le virus syphilitique universellement répandu dans la machine. Mais comme il n'est point à notre pouvoir de limiter la force du mercure, et de le forcer à n'agir que comme simple résolutif, nous aurions la disgrace de le voir agir comme une substance qui engendre la corruption, et un pus de la plus mauvaise qualité, précisément analogue à celui que fournissent les humeurs qui séjournent long-temps dans les articulations. Nous avons encore un autre motif bien puissant de considérer comme suspect l'usage tant interne qu'externe des préparations mercurielles dans les tumeurs des articulations, dans les gommes, dans le spermatocèle, mais sur-tout dans le sarcocèle ou l'hydro-sarcocèle. Voici quel est ce motif: aucune de ces affections ne paroît, que la cause syphilitique n'ait presque réduit toutes ces humeurs à l'état de scorbut; et c'est en raison de cette diathèse putride que les mercuriaux sont dangereux, comme nous en avons tant de fois averti. Au contraire, les gommes végétales, les bois résineux et altérans, etc., sont plus capables d'opérer une cure radicale, en ce qu'ils n'agissent

qu'en rendant plus subtiles les humeurs en stagnation, qu'en en facilitant l'absorption ou la dérivation.

Conséquences du Spermatocèle.

Puisque nous avons fait tant que de parler du spermatocèle, nous ne pouvons pas nous dispenser de faire quelques réflexions sur ses suites. Nous dirons donc un mot du *sarcocèle*, de l'*hydro-sarcocèle*, et du squirrhe des testicules.

Aussitôt que les testicules s'engorgent, pour peu qu'ils s'endurcissent et qu'ils restent pendant long-temps dans cet état, ils passent bientôt à celui d'une tumeur très dure, indolente par elle-même, mais que le gonflement du cordon spermatique rend très gênante. Le sarcocèle détermine ordinairement un afflux de lymphe stagnante dans le tissu cellulaire du scrotum, et dans les membranes qui revêtent le testicule. Les médecins et les chirurgiens connoissent différens moyens de remédier à cette ennuyeuse maladie: la première indication est de chercher à *subtiliser* les humeurs avec les mercuriaux tant internes qu'externes, comme nous l'avons dit plus haut, mais il est rare qu'on y réussisse. Si l'hydropisie du scrotum est par trop gênante, on en vient alors à la ponction. On soulage le malade de deux manières:

en vidant l'eau, et en diminuant le poids; mais cet avantage est de peu de durée, car le fluide se ramassant de nouveau, on est obligé de réitérer la paraccutèse. Mais quand on ne veut pas s'en tenir à une cure palliative, et comme on ne peut point compter sur les frictions mercurielles les mieux administrées, on est bien obligé de recourir aux deux seuls moyens efficaces que la chirurgie nous offre en pareil cas.

Le premier consiste à faire une plaie bien longue et bien profonde sur les membranes du testicule malade, soit avec le fer, soit avec le caustique. En procurant par ce moyen une suppuration abondante et bien soutenue, on parvient à atténuer toutes les humeurs lentes, et à faire diriger toutes les matières qui constituent la tumeur. Il est très essentiel, par exemple, que la structure intime du testicule ne soit point altérée; car s'il arrivoit que cet organe fût devenu squirrheux, la plaie pourroit devenir très opiniâtre, et on encourroit les risques de voir dégénérer le squirrhe en un vrai carcinome; c'est alors qu'il faudroit en venir au second moyen. Il n'y a pas, en effet, d'autre secours que la castration, quand une fois la tumeur du testicule est en si mauvais état, que sa dureté extraordinaire, l'inégalité de sa superficie, et une espèce de croûte presque livide ne permettent plus de douter

que le squirrhe est sur le point de s'ulcérer. Je le répète, il n'y a pas à balancer en pareilles circonstances ; il faut procéder promptement à l'extirpation du testicule.

Castration.

Je n'entrerai point ici dans les détails relatifs à cette opération chirurgicale ; je ne ferai que quelques réflexions sur la conduite qu'on doit tenir, lorsqu'elle est terminée. Il n'est pas rare de voir survenir, deux ou trois jours après l'extirpation du testicule, une fièvre beaucoup plus forte que celle qui a coutume d'accompagner la simple suppuration de la plaie ; la langue se revêt d'un enduit très dense, l'haleine devient très fétide, et toute la machine paroît excessivement échauffée. Aussitôt que ces accidens paroissent, il faut administrer un solutif de sel d'Angleterre, ou d'huile de ricin, pour passer ensuite à l'usage efficace du quinquina. Il faut bien se convaincre qu'en négligeant un moyen si essentiel à la conservation des malades, on les conduit à une mort certaine et malheureuse: car aussitôt la plaie deviendra sordide, et finira par tomber dans une gangrène incurable. On ne peut point assez exprimer combien est grande la force spécifique du quinquina dans cette maladie, ainsi que dans le bubon de mauvais caractère. Je voudrois que nos praticiens

qui en abusent dans un très grand nombre de maladies, où il est contr'indiqué de toute manière, apprissent à s'en servir dans les cas dont je parle.

Je crois qu'il n'est pas inutile de communiquer au public une autre réflexion que j'ai souvent faite, dans le long cours de ma pratique. Qu'il sache donc que j'ai vu quelques individus tomber dans une vraie cachexie après l'opération, et perdre pour toujours leurs couleurs naturelles, quoique d'ailleurs nous ayons été assez heureux dans un grand nombre de castrations opérées dans notre hôpital militaire des Incurables. J'ai soupçonné que peut-être toute la machine avoit participé à l'infection, par suite du caractère cancéreux particulier que les humeurs de ces individus pouvoient avoir acquis, et par l'absence d'une tumeur où pouvoient se ramasser toutes les impuretés de ce genre. J'ai vu un de ces malheureux mourir peu de temps après, d'une phthisie pulmonaire qui avoit été précédée de cachexie. J'ai cru quelquefois qu'on pouvoit encore attribuer les accidens survenus à la suite de la castration à une aberration opérée dans la sécrétion de la semence. Tout ce que nous venons de dire doit servir à rendre les médecins précautionnés dans le traitement de pareils malades; ils doivent engager ces derniers à se soumettre à une longue cure interne après la cicatrisation de la plaie.

Traitement des Tumeurs gommeuses.

Je crois qu'on peut établir comme une règle générale que la comparution des gommes sur quelques parties du corps que ce soit, mais sur-tout à l'extérieur de la tête, est un indice sûr et certain que le virus, après avoir déjà perdu sa ténacité naturelle, après être parvenu à détruire la juste cohésion des humeurs, et à consommer la majeure partie de la graisse; que le virus, dis-je, menace de ce scorbut si funeste, que nous avons considéré dans cet Ouvrage sous tant de points de vue différens. Je ne prétends point que ceci arrive toujours, mais je puis affirmer au moins que cet accident est très commun : j'ai commencé dès-lors à me défier de ces maximes générales qu'on adopte trop facilement dans la cure des maladies. Il est constant que les gommes naissent le plus souvent à la suite d'un traitement incomplet, d'où il résulte que le venin a séjourné assez long-temps dans la machine, pour acquérir ce degré de ténuité nécessaire au développement de la corruption. Les victimes de ce funeste accident maigrissent à vue d'œil; elles ne dorment point; elles ont des sueurs nocturnes, de petites fièvres habituelles; elles présentent, en un mot, tous les symptômes confirmatifs de l'état de dissolution et de consomption où est tombée la machine. S'il en est ainsi, si nous nous rappelons de mille autres ré-

flexions éparses dans divers endroits de ce Traité, si nous nous attachons principalement à cette vérité incontestable, que la production des gommes est souvent due à la grande quantité de mercure qu'on administre, quels seront les moyens de guérir une tumeur de si grande importance ?

Secours internes.

Nous examinerons avant tout l'état des forces physiques du malade : si nous le trouvons robuste et en embonpoint, nous essaierons les frictions de *sublimé*, mais avec une très grande modération. Nous les administrerons, par exemple, deux fois par semaine; nous y associerons un grand nombre de bains tièdes; nous prescrirons beaucoup de petit-lait, des acides minéraux et végétaux, et des décoctions de quinquina : la diète sera purement anti-scorbutique. Nous nous garderons bien de conseiller des mercuriaux internes, et, autant que possible, nous chercherons à éviter la sueur. Les frictions de *sublimé* ne déterminent guère facilement cette évacuation; elles produisent au contraire un flux abondant d'urines, comme nous l'avons dit ailleurs. Tel est justement le traitement qu'on doit appeler un traitement mixte.

Mais si jamais il s'agit de gommes en suppuration, nous ne pouvons entreprendre aucune cure

mercurielle, et nous sommes obligés de nous en tenir à un traitement *négatif* relativement au virus; car les gommes suppurent rarement, sans être accompagnées de la carie de l'os, et cette dernière est un signe manifeste de l'existence de la diathèse scorbutique. C'est pour cette raison que nous conseillons de recourir toujours à des doses généreuses de kina (on en portera la dose à trois gros par jour, au moins), et de faire un grand usage des bains doux, et des choses acides. Je parle avec cette assurance, parce qu'une infinité de cas m'ont fourni les moyens de trouver la véritable méthode de gouverner les gommes. La première précaution à prendre, je le répète, est de bannir de la cure toute espèce de remède dit *antivénérien :* il ne faut pas non plus trop se presser de hâter la guérison, car il faut changer par degrés le caractère de la lymphe et de tous les élémens du sang. Tout remède très actif est dangereux, parce qu'il accélère la corruption générale des humeurs. Ce que nous venons de dire suffit quant à la cure intérieure; passons à l'extérieure.

Secours externes.

Aussitôt que les gommes commencent à paroître, on recourt bientôt aux topiques. Le but qu'on se propose est de dissoudre la tumeur dans le moins de temps possible, et on croit y parve-

nir par le moyen des frictions d'onguent mercuriel, ou par l'application d'un vésicatoire. Le premier procédé réussit très rarement, et au contraire il est très capable d'améliorer la suppuration de la tumeur, dont on désire tant la résolution. J'ai dit ailleurs d'où dépend cette activité particulière que le mercure exerce; je n'y reviendrai pas ici. L'application d'un épispastique me paroît beaucoup mieux raisonnée; car on peut espérer, jusqu'à un certain point, parvenir à évacuer, par la voie qu'on ouvre à la peau, une grande quantité de la lymphe très épaisse, arrêtée particulièrement sur le périoste. Quoi qu'il en soit, la pratique nous enseigne que l'avantage que nous en obtenons n'est qu'instantané et de peu de conséquence. Aussi me semble-t-il que c'est à tort qu'après avoir été trompé sur le petit avantage qu'on croit avoir obtenu du premier vésicatoire, on se décide à en appliquer un second, et même un troisième. Je suis persuadé que, loin de dissiper la gomme, ces vésicatoires ne font que la fixer davantage, parce qu'ils endurcissent extraordinairement les tégumens, et forment une espèce de callosité sur la partie. Or, s'il en est ainsi, on est obligé de convenir que cette callosité oppose un obstacle invincible à la résolution de la gomme, qui doit alors plutôt augmenter que diminuer. C'est par cette raison que je me suis attaché à la méthode de l'illustre *Bromfeild*, aussitôt que

j'eus pris connoissance de son excellent ouvrage de chirurgie. Ce célèbre praticien propose de faire des incisions profondes sur les gommes, pour en hâter la suppuration, avant que l'os sur lequel elles sont placées ait eu le temps de ressentir les effets du venin. Les nombreuses expériences que nous avons faites dans notre immense hôpital militaire sont venues confirmer sa théorie. Nous nous sommes convaincus qu'on guérit en peu de jours les gommes où la carie n'est pas encore établie, moyennant une suppuration louable, et en pansant les plaies, comme on dit, par *première intension*.

Je m'attends à deux choses, en exposant une méthode simple de guérir les gommes : la première, que nos chirurgiens se flatteront d'y avoir pensé; la seconde, qu'ils disputeront l'honneur de la découverte à l'illustre *Bromfeild*. Quant à moi, je n'entrerai point en discussion sur cet objet; je dirai seulement que quelque grand que soit le savoir de nos chirurgiens de Naples, je ne les ai jamais vu pratiquer de profondes incisions sur les gommes en état d'*immaturité;* et je suis bien aise, en même temps, de confesser ici que je me suis empressé de suivre le conseil du chirurgien anglais, et que je n'ai eu qu'à m'en applaudir. Cette considération m'a déterminé à rapporter ici la traduction des principales réflexions de *Bromfeild*,

Bromfeild, tirées du deuxième volume de ses Observations et Cas de Chirurgie, *page* 13.

« La gomme, dit l'Auteur, est également une » tumeur molle; mais elle est située sur la superficie de l'os, entre ce dernier et le périoste. Les » humeurs qu'elle contient ressemblent à une » substance gommeuse ramollie, dont elle emprunte son nom. Je suppose que cette tumeur » provient du déchirement de quelques uns des » vaisseaux nutritifs de l'os obstrué, d'où résulte » l'épanchement du fluide séreux; que celui-ci » se fait route entre les fibres osseuses, jusqu'à ce » qu'il soit arrivé à la superficie de l'os, où il est » arrêté par la résistance que lui oppose le périoste; que la partie la plus subtile s'évaporant » le reste s'épaissit par l'effet de l'inflammation; » et que le périoste, naturellement peu élastique, » se trouvant distendu en conséquence, il s'endurcit, et forme cette espèce d'exostose, comme » on l'appelle généralement. Quand la tumeur » provient de cette cause, et que tout le reste est » guéri, toute la cure consiste à faire une simple » pression sur la partie affectée avec un instrument chirurgical.

» Le *nœud vénérien* confirmé dépend en apparence de l'état variqueux des fibres osseuses; » l'humeur qui obstrue les vaisseaux nutritifs n'est

» probablement qu'épaissie ; il ne paroît pas au
» moins qu'elle soit extravasée. Cet amas d'hu-
» meurs épaisses, en distendant le périoste, occa-
» sionne une douleur violente, qui, étant noc-
» turne, est un symptôme caractéristique du
» virus syphilitique. Quand le périoste n'est
» qu'engorgé, sans qu'il existe aucune lésion à
» l'os, on peut espérer d'obtenir une guérison
» radicale, par le moyen du mercure qui, en
» atténuant la matière de l'obstruction, la dis-
» pose à être transportée hors de la machine
» par les émonctoires naturels ; mais quand l'os
» est malade lui-même, cette méthode ne peut
» réussir. Comme, depuis bien des années, j'ai
» attribué la cause des douleurs nocturnes à la
» distension du périoste que j'ai dit n'être point
» élastique, j'en ai conclu qu'on pourroit peut-
» être parvenir à apporter un soulagement
» prompt, en faisant une simple incision sur
» toute la longueur du nœud. En effet, je me
» déterminai un jour à faire cette opération à
» un malade, qui depuis long-temps ne pouvoit
» dormir pour cause de douleurs insupportables.
» Aussitôt que j'eus distendu le périoste par ce
» moyen, il recouvra le repos, et il n'a jamais
» éprouvé depuis la moindre récidive.

» Depuis cette époque, j'ai toujours continué
» à faire usage de cette méthode, et avec le plus

» heureux succès. Le procédé usuel étoit autrefois d'appliquer un caustique sur la longueur du mal: mais le nœud une fois ouvert » exigeoit l'exfoliation avant que de se cicatriser, » et elle est au contraire rarement nécessaire, » si on fait l'incision de bonne heure, c'est-à-» dire avant que la suppuration se soit établie » sur la membrane environnante; d'ailleurs, » comme il arrive assez souvent que l'os même » n'est pas affecté, et que nous ne trouvons que » le périoste épaissi, rien n'est si facile que de se » tromper à cet égard après le plus scrupuleux » examen. C'est pourquoi il est toujours plus » prudent d'attendre que le malade soit assez » avancé dans l'administration des frictions mercurielles, avant que de faire l'incision; car s'il » arrive jamais que la tumeur diminue, et que » les douleurs s'appaisent, il est très probable » alors que l'opération chirurgicale deviendra » inutile ».

Je n'ajouterai rien à ce que propose M. *Bromfeild* à cet égard; j'ai assez clairement émis mon opinion; je suis convaincu par l'expérience qu'on retire peu d'avantage des frictions mercurielles, en cas de gommes. S'il y a du danger d'administrer les frictions dans le cas de gommes qui n'ont pas encore suppuré, les conséquences en seront beaucoup plus funestes lorsque ces

tumeurs ouvertes nous présenteront ce pus subtil, ichoreux et fétide, qui accompagne toujours la caric des os; aussi condamné-je, en pareil cas, l'usage tant interne qu'externe des mercuriaux. Je rappellerai ici le plus puissant de tous les motifs qui nous proscrivent l'administration du mercure; je répèterai qu'il est imprudent et même ridicule de vouloir introduire de nouveau dans le corps un médicament qu'on peut presque toujours accuser de la naissance des gommes. Nous devons au moins être persuadés que les sujets disposés à cette maladie ne peuvent qu'avoir lieu de s'en plaindre. Il me semble enfin que le mercure, en cas de gommes, et sur-tout des gommes en suppuration, exerce les mêmes ravages que dans le rachitisme, c'est-à-dire qu'il augmente la diathèse scorbutique générale et la prédisposition des humeurs à la putridité. Or, en pareille occasion, je bannis du traitement le mercure, les diaphorétiques, ainsi que les résolutifs: je recours, au contraire, aux toniques, aux anti-septiques et aux glutineux. Je commence par le quinquina, comme je l'ai dit plus haut, je passe ensuite aux acides minéraux et végétaux; je prescris le lait, la tisanne d'orge, celle de gramen, ou la décoction des bois sudorifiques. Je conseille enfin le bain d'eau douce, plutôt froid que chaud, ainsi que tous les autres secours que peut me fournir une saine connoissance de la matière médicinale.

Je confie le soin de la plaie à un chirurgien sage, qui, pour hâter la guérison, administre de son côté les anti-scptiques.

Traitement des Exostoses.

Les véritables exostoses, c'est-à-dire ces duretés qui se forment avec lenteur et dès l'origine sur la superficie des os, ou qui survivent à la guérison des gommes, ne sont point ordinairement accompagnées de symptômes de conséquence quand elles occupent des parties peu intéressantes, et principalement quand elles sont éloignées des articulations. Si, à la suite d'un traitement mercuriel méthodique, il restoit quelquefois une petite tumeur osseuse indolente sur le tibia, sur le fémur, ou sur l'humerus, il faudroit y faire peu d'attention, puisqu'on auroit la certitude d'avoir neutralisé entièrement le virus syphilitique. Mais si, au contraire, il survenoit une tumeur dans la cavité interne du crâne, et qu'elle fût formée de la substance de l'os, la simple altération du plan osseux suffit alors pour occasionner des accidens très graves qu'on doit regarder comme absolument incurables. Ces accidens consistent ordinairement dans les douleurs atroces qui se font sentir, tantôt dans une partie de la tête, tantôt dans l'autre; dans la foiblesse ou la perte entière de la vue, dans la

paralysie des paupières, et enfin dans cette espèce de vomissement qui accompagne les maladies tant essentielles et organiques, que les maladies convulsives. Il est rare qu'en pareilles circonstances on retire beaucoup d'avantage du mercure le mieux administré; les malades meurent assez généralement dans des convulsions très violentes; nous en avons été assez souvent spectateurs.

Pour acquérir la certitude de la présence de quelques exostoses dans l'intérieur du crâne, ou plutôt pour s'assurer s'il existe quelque vice organique dans cette cavité, je ne connois pas de meilleur expédient que d'appliquer le cautère actuel derrière les oreilles, et d'y maintenir deux plaies ouvertes pendant long-temps. Si la maladie dépend d'une collection ou d'un afflux préternaturel de lymphe, on est sûr d'obtenir par ce moyen une guérison parfaite; au contraire, on en retirera qu'un soulagement et un mieux momentané, si la maladie provient d'un vice organique. Je puis en parler par expérience; cette dernière conduit toujours à la découverte de la vérité.

Hydropisie des articulations.

Quand j'ai parlé de l'hydropisie ou de la tumeur œdémateuse des articulations; quand j'ai

traité du diagnostic des tumeurs squirrheuses, j'ai dit ce qu'il y avoit de plus essentiel concernant la cure de ces deux affections. Après avoir fait connoître la grande difficulté qu'on rencontre à guérir les congestions lymphatiques qui se forment, par exemple, dans l'articulation du genou, et qui, le plus souvent, sont précédées d'une tumeur dure et résistante. Il me reste à avertir le lecteur que le meilleur moyen qui m'ait réussi en pareil cas, est de faire des douches de bonne heure sur la partie affectée. J'ai trouvé cet expédient très simple, préférable à tout autre, parce qu'il facilite l'absorption, en mettant en jeu la lymphe qui séjourne dans la capsule articulaire, en l'échauffant et en restituant aux canaux obstrués la force qu'ils avoient perdue; d'ailleurs, ce remède innocent n'endommage ni les os ni les parties qui renferment la lymphe. En un mot, la douche, en réchauffant et atténuant jusqu'à un certain point la matière de la tumeur, en facilite la résolution. Mais il faut s'attendre à des résultats diamétralement opposés au but qu'on se propose, si on s'avise d'appliquer sur la tumeur un fondant qui, comme l'onguent mercuriel, hâte la corruption de la lymphe syphilitique amassée dans les jointures, en même temps qu'il affoiblit tous les vaisseaux absorbans de ces parties. En effet, on peut s'attendre que le long séjour de la cause morbifique,

mais plus particulièrement encore l'activité du mercure, concourront à transformer la lymphe syphilitique, très inerte par elle-même, en un fluide très âcre qui, en commençant par ulcérer les membranes, par altérer la superficie des os, et en s'introduisant peu à peu dans la masse générale des humeurs, finira par engendrer le marasme ou la phthisie pulmonaire. Voici pourquoi il ne faut pas trop insister sur les frictions mercurielles, ainsi que sur l'usage interne des préparations de ce même métal. C'est encore pour obvier à cette dégénérescence de la lymphe que je conseille de bannir de la pratique tous les autres procédés communément adoptés par nos chirurgiens, tels que l'application des cautères actuel et potentiel, et l'ouverture de l'abcès. Les deux premières opérations déterminent vers la partie affectée un afflux considérable d'humeur, et elles occasionnent, de cette manière, la dégénérescence dont je viens de parler; la troisième, en ouvrant un passage à l'air atmosphérique, favorise ou produit une corruption funeste et irréparable. J'ai vu très souvent l'articulation se détacher en entier, par suite du sphacèle des ligamens et des membranes qui en font toute la force.

D'après tout ce que je viens de dire, le médecin ne doit jamais différer d'en venir aux

douches ; et s'il veut en retirer un avantage durable, il doit les continuer pendant long-temps. Si la dureté est volumineuse, on peut la recouvrir d'un emplâtre de gomme ammoniaque, dissoute dans le vinaigre scillitique. Si ce topique ne m'a pas toujours réussi, dans tous les cas, je n'en ai pourtant pas moins retiré souvent de grands avantages dans les tumeurs des articulations, et dans les ankiloses complètes. J'ai coutume de joindre aux douches quelques légères frictions de *sublimé*, que je fais sous la plante des pieds, pendant tout le temps que persiste la dureté : pourvu que toutes les autres fonctions du corps ne soient point sensiblement altérées ; pourvu que le sujet n'ait point perdu de son embonpoint; pourvu enfin, qu'il n'ait pas seulement un soupçon de fièvre lente le soir. En employant ainsi qu'une très petite quantité de mercure, ce dernier ne peut agir que très légèrement; il ne peut que dissoudre et atténuer simplement la lymphe, sans la corrompre et sans lui faire acquérir le caractère d'un véritable alkali caustique, pour m'exprimer selon la véritable idée que j'en ai conçue. Je confesse aux personnes qui me trouveront minutieux et prolixe, que je ne suis pas peut-être exempt du reproche intérieur d'avoir fait quelque tort à certains malades, pour m'être d'abord laissé guider par l'*autorité*, et pour avoir suivi les traces d'autrui ! Voici ce

qui m'a déterminé depuis long-temps à ne plus m'arrêter aux théories vulgaires qu'on pourroit appeler *préjugés de l'école;* je me suis déterminé à scruter moi-même la nature, et j'ai fait une récolte immense de vérités pratiques, qui très souvent m'échappent, et tombent malgré moi sous ma plume.

Je n'ajouterai rien ici à ce que j'ai dit précédemment sur la cure des tumeurs séreuses; j'ai démontré l'impossibilité de les guérir, soit qu'elles proviennent du virus syphilitique, soit qu'elles dépendent de tout autre cause.

Les vices profonds et invétérés des os, appartenant à des parties très délicates, telles que les vertèbres, ne se guérissent qu'avec la plus grande difficulté. Qu'on se garde bien alors de faire usage des mercuriaux: ils ne feroient qu'accélérer la perte infaillible des malades. Les ouvertures artificielles qu'on fait dans les parties éloignées du centre du mal, où la lymphe se porte, en raison de leur déclivité, sont comme j'en ai averti plus haut, la cause d'une mort encore plus prompte: or, nous nous attacherons aux remèdes palliatifs internes, tirés du règne végétal; nous recourrons aux anti-syphilitiques, et nous conseillerons le régime *herbacé* dit anti-scorbutique.

§. V. *Cure des douleurs universelles et particulières.*

Il ne faut pas croire qu'il faille, dans tous les temps, dans toutes les circonstances, recourir uniquement aux frictions de *sublimé*, toutes les fois qu'il s'agit de combattre avec efficacité les douleurs syphilitiques graves, qui commencent sur-tout vers les premières heures du soir, et deviennent insupportables pendant la nuit: notre erreur seroit bien funeste aux malades. On ne parvient pas toujours à guérir les douleurs par cette méthode, et il est au contraire beaucoup de cas où il faut s'éloigner de la route frayée. S'il est des personnes auxquelles on puisse les administrer avec la certitude de succès, c'est sans doute aux sujets gras, et d'un tempérament phlegmatique, pourvu que les douleurs n'aient été ni accompagnées, ni précédées de gommes, ou des autres symptômes graves de la syphilis, c'est-à-dire quand la maladie n'est pas très ancienne: il faudra seulement prendre toutes ces précautions, et faire tout son possible pour diriger le remède plutôt par les urines que par les sueurs. Mais si la maigreur est considérable, si on rencontre des *nodus* en différentes parties du corps, et principalement si les douleurs sont venues à la suite de cures mercurielles très longues, la méthode *négative*, c'est-

à-dire le traitement anti-septique doit être alors la première base des indications curatives. C'est à cette époque, plus qu'en tout autre occasion, que j'insiste, sur-tout sur le bain d'eau douce ; car le corps, pour ainsi dire brûlé et privé de graisse par l'effet du mercure, semble avoir un besoin positif d'humidité et de fluides aqueux et glutineux. C'est ce qui fait qu'en pareil cas on administre avec succès les décoctions d'orge, les farineux et les acides, soit végétaux, soit minéraux ; nous nous tiendrons en garde contre les purgatifs qui deviennent souvent funestes entre les mains des empiriques. L'opium, administré le soir à des doses discrètes, est avantageux et convient dans les douleurs syphilitiques, quelle que soit la méthode qu'on adopte d'ailleurs. Ce narcotique, en produisant un relâchement général, aide l'action du mercure, et il fait que ce dernier rencontre moins de résistance de la part des solides. Il est inutile de répéter ici combien les étuves et les eaux thermales sont funestes aux douleurs syphilitiques ; elles dessèchent le corps, elles lui enlèvent sa graisse naturelle, sans porter la moindre atteinte au virus.

On peut adapter (avec quelques modifications) aux douleurs partielles, telles qu'aux sciatiques, aux maux de tête chroniques, etc., tout ce que nous venons de dire relativement aux douleurs

syphilitiques universelles. On guérit également avec les frictions de *sublimé* la sciatique syphilitique, celle qu'on appelle rhumatique, comme la prétendue nerveuse ; de sorte qu'il ne m'arrive plus d'appliquer des vésicatoires précisément sur telle ou telle partie. Je bannis du traitement toutes ces médecines et ces lavemens drastiques si généralement vantés ; jamais je ne propose ou je ne consens à l'application du feu sur la tête du fémur: j'ai trop connu l'abus de tous ces procédés inutiles et barbares. Il m'est arrivé de même fort rarement de faire appliquer des vésicatoires sur la partie externe du genou, ou à la malléole du même côté, aux malades que j'ai guéris radicalement par le moyen des frictions de *sublimé:* quand la douleur étoit portée trop loin, je préférois en venir à tout autre remède.

Parmi un très grand nombre de guérisons de sciatiques que j'ai opérées, je me rappelle du cas particulier d'un jeune homme dont la jambe gauche étoit restée immobile, par suite de cette cruelle affection, et qui en même temps étoit consommé par une diarrhée des plus opiniâtres. Tous les moyens curatifs, tant internes qu'externes, avoient échoué: je n'en réussis pas moins à guérir d'abord la diarrhée, et ensuite la sciatique, par le moyen des frictions de *sublimé* seules.

Je respecte sans doute tout ce qui a été écrit par des médecins distingués, relativement au siége et au traitement de cette infirmité; mais j'ose espérer qu'on me permettra de mettre au jour les résultats de mes observations particulières, à la suite des réflexions consignées dans la première partie de ce Traité; j'ose espérer, encore qu'on prendra en bonne part la manière sincère avec laquelle je m'explique.

§. VI. *Cure des douleurs de la tête.*

Les douleurs opiniâtres et fixes de la tête, qui proviennent de la vérole confirmée (soit qu'elles soient simples, ou accompagnées quelquefois d'ophtalmies et même d'un commencement d'amaurôse), exigent souvent l'application externe des mercuriaux, et elles cèdent ordinairement au traitement général que nous avons proposé: mais il est rare qu'elles s'évanouissent en totalité, si on ne pratique d'abord une plaie profonde à travers les sutures squammeuses. C'est ainsi que je parviens à guérir en peu de temps les migraines syphilitiques les plus obstinées, les ophtalmies et toutes les autres affections de l'organe de l'œil; il y a plus: il m'est souvent arrivé d'opérer, par ce seul moyen, des cures où avoient échoué les médicamens les plus efficaces. C'est à tort que quelques inculpateurs ont supposé que

j'ai voulu m'attribuer cette découverte qui réellement est très ancienne. Si cette inculpation étoit fondée, je mériterois sans doute le mépris dû aux plagiaires ; mais je suis loin de mériter ce sort là ; car, quoique je n'ignorasse pas que les anciens avoient parlé de ce procédé, j'avoue que je ne l'aurois jamais mis en usage, si je n'eusse lu l'immortel ouvrage de M. *Bromfeild*, où cet article est particulièrement développé. La première fois que j'en fis l'essai, je citai le chirurgien anglais, et je n'eus pas l'orgueil de m'en faire passer pour l'auteur. Cette salutaire méthode n'est en usage que dans l'hôpital militaire des Incurables; les autres gens de l'art la méprisent, ou ils n'osent l'adopter, quoiqu'ils sachent bien qu'elle a été recommandée par les anciens. Quant à moi, ennemi des disputes, et toujours constant dans ma manière de penser, je saisis toujours avec avidité toutes les occasions qui se présentent de contribuer au soulagement de l'humanité affligée. Je ne crois pas inutile de rapporter ici les observations de *Bromfeild*; elles ont été traduites fidèlement sur l'original. Il s'exprime de la manière suivante, au sujet des incisions qu'on fait sur la tête dans l'espoir d'évacuer les humeurs répandues dans l'intérieur du crâne, après avoir condamné les ouvertures qu'on fait sur la suture sagittale, vol. I, chap. I, pag. 30.

« J'avois depuis long-temps présumé que, dans » tous les cas où une certaine quantité de lymphe » se seroit extravasée entre le crâne et la dure-» mère, il pourroit être avantageux de maintenir » quelques unes des sutures ouvertes, pour fa-» ciliter l'écoulement de l'humeur épanchée ; » j'examinai le crâne de différens sujets, et je » trouvai que l'*additamentum* de la suture tem-» porale étoit presque toujours ouverte; que sa si-» tuation déclive étoit le plus favorable possible à » un écoulement quelconque de l'intérieur du » crâne ; que cette suture avoit entr'autres avan-» tages celui d'être située sur un des grands » sinus, et que de cette manière on pouvoit at-» tendre, d'une incision pratiquée sur toute la » longueur de l'*additamentum*, un écoulement » des humeurs contenues non seulement dans la » partie de la membrane qui recouvre le cerveau, » mais encore dans celle qui renferme le cer-» velet.

» Les grands avantages que j'ai vu résulter des » écoulemens procurés par le moyen des inci-» sions faites directement sur cette portion de » la suture, m'engagent à les recommander for-» tement, toutes les fois qu'à la suite de violentes » secousses du cerveau il reste quelques symp-» tômes dont on peut attribuer la cause à l'extra-» vasion de la lymphe. Elles n'ont pas moins été

» avantageuses

» avantageuses dans la *goute sereine*, toutes les
» fois que cette dernière pouvoit aussi être attri-
» buée à l'épanchement de quelque fluide sur les
» nerfs optiques, à la suite de quelque chute, ou
» pour cause de coups reçus sur la tête. Je les ai
» trouvées de même singulièrement avantageuses
» dans les attaques d'épilepsie, quand on a eu la
» précaution de les maintenir ouvertes par le
» moyen de petits tampons, ou avec de la ra-
» cine de gentiane. Je me suis avisé un jour de
» remplir les ouvertures avec des plumasseaux
» de charpie bien serrée; mais je ne tardai pas à
» m'en repentir; car, mes malades, qui avoient été
» singulièrement soulagés par un écoulement de
» quelques jours, se trouvèrent bientôt plus mal
» que jamais. Ce changement fut sur-tout très sen-
» sible chez une jeune fille épileptique, à laquelle
» cette opération avoit été si salutaire, que, sur
» cent attaques qu'elle avoit dans un jour, avant
» qu'on la lui eût faite, elle n'en ressentoit que
» deux pendant tout le temps que sa plaie cou-
» loit librement. Or, pour s'assurer si le mieux
» résultoit ou non de l'ouverture, on essaya de
» la boucher avec de la charpie sèche; mais on
» fut bientôt obligé de se convaincre, car les at-
» taques devinrent plus fréquentes que jamais. Je
» m'empressai d'instruire de mes succès un grand
» nombre de professeurs en chirurgie; quelques
» uns essayèrent de ma méthode, et j'ai appris de-

» puis que quelquefois elle avoit réussi, et que » d'autres fois elle avoit échoué; mais je ne tardai » pas à me convaincre que toujours le défaut de » succès provenoit évidemment de la faute de » l'opérateur, qui n'avoit pas fait exactement » l'ouverture sur la suture : on ne pouvoit alors » compter sur aucune espèce d'écoulement de » l'intérieur du crâne ».

Les réflexions du même auteur, et ses succès, suffisent sans doute pour prouver les avantages de la méthode qu'il propose : quant à moi, au lieu de faire une incision avec le bistouri, je pratique une brûlure profonde, dans l'intention d'en obtenir un écoulement plus long-temps continué, et qui me réussit à merveille. J'ai guéri radicalement de cette manière, en moins de quarante ou cinquante jours, des ophtalmies, des céphalées, et des migraines des plus opiniâtres. Il y a réellement quelque chose de merveilleux dans la manière prompte avec laquelle ces ustions apportent du soulagement, sur-tout dans les affections qui proviennent de l'abus du mercure. Je rapporterai ici deux observations qui méritent le plus grand intérêt. L'objet de la première est un jeune soldat auquel un ignorant fit faire un grand nombre de frictions mercurielles sur la partie chevelue de la tête; cet infortuné fut bientôt réduit à un état déplorable : il éprouva de fréquentes attaques d'épi-

lepsie, après la quarantième friction. Je ne parvins à le guérir d'une manière radicale que par les brûlures qui déterminèrent l'écoulement d'une quantité extraordinaire d'un pus épais : cet afflux de matière vers l'extérieur produisit aussi à la peau une espèce d'efflorescence critique, semblable aux pustules syphilitiques.

La seconde victime, également épileptique par suite de la vérole, étoit d'un tempérament mélancolique ; elle avoit le pouls si bas, qu'on le sentoit à peine : on ne pouvoit donc guère se promettre un succès aussi prompt et aussi facile ; néanmoins les ustions seules suffirent encore dans cette occasion.

Je passe sous silence un grand nombre de guérisons d'ophtalmies, de douleurs aiguës de tête ; et je pourrois encore me féliciter d'avoir guéri par cette méthode des *gouttes sereines* commençantes. Mais j'invite instamment ceux des membres de notre faculté médicale (qui croient avoir un droit exclusif à tout ce que les autres peuvent imaginer de nouveau) à être moins rigoureux à blâmer, et sur-tout à ne pas condamner les auteurs qui se laissent diriger dans toutes leurs actions par le seul espoir de soulager l'humanité.

§. VII. *Des Plaies, des Pustules, et autres Affections chroniques, dépendantes du virus confirmé.*

Comme je me suis longuement entretenu des accidens principaux résultant du virus syphilitique, tant relativement au diagnostic qu'à la cure, il ne me reste plus qu'à parler, d'une manière générale, des autres affections qui dépendent de la même cause; et je commencerai par les plaies.

Presque tous nos praticiens ont pour maxime générale qu'il y a du danger à faire usage du mercure et de ses préparations, toutes les fois qu'il existe sur le corps quelques plaies syphilitiques; et, dans le même moment, nous les voyons vanter les fumigations de cinabre (oxide de mercure sulfuré rouge), comme le *spécifique* par excellence des plaies syphilitiques invétérées de la gorge et de tout autre partie du corps quelconque. Voici comment ils démentent, par ces faits, ce qu'ils cherchent à persuader avec des raisons théoriques et de vieilles expériences. Dans cette controverse, il ne faut que consulter la nature; elle nous décèlera la vérité, si nous savons bien l'interroger. Les anciens maîtres de l'art s'interdisoient l'emploi des mercuriaux, toutes les fois

qu'il existoit une plaie grave sur quelque partie du corps; ils s'en abstenoient précisément dans le cas de plaies syphilitiques sordides et antiques, parce qu'ils savoient très bien que le mal provenoit d'un vice scorbutique, et que le mercure est toujours très dangereux en pareil cas : tel étoit le résultat de leur expérience.

Ceci posé, je demande quelle est l'apparence, quel est le génie, et quel est le caractère des plaies de la gorge ? Or, il est constant qu'elles attaquent ordinairement les personnes consumées par la syphilis, et presque réduites au dernier degré de la phthisie. La superficie de l'ulcère rongeant est toujours recouverte d'un voile sordide et sanieux : il a toutes les apparences des véritables plaies scorbutiques. On a la certitude d'augmenter le mal, si on s'avise de soumettre les plaies de cette espèce à l'action des molécules âcres et pénétrantes du cinabre en fumigation : il y a encore plus de danger à diriger les vapeurs de ce mixte sur les plaies de la gorge; elles déterminent le phlogose du poumon ; elles excitent une toux sèche très gênante, et elles exposent les malades à tomber dans une phthisie pulmonaire incurable. Nous n'avons point de raison au dessus de cette dernière, pour nous faire redouter le cinabre sous forme de vapeurs, dans le traitement des plaies de la gorge. Je me rappelle d'avoir été

obligé de remédier aux accidens qu'il causa, entre autres, par une diète lactée très stricte et long-temps continuée, par les remèdes anti-septiques, et par un grand nombre de bains d'eau douce. Il m'est encore arrivé quelquefois de réussir à guérir d'une manière assez heureuse les ulcérations de la gorge avec le *sublimé* seul, à la dose d'un quart de grain dans la boisson, et avec la précaution de l'associer à une grande quantité de lait, et à un grand nombre de bains.

En se rappelant tout ce que je viens d'écrire, en réfléchissant aux diverses observations que j'ai rapportées, il ne sera pas difficile de régler l'emploi des remèdes capables d'opérer la cure radicale des plaies syphilitiques invétérées.

§. VIII. *Obstructions du bas-ventre traitées avec les* frictions *de* sublimé (muriate de mercure oxigéné).

La syphilis invétérée occasionne souvent des engorgemens et des duretés au foie, à la rate, et aux glandes mésentériques; ces affections organiques cèdent en grande partie à l'action du *sublimé* qu'on emploie pour guérir la vérole. J'ai voulu éprouver si ce remède étoit également avantageux, quand ces obstructions constituoient la maladie principale; en effet, je m'en suis convaincu: j'ai vu diminuer, d'un tiers au moins,

une rate qui, par son volume extraordinaire et par sa dureté, pouvoit être regardée comme squirrheuse; et ce, à la suite d'un certain nombre de frictions de *sublimé*, faites sous la plante des pieds, lesquelles avoient occasionné un flux d'urines très sédimenteuses. Si le malade avoit su garder le régime, peut-être aurois-je eu le plaisir de le voir guérir radicalement.

Je pourrois encore rapporter ici les résultats de quelques tentatives qui, pour ne pas être très décisives, n'en ont pas été pour cela entièrement infructueuses; mais j'aime mieux m'en tenir là. Une raison bien plausible, et qui m'a empêché de porter plus loin mes expériences, c'est que je connois le danger qu'il y a à employer à trop grandes doses les médicamens actifs; je sais très bien qu'au lieu de résoudre les congestions squirrheuses, on s'expose quelquefois à les faire suppurer, et à les porter à la corruption, ce qui est très dangereux. Je sais tout ce qui a été dit relativement à l'administration des frictions mercurielles sur la région du foie, dans le cas d'obstructions et d'engorgemens de cet organe; mais ce n'est point ici le cas de s'étendre sur cet article: je me réserve à en parler dans un temps plus opportun.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

OBSERVATIONS

PRATIQUES PARTICULIÈRES.

L'HISTOIRE, ou la deseription elaire et fidèle des maladies est la partie de la médeeine qui forme le diagnostie, qui établit les indieations, et qui assure une guérison parfaite. C'est ainsi que, guidé par ees prineipes, j'ai, depuis un grand nombre d'années, noté journellement tout ce qui arrivoit aux malades très nombreux que je voyois; et je n'ai jamais négligé d'éerire ces observations au lit même des malades, et dans différentes heures du jour. Beaucoup d'élèves actifs et industrieux qui cherehoient à seruter la nature, et qui étoient très assidus à ma elinique, eonservoient tout ee que je leur dietois, pour le tranſerire sur le livre général des observations.

Voiei quelles sont les histoires des maladies, qu'aujourd'hui je présente au public; voici le

résultat des descriptions pénibles exécutées aux risques de la vie, puisque, pour se les procurer, on doit toujours être enseveli au milieu des exhalaisons putrides et contagieuses des personnes consumées par les maladies les plus affreuses.

Parmi ces nombreuses histoires, j'ai fait une élite des plus intéressantes et des plus instructives; pour éviter les répétitions, j'en ai passé sous silence un grand nombre du même genre. Je n'ai pas voulu, dans cette dernière partie, dérober et ravir à un grand nombre de mes amis les justes louanges qui leur appartenoient, pour avoir bien voulu me référer, et me fournir de très-belles guérisons obtenues selon ma méthode. Je n'ai pas cru pouvoir mieux m'acquitter envers eux, que de publier avec exactitude les histoires qu'ils m'ont transmises; et je l'ai fait avec la plus grande satisfaction. Si ma manière d'observer, et les réflexions que j'ai déduites des faits obtenoient l'approbation générale, ce seroit un nouvel encouragement pour me faire un jour publier un recueil d'observations appartenant tant aux autres maladies chroniques, qu'aux maladies aiguës, minutieusement décrites, et toujours rédigées avec la plus grande attention. Avant que d'en venir aux guérisons obtenues par l'usage externe du *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné), je présenterai quelques cas dans lesquels ce remède a été directement ou indirectement dangereux.

PREMIER CAS.

Un cavalier de moyen âge, d'un tempérament sanguin, bilieux, fut, à la suite d'un bubon mal gouverné, oppressé peu à peu de la *syphilis* confirmée, qui le maltraita constamment pendant l'espace de deux ans. Des ulcères très profonds à la face, et dans toute la partie interne du nez; des plaies très sordides de la gorge qui empêchoient la déglutition de toute substance solide quelconque; la fièvre continuelle, et le marasme, constituoient sa triste maladie. Après avoir tenté envain un grand nombre de remèdes mercuriaux, selon la méthode des autres professeurs, je l'entrepris, et je commençai à lui administrer de très petites doses de *sublimé corrosif*, dissous dans l'esprit-de-vin (alcool), et édulcoré avec le julep commun. Je débutai par un quart de grain, que je portai successivement jusqu'à un grain, moitié le matin, moitié le soir. J'associai toujours au *sublimé*, je ne dirai pas une quantité discrète de lait, mais une quantité excessive. L'opération principale de ce médicament fut de produire une quantité si prodigieuse d'une sueur si visqueuse, fétide et puante, qu'à la fin de la cure le linge s'en trouva corrodé d'une manière étrange. Les bons effets en furent merveilleux, puisqu'après la seconde semaine toutes les plaies commencèrent à se déter-

ger, à pousser peu à peu de nouvelles chairs solides, et qu'elles parvinrent toutes à une cicatrisation parfaite. C'est alors que le malade commença à récupérer la faculté d'avaler les alimens solides, et qu'allant toujours de mieux en mieux, il récupéra son ancienne santé dans l'espace de deux mois. Il restoit seulement dans la machine une certaine débilité, et cette *susceptibilité* à être incommodé par la plus petite cause, qu'on remarque ordinairement chez les personnes affoiblies par de longues maladies. Il passa environ deux ans dans un état de santé médiocre; il la devoit sur-tout à une manière régulière de vivre, à l'usage du lait, et à quelques autres moyens rafraîchissans très doux. Mais au moment où on s'y attendoit le moins, il survint, avec une petite toux, un crachement de sang très abondant, qui ne causa ni fièvre, ni autres accidens de conséquence: quelques jours d'une diète sévère, et l'usage des humectans, y mirent heureusement fin. Deux autres années après, la même indisposition reparut de nouveau: on la guérit avec la même promptitude, et elle ne s'est plus réproduite depuis. J'ai attribué ces accidens à la trop grande force avec laquelle agit le *sublimé corrosif*, quand on l'emploie à l'intérieur, comme cette assertion sera confirmée ultérieurement par les observations suivantes.

DEUXIÈME CAS.

Maladie Noire (morbus niger).

Monsieur le lieutenant-général, marquis *Militerni*, âgé de soixante-quatre ans, de petite taille, mais d'un tempérament robuste et bilieux, rentra dans sa patrie en bonne santé, après avoir servi le roi de France pendant quarante ans. Au mois d'octobre 1774, il passa en Sicile, en vertu d'un ordre supérieur. Il n'avoit dans toute sa vie éprouvé que deux gonorrhées, qui lui avoient laissé une petite incommodité dans l'acte d'uriner, produite par un engorgement chronique de la prostate. A son arrivée à Palerme, se trouvant beaucoup plus mal, il consulta un habile chirurgien de cette ville, qui lui conseilla de se servir de bougies; mais quelques jours après leur introduction, il éprouva une plus grande irritation qui fut suivie, comme de coutume, d'un écoulement puriforme. Il survint dans le même temps une fièvre qu'on crut bilieuse alors, et qui fut traitée comme telle. La fièvre terminée, il lui succéda une forte dyssenterie qu'on guérit par des remèdes empiriques très astringens: mais son médecin, considérant qu'on pouvoit attribuer une partie de ces indispositions à un germe de la syphilis répandu par tout le corps, conseilla, entreprit, et exé-

cutâ la cure, qui dura l'espace de trois semaines; il fit usage du *sublimé corrosif*, dissous dans l'esprit-de-froment: le chirurgien fut de cet avis.

Trois mois après l'emploi du *sublimé*, il commença à se former dans l'estomac un acide si fort (après que le sujet avoit bu et mangé une chose quelconque), qu'il déterminoit un vomissement qui chassoit tout avec une grande quantité de glaires amères.

On tenta, à Palerme, des vomitifs, des purgatifs, et mille autres choses; ce fut en vain, parce que la maladie, pendant le cours de cinq mois, avoit réduit le sujet à ne pouvoir souffrir rien, qu'un peu de chocolat chaud. Si on cherchoit à arrêter ce vomissement spontané, le malade éprouvoit bientôt des douleurs intestinales atroces; et, pour le soulager, il falloit toujours recourir au vomitif: les selles n'amenoient que des matières crues; la maigreur étoit parvenue à un point excessif; une fois par hasard, il mangea du lait *pris*, il s'en trouva bien, de sorte qu'il se borna au lait: mais, quatre jours après, il retomba dans le même état; il retourna à Naples, le 18 août, dans une telle position. Je le vis le lendemain, et je lui trouvai, en outre, un pouls inférieur stomacal, fébrile; mais il n'avoit pourtant pas de fièvre. Le ventre ne me

parut dur que vers le lobe gauche du foie ; je n'observai aucune tumeur au pylore ; les urines étoient très sédimenteuses. J'ordonnai ce jour là un bain froid, et le lendemain le malade vomit comme de coutume ; il tenta le lait, il le rendit coagulé. Je lui conseillai la casse, il retint les œufs, et il a éprouvé beaucoup de soulagement, jusqu'au 25 août. Le sommeil fut tranquille ; les selles, procurées par les lavemens, furent naturelles ; il mangea de la gelée, et le vomissement reparut.

27 *Août.*

Après une nuit très inquiète, avec poids et oppression à l'estomac, il tomba, vers les neuf heures du matin, dans une défaillance terrible ; il avoit la pâleur de la mort : à peine lui sentoit-on le pouls. Un moment après, il éprouva le besoin de vomir ; il rendit d'abord une gorgée de salive, et il fit ensuite deux efforts qui furent suivis d'une quantité de sang obscur très dissous, et qui n'étoit point écumeux : ce sang pouvoit arriver au poids de cinq livres. Il n'a eu ni toux ni anxiété avant ni après, et il a cessé entièrement de vomir. On lui a donné continuellement de petites portions de neige ; les pouls sont toujours restés capillaires : deux heures encore après le vomissement de sang, il a éprouvé un froid sensible ; il s'est réchauffé l'après-midi, et il est survenu une petite fièvre,

avec des pouls élevés mais inférieurs, et une sensation de pesanteur à l'estomac. Dans l'*augment* de cette fièvre, il a souffert un autre évanouissement très léger; et dans le même moment, sans s'en appercevoir, il a vomi beaucoup de bile obscure, presque semblable à l'atrabile: on a administré de la neige et de l'eau froide; on lui a appliqué sur l'estomac deux lapins ouverts vifs: ils ont déterminé une évacuation alvine composée de *fèces* d'abord, puis d'une matière noire semblable à la poix, qui, en majeure partie, consistoit en sang.

28 *Août.*

Il a dormi par intervalles; la chaleur est naturelle, la fièvre est terminée, les pouls sont réguliers et pleins. On a appliqué quelquefois de nouveau les lapins; l'acide est très rare: il a rejeté une gorgée de bile vers les onze heures, temps où il s'est manifesté une altération insensible dans la fièvre; les urines sont un peu moins abondantes et sédimenteuses. Neige et eau.

29 *Août.*

Il a évacué du sang obscur, par le moyen d'un clystère: pouls naturels sans aucuns symptômes.

30, 31 *Août, et* 1er. *Septembre.*

Il n'a plus ressenti d'aigreurs, et il n'a plus vomi;

vomi ; le lavement du soir n'a produit qu'une selle atrabilieuse. On trouve dans la région de l'estomac un corps de la grosseur d'une noix : j'ai fait appliquer un emplâtre de ciguë sur cette partie ; trois verres de l'eau de *Pisciarelli* ont déterminé un flux d'urines troubles. Le corps, quoique foible, se nourrit un peu; le sujet mange très peu dans le jour, en différentes fois; il dort peu la nuit. Pouls vigoureux, mais un peu inégal, comme celui de la diarrhée.

5 *Septembre.*

Il a été exempt d'aigreurs pendant tous ces jours derniers; la pulsation de l'abdomen a cessé : il ne reste qu'un peu de dureté au foie; les lavemens produisent des féces et une bile obscure, qui le soulagent. Le pouls est naturel, égal ; la couleur et les forces s'améliorent : il ira à *Saint-Paul*, où il prendra l'eau de *Castellammarre*.

24 *Septembre.*

Il est retourné aujourd'hui de *St.-Paul*, parce que, depuis quelques jours, le corps s'étoit entièrement gonflé ; les alimens devenoient acides, au point qu'il a été obligé à s'efforcer de vomir, comme précédemment. Pouls égal, sans fièvre, bien qu'il prétende l'avoir eue deux fois ; grande

constipation : les lavemens, l'eau et le nitre (nitrate de potasse) le soulagent. Pouls comme à l'ordinaire : il retient les œufs.

25 *Septembre.*

Nuit inquiète, douleurs viscérales; les lavemens ont amené beaucoup de selles septiques : urines plus copieuses et plus sédimenteuses; pouls bas, languissant. Il n'a pas vomi; il continue l'usage du nitre.

8 *Octobre.*

Le vomissement redevient continuel, malgré que l'urine se maintienne toujours abondante. Il ne vomit pas beaucoup de ses alimens, mais une eau acide; le pouls est extrêmement débile : déjà l'intellect s'altère; la douleur continue toujours.

13 *Octobre.*

Tous les symptômes sont extraordinairement accrus : vomissemens continuels d'une substance noirâtre, acide; extrême débilité; urines abondantes; grande douleur à la région du foie.

21 *Octobre.*

Le malade est mort la nuit passée, après des vomissemens continuels : il ne vomissoit pourtant

qu'un fluide acide subtil, et jamais les alimens solides; il avoit ensuite des évacuations alvines noires; et, hier la nuit, il vomit une grande quantité de matières de la même couleur, ce qui n'avoit pas lieu d'abord. Le matin, veille de sa mort, la tumeur du foie avoit pris un accroissement extrême. Il est mort le 20 du présent mois, à cinq heures du soir.

Cette maladie est le vrai *morbus niger* d'Hipocrate, décrit par *Tissot* dans sa lettre à Zimmermann. *Aretée*, en parlant de l'hémoptysie, en distingue différentes espèces, et dit, page 9 :

Si autem gula aut ventriculus sanguinem vomunt, neque admodùm lethalis est effectus; et si valdè copiosi sanguinis exitus est, neque longa curatio est, neque varia. Si à jecore aut liene prodeat, non facilè id fit neque continenter, namque in ventriculum et intestina expeditiùs hæc viscera sanguinem propellunt: haud ità tamen quin cedendum sit hæc eadem ad superiora, videlicet pulmonem et arteriam posse retundere. Ib..... è ventriculo major concretusque sanguis è vomitu, etiamsi ab arteriâ fluxerit: si à venâ multò nigrior, compactiorque est. Nausea multa adest, pituitosus biliosusque vomitus: si priùs homo comedit, cum cibis mixtus sanguis ejicitur; in eodem enim

loco cibus sanguinisque colligitur; ructus crebri fiunt, et virus olentes. Quòd si multa materia collecta est, angor animi vertigoque sequitur; quùm materiam vomuerunt, resolvuntur tamen, penitùs exæstuant, assiduèque dolet ventriculus. Hip. lib. 4. Aph. 21. *Excrementa alvi nigra, sanguini atro similia, spontè exeuntia sive cum febre, sive citrà febrem, pessima, et quantò ipsorum colores pejores fuerint plures, eò deteriora. A medicamento autem talia exigi melius est, idque quantò ipsorum plures fuerint colores:* Et aph. 28. *Quibus per morbos acutos, aut diuturnos, aut vulnera, aut alium quemvis morbum extenuatis, bilis atra, aut veluti sanguis niger subierit, ii postridiè moriuntur.*

Et finalement, Hippocrate lui-même observe que

« *Post sanguinis eruptionem, nigrorum per alvum transitus malus* ». Hipp. prædict. 10, pag. 482.

Je ne voudrois pas que les personnes sages et savantes dans l'art sphigmique me demandassent pourquoi, dans un cas de ce genre, dans lequel le vomissement constituoit la partie principale de la maladie, je n'ai point spécialement remarqué et noté la nature du pouls; je répondrois que ja-

mais, dans aucun cas plus que dans celui-ci ; le pouls stomacal ne fut mieux caractérisé.

Le caractère de ce pouls consiste dans une élévation, ou un *arc* petit mais élevé, dur, et irrité, qu'on n'observe qu'à la partie moyenne de l'artère droite, précisément où appuient l'*index* et le doigt *medius* du médecin. Cet *arc* existe encore après la cessation du vomissement; mais il est toujours plus apparent quand un nouveau vomissement se prépare. Cette espèce de pouls appartient pourtant toujours à la classe des pouls inférieurs; autrement on pourroit le confondre avec le pouls pulmonaire, comme nous l'expliquerons dans une autre occasion.

TROISIÈME CAS.

Perforation de l'Estomac.

Dominique *Buonolume*, soldat au régiment des gardes Italiennes, de moyen âge, prit des doses excessives de *sublimé corrosif*, à la suite d'une syphilis très antique, accompagnée de pustules répandues sur presque toutes les parties du corps, et principalement sur les extrémités inférieures et la tête. Après quelques indispositions, il fut attaqué d'une cardialgie continuelle, avec vomissement de toutes les substances alimentaires,

et il fut constamment constipé. Les émolliens, les légers solutifs, les opiatiques, et les bains tièdes, ont quelquefois relâché le ventre; mais en général, ils ont apporté très peu de soulagement. Maintenant le vomissement est continuel; les douleurs continuent comme de coutume, et le malade est extrêmement maigre. Pendant tout le cours de cette maladie très longue, le pouls droit a toujours été petit, bas, irrité, avec une légère élévation sous l'*index*; l'artère gauche est toujours plus élevée au milieu, et profonde vers le coude, comme il arrive toujours dans les maladies des intestins.

7 *Avril* 1781.

Les douleurs intestinales atroces continuent toujours, le vomissement a reparu; et la diarrhée, qui succédoit aux longues constipations, s'est de même quelquefois fait ressentir. Le pouls s'évanouit insensiblement, le malade mourut deux jours après.

A l'ouverture du cadavre, on trouva d'abord toute la superficie des intestins légèrement rouge et recouverte d'une matière purulente, provenant d'une grande quantité d'eau, de même purulente, qui croupissoit dans l'abdomen. Le foie augmenté de volume s'avançoit beaucoup vers l'hypocondre gauche, et couvroit entièrement l'estomac. En

relevant le foie, on trouva à l'estomac un trou de forme presque ronde, où on pouvoit passer facilement l'extrémité du doigt annulaire. Ce trou, situé sur l'arc inférieur de l'estomac, vers le pylore, occupoit le centre d'une callosité qui, dans différens endroits, étoit devenue presque cartilagineuse, et avoit rendu très durs à peu près deux pouces de la substance de l'estomac lui-même. Le pancréas étoit extrêmement grossi, dur et squirreux. On ne trouva dans la poitrine d'autre altération que beaucoup d'adhérence entre le poumon et la plèvre, comme il arrive ordinairement dans les maladies très longues.

QUATRIÈME CAS.

Tumeur au Pylore.

Une dame de qualité, âgée de quarante ans, mère d'une nombreuse famille, d'un tempérament bilieux et aduste, autrefois sujette aux maladies de bas-ventre, de même qu'à quelques tubercules, fut atteinte, il y a plus d'un mois, d'une fièvre continuelle, avec nausées, embarras des viscères, amertume de la bouche, et saleté de la langue. Elle a rejeté depuis, par les selles, une grande quantité de vers. Les médecins prirent cette fièvre pour une fièvre vermineuse; ils lui prescrivirent un scrupule de *mercure doux* (mu-

riate de mercure), par jour; et comme la suppuration parut bientôt, ils le suspendirent pendant quelques jours; ils y substituèrent le *mercuré sucré*, pour reprendre ensuite le *mercure doux* à la même dose : et comme cette fièvre attaquoit les nerfs et étoit accompagnée de cardialgie, ils employèrent pour cet objet l'opium, à la dose de cinq grains. Ils firent de même usage du kina, et d'un grand nombre de bains froids. Ce traitement, et peut-être la maladie très grave par elle-même, l'ont réduite dans l'état suivant, où je la vis pour la première fois, le 5 octobre.

Elle avoit les joues rouges, mais d'un rouge presque livide : des nausées insupportables, et un vomissement continuel la tourmentoient, et elle ne rendoit qu'une *bave* dense et blanchâtre. La langue étoit sale au milieu, et rouge aux bords. En touchant le ventre précisément sous le cartilage xiphoïde, à gauche, on observoit une dureté notable, comme un petit globe, et si dolente, que par le plus léger contact de la main la malade faisoit des hurlemens ; tout le reste du ventre étoit mou ; elle n'alloit dehors que par les lavemens, et elle évacuoit peu de chose. Les pouls étoient extrêmement inégaux, ils offroient un mélange de quelques battues onduleuses et dures, et de quelques autres plus relevées et plus externes; le droit étoit plus petit, plus irrité, et plus bas

que le gauche ; ce dernier ressembloit positivement au pouls externe.

Hier au soir, 6 du mois, après avoir eu plusieurs défaillances, la malade rendit par les selles une grande quantité de matières bien cuites et de bonne couleur. Néanmoins, les pouls se maintinrent encore durs, irrités, et inégaux ; mais le gauche étoit toujours plus grand. La nuit a été plus tranquille, elle n'a vomi que deux fois ; les pouls sont plus mous, et moins fébriles. Après dîner, les anxiétés ont augmenté, les nausées et le vomissement continuent : elle n'a rejeté que très peu de bile. Les urines déposent un sédiment blanchâtre considérable. La fièvre exacerbe vers le soir, et elle tombe le matin ; les pouls offrent l'inégalité caractéristique des suppurations.

8 *Octobre.*

La nuit a été très tranquille, sans nausées, ni vomissement ; les lavemens n'ont déterminé que quelques selles peu abondantes : elles consistent en matières fécales mêlées de quelques stries de pus. Ce matin, la malade a rendu par le vomissement et un seul effort la *bave* accoutumée : les pouls sont moins fréquens et plus mous.

9 *Octobre.*

La nuit s'est passée très tranquillement ; la malade a très peu vomi aujourd'hui pendant la journée, et l'élévation de la partie affectée n'a point paru si sensible que de coutume. Les urines de la nuit contenoient un sédiment blanc, mais subtil ; celles d'aujourd'hui sont crues. Les pouls sont plus mous, moins inégaux, et sans ces ondulations très élevées qui indiquent une forte suppuration. Les déjections alvines, d'ailleurs peu abondantes, contiennent du pus bien caractérisé : la malade ne supporte qu'un peu de bouillon, et très peu d'eau.

13 *Octobre.*

Le vomissement est beaucoup diminué, il ne reste que les nausées ; mais elles sont moins fortes que de coutume. Les pouls sont plus bas et plus égaux, mais encore un peu durs et onduleux. Les urines sont naturelles, et elles tiennent en suspension un petit nuage blanc.

Le mieux continue, car le vomissement est très rare et de courte durée. La douleur est très calme, et les nausées ont disparu presque entièrement. Les pouls deviennent toujours plus inférieurs, plus égaux, et plus mous ; l'appétit se réveille un peu.

19 *Octobre.*

Les pouls sont maintenant parfaitement inférieurs, ils n'ont plus ni célérité, ni fréquence fébrile; on y remarque seulement une vibration, une dureté et une légère inégalité. Après avoir enduré des nausées pendant quelques heures, la malade rendit par bas un pus teint et mêlé de bile. La douleur et le gonflement du pylore sont presque disparus; hier les urines étoient huileuses à la superficie. La malade mange, et conserve les alimens.

23 *Octobre.*

Les nausées disparoissent de jour en jour, et les pouls sont redevenus naturels : la malade a rendu jusqu'à hier du pus par les selles; mais ce matin les excrémens sont cuits et bilieux. L'estomac est en bon état; elle prend le lait avec l'eau de *gurgiletto.*

28 *Octobre.*

La malade s'étant rétablie en grande partie, elle est allé respirer l'air de la campagne.

Malgré les succès heureux de cette maladie aiguë, cette même personne a pourtant souffert,

les années suivantes, des incommodités notables, et sur-tout une espèce d'ardeur dans l'estomac.

Dans les deux derniers cas, il est indubitable que le mal dépendoit du *sublimé corrosif*: dans la présente histoire, il est non seulement probable, mais presque certain, que les doses excessives de *mercure doux* ont été la cause première de la suppuration. Ce que *Galien* a écrit relativement au diagnostic de cette maladie mérite une place ici. *Ac quæ in ventriculum incidunt abscessionum, optima est quæ in sinum ejus internum abit, in quem etiam plerumque se aperiunt: mala verò quæ sub peritonæum* (Gal. de inæquali intemp. cap. 3).

CINQUIÈME CAS.

Quoique la maladie que je viens de décrire ne dépende pas positivement du mercure, je n'ai pas cru devoir me dispenser de la consigner ici, car elle présente réellement beaucoup de circonstances capables de fournir et répandre quelques lumières.

15 *Septembre* 1776.

François Roma, âgé de quarante-neuf ans, du bataillon des Invalides, maigre à l'extrême, ressentit, il y a un an, une forte douleur à la tête;

elle provenoit de la syphilis; il en fut guéri dans notre hôpital. Il dit maintenant que, depuis huit mois, il éprouve un vomissement qu'il attribue à un acide très fort: cet acide l'oblige à rejeter toute espèce de nourriture, et même sa boisson. Il a presque toujours rendu une grande quantité de sang obscur par la bouche; il a ressenti des douleurs abdominales, et depuis quelque temps il est atteint d'une diarrhée opiniâtre.

Les pouls sont resserrés, inégaux, bas; le droit est petit, le gauche est plus élevé et plus dur. On rencontre une dureté aux régions du foie et de la rate, et, en pressant légèrement cette dernière, on excite une petite toux sèche.

16, 17, 18 *Septembre.*

Il s'est manifesté une affection de poitrine positive. Les pouls sont très débiles, et la respiration difficile. On l'a transporté, dans cet état, dans la salle des phthisiques.

SIXIÈME CAS.

10 *Septembre* 1779.

On a appliqué le feu au gland d'un soldat, pour quelques ulcères syphilitiques. Cette opération a occasionné une violente hémorragie, et les urines

s'échappent avec beaucoup de violence. Le sujet a une fièvre sensible, accompagnée de pouls inférieurs extrêmement irrités et durs; et on trouve, à la partie moyenne de l'artère gauche, une grande élévation, avec quelques battues plus violentes. Ces signes accompagnent constamment toutes les affections des parties naturelles et de l'intestin rectum. L'artère droite est entièrement inférieure, basse et irritée; le ventre est clos, la respiration difficile; la langue est un peu rouge vers sa pointe: il a fait usage du remède suivant:

℞ Syrup. violar. . . . . ℥ij.
Camph. . . . . gr. x.

13 *Septembre.*

Le malade a éprouvé un mieux sensible; les pouls sont presque redevenus naturels.

Ce cas peut servir de type relativement à la nature des pouls dans de semblables circonstances, comme nous le remarquerons encore par la suite, traitant de l'hydrocèle et du bubon.

SEPTIÈME CAS.

Gonorrhée.

Lorsque je ne connoissois pas encore bien jusqu'où pouvoit aller l'activité des frictions de

sublimé ; croyant alors que, pour la cure de la gonorrhée syphilitique, il ne suffisoit pas de les faire à la plante des pieds, il me vint à l'idée de tenter une onction au périnée. Cette onction n'occasionna pas seulement une rougeur sensible de la partie, mais encore une brûlure notable. Cet évènement m'engagea à composer une pommade plus douce, et à laquelle, pour plus grande sûreté, je fis ajouter quelques grains d'opium. En effet, cette gonorrhée qui, pendant un an et demi, avoit résisté aux remèdes les plus efficaces, se dissipa parfaitement après la quinzième friction, malgré que ce malade fût d'un âge avancé. J'ai guéri radicalement bien d'autres cas semblables, par le moyen des frictions de *sublimé*, directement administrées sous la plante des pieds.

HUITIÈME CAS.

Gonorrhée. (*Juillet* 1781).

Anselme Pozzi, soldat au régiment de cavalerie du prince, attaqué d'une gonorrhée et d'un spermatocèle, fut soumis à l'usage de l'onguent de *sublimé corrosif.* Après la douzième friction, le testicule est presque retourné à son état naturel ; la dureté du cordon spermatique droit s'est de même en grande partie dissoute, et la gonorrhée est presque entièrement guérie. Il continuera pourtant les frictions et les bains.

9 *Août.*

Tous les symptômes ayant disparu après la quatorzième friction, j'ai jugé nécessaire de terminer la cure par un purgatif simple.

NEUVIÈME CAS.

Gonorrhée.

Un gentil-homme de vingt-cinq ans, d'une constitution délicate, et d'un tempérament phlegmatique, après avoir tenté en vain la cure d'une gonorrhée très opiniâtre qu'il gardoit constamment depuis deux ans environ, vint me consulter: je lui conseillai d'entreprendre les frictions de *sublimé*. J'ajoutai à ce remède l'usage interne de quelques grains d'extrait de ciguë, des boissons laiteuses, et l'eau anti-syphilitique. L'effet répondit on ne peut mieux à mes vœux, et le malade guérit moyennant vingt frictions.

J'ai fait, et je fais encore chaque jour bien d'autres observations de ce genre; mais pour ne pas ennuyer le lecteur, je rapporterai ce que les expériences de mes confrères m'ont fourni de curieux et d'intéressant.

DIXIÈME CAS.

DIXIÈME CAS.

Cette histoire m'a été fournie par mon zélé et sage diciple M. le docteur *Paschal Manni*, de Saint-Césarée, qui m'a transmis encore une très belle observation d'une sciatique opiniâtre, guérie par les frictions de *sublimé*.

« Pendant mon séjour dans un village de » la province d'Otraute, ma patrie, en l'année » 1781, je fus consulté par un de mes amis pour » l'indisposition suivante.

» Il y a près de cinq ans qu'il fut attaqué d'une » gonorrhée virulente. Au commencement, il fit » usage des pillules de *Belloste;* mais le flux » gonorrhoïque s'étant arrêté dès le troisième » jour, les glandes inguinales se gonflèrent, et » il eut bientôt tout le corps dans un état de tor- » peur insupportable : on chercha à rappeler » l'écoulement; on y parvint, et ensuite on ad- » ministra les remèdes simples : il ne lui resta » qu'un suintement simple (*gocutta*). Il gagna » une seconde gonorrhée, qu'on guérit comme » la première; mais le suintement résista, et con- » tinua toujours. Dans ces circonstances, je con- » sultai par lettre M. *Cirillo*, qui me fit la réponse » suivante :

Le flux gonorrhoïque qui tourmente depuis long-temps M. N. N. ne pourra certainement se guérir sans une cure exacte et efficace, en ce qu'un venin introduit dans le sang depuis trois ans, et augmenté par une contagion récente, a dû vicier toute la lymphe. Mon avis seroit, à cause de cela, qu'on pratiquât de légères frictions de mercure, accompagnées de bains d'eau douce, et souvent interrompues, pour éviter la salivation.

» On n'obtint aucun avantage de ce traitement.

» Finalement, au mois d'août de l'année dernière, je fus informé, par le docteur Philippe » *Nutruati*, de l'état déplorable où étoit réduit » mon ami, et je prescrivis les frictions de *su-* » *blimé*; mais la répugnance que les médecins » assistans montrèrent pour l'exécution de ce » projet, et l'opiniâtreté de la maladie excitèrent » le malade à se rendre dans la capitale, au mois » de mars de l'année courante, 1783. Après avoir » bien informé de tout M. *Cirillo*, on fit usage de » la poudre altérante de *Plummer*, sans aucun » avantage positif. Dans cet état extrême, on ré- » solut d'en venir à l'usage des frictions de *su-* » *blimé*. On exécuta la cure pendant le courant » de juin dernier; et après avoir consommé deux » onces d'onguent, en douze frictions, j'eus la » consolation de voir guérir cette gonorrhée, qui

» duroit avec opiniâtreté depuis plus de cinq ans. » Quelques jours après la fin des frictions, l'écou- » lement parut vouloir recommencer; mais ce ne » fut qu'un simple soupçon; car, en pressant » fortement le gland, il n'en sortoit rien. Dans » cet état, le malade est retourné dans sa patrie ».

Lettre du docteur Sante Branca au docteur D. Cirillo.

Urbisalvia, le 24 mars 1783.

MONSIEUR ET ILLUSTRE, etc.

Je suis très sensible et très reconnoissant de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu, dans votre dernière et obligeante lettre, m'expliquer les propriétés et les relations que peut avoir le quinquina, comme remède, dans la syphilis. Je vous en remercie de tout mon cœur, et je vous en serai toujours reconnoissant.

Quant aux observations minutieuses que j'ai faites, relativement à l'efficacité *du sublimé corrosif* administré à l'extérieur, je me fais un devoir de vous les transmettre, par le seul plaisir de satisfaire à vos demandes qui seront toujours des ordres bien doux à remplir pour mon cœur.

Le premier sujet sur lequel j'expérimentai votre très sage procédé, fut un jeune homme de vingt-quatre ans environ, maigre, d'une haute taille, et d'un visage modérément coloré : il avoit contracté, par un commerce impur, une violente gonorrhée et divers ulcères au gland ; il cacha son mal pendant plus d'un an ; il le laissa même ignorer à ses propres domestiques, s'imaginant qu'il guériroit en abandonnant la maladie à la nature. Le venin, en faisant chaque jour des progrès, entreprit toute la masse des humeurs ; et on vit bientôt paroître sur la scène des tiraillemens douloureux, tantôt sur une partie, tantôt sur l'autre de la machine. Le sujet se fit plus maigre encore ; les pouls devinrent petits et concentrés : malgré tout cela, il n'eût point appelé de médecin, s'il n'eût gagné une toux très-forte, avec douleur vague de la poitrine, mais sans fièvre, pour s'être exposé imprudemment à l'action d'un air froid, après s'être extraordinairement échauffé dans une course à pied, qu'il fit dans la saison la plus brûlante : bref, j'y fus appelé ; et, après différentes questions, il me fit sa confidence.

Dans cet état de choses, je crus instant de remédier à l'affection grave qui menaçoit l'organe très délicat du poumon ; je crus nécessaire de lui faire une saignée discrète, et le mettre à l'usage du petit-lait clarifié, étendu avec une infusion

théiforme de lierre terrestre ; je continuai ces remèdes pendant quelques jours, avec un succès apparent. Un jour, après avoir fait à pied un demi mille, la toux augmenta, et il rejeta une quantité assez considérable de sang venant des poumons : je remédiai promptement à cet accident, et je le guéris bientôt entièrement ; mais toujours le perfide virus syphilitique devenoit plus intense : j'en avois la preuve par la difficulté de respirer qu'éprouvoit de jour en jour le malade, par l'oppression qu'il ressentoit dans les appartemens chauds et dans les temps humides. J'en induisis que certainement le poumon étoit menacé de tubercules. Dans ces circonstances, croyant que la toux étoit entretenue par une congestion humorale, et pour la résoudre, j'employai l'*œthiops minéral* (oxide de mercure sulfuré noir) préparé au feu, dont j'obtins du succès ; mais la gonorrhée, les ulcères, et tous les autres symptômes accessoires existoient encore, au point que, peu de jours après, il parut au périnée une tumeur grosse comme un œuf de poule, indolente, et dure comme une pierre : dans cet état, persuadé par vos raisons très fortes, et vos expériences très véridiques, je me déterminai à tenter l'onction de *sublimé corrosif* sous la plante des pieds ; je fis précéder le traitement de quelques bains d'eau courante. Je commençai par un demi-gros d'onguent, et, le troisième jour, je passai à un gros et

demi : j'eus le plaisir de voir disparoître entièrement la tumeur, les ulcères se dessécher, et la gonorrhée se tarir. Le malade ne ressentit qu'un grand feu par tout le corps; il suoit facilement, et urinoit peu. Après ces frictions, il parut à la partie interne de la cuisse une matière acrimonieuse très gênante : le malade l'ayant irritée avec ses propres mains, y occasionna diverses plaies recouvertes de croûtes. Je le soumis de nouveau à deux autres frictions, et je le guéris comme par enchantement. Le jeune homme respire bien maintenant; il est bien portant, et il m'assure se sentir plus de force qu'avant sa maladie.

Je vous demande maintenant, Monsieur, si les frictions de mercure peuvent être efficaces aussi dans le commencement des affections tuberculeuses, dépendantes d'une autre cause ?

Encouragé par cette première observation que je viens de vous soumettre, je consultai encore, l'année dernière, un individu pour un cas bien plus important. Cet homme me dit qu'après diverses gonorrhées et des bubons il avoit été sujet à une telle suppression d'urines, qu'il n'en seroit jamais guéri, s'il ne se fût confié à un habile médecin, lequel m'assura, en sa présence, qu'il n'avoit rencontré avec la sonde aucun obstacle dans l'urètre; mais que sous le sphincter de la vessie, il avoit

senti une résistance, sans pouvoir décider si c'étoit une varice ou une ride. Quant à moi, je crus que c'étoit une congestion d'humeurs visqueuses et tenaces, stagnantes dans l'organe cellulaire de la prostate et des parties adjacentes, dont le gonflement occasionnoit sans doute la suppression d'urines qui tourmentoit, de temps à autre, le malade. On avoit essayé de divers remèdes, et notamment de l'extrait de ciguë, conseillé par un habile professeur; mais rien ne réussit. Le malade vint me trouver le lendemain, je lui trouvai une gonorrhée et une tumeur au testicule gauche. Je lui promis de le guérir en peu de jours, par votre méthode, et il consentit bientôt à s'y soumettre, tant il étoit fatigué des remèdes internes.

Cet homme étoit gros et gras, ce qui me détermina à négliger l'usage des bains; je passai immédiatement aux frictions, à la dose de deux gros. Après la troisième friction, les urines devinrent abondantes; après la quatrième, la tumeur du testicule parut presque évanouie; et après la cinquième, elle fut entièrement dissoute. Il y a maintenant plus d'un an que je l'ai traité, et il m'assure n'avoir plus ressenti la moindre suppression d'urines.

Je vous transmets avec franchise les choses comme elles sont arrivées; je n'ai jamais vu sur-

venir aucuns accidens à mes malades, ils ont été guéris radicalement; et si vous en désirez des preuves authentiques, je vous les ferai parvenir avec plaisir, etc.

Les observations très belles de cet habile médecin méritent une place distinguée dans mon recueil; il m'a tout récemment communiqué une autre cure, qui n'est pas moins intéressante; je la rapporterai un peu plus bas, avec mon ingénuité naturelle. Je viens d'être aussi assuré par M. le docteur Laurent Zona de Capoue, du plus grand succès de mes frictions dans le traitement d'une gonorrhée. Il en sera fait mention dans une lettre contenant diverses observations sur le même sujet.

Je recommande toujours avec le plus grand soin, dans les gonorrhées, les frictions de *sublimé*, de préférence à tous autres remèdes, et principalement aux injections astringentes qui, comme je l'ai dit ailleurs, sont la cause tant du spermatocèle que du bubon. Il faut bien en outre se persuader que la gonorrhée est peut-être le symptôme de la syphilis, qui mérite le plus d'être traité par les mercuriaux les plus efficaces; car elle fournit continuellement la matière de l'infection à la masse générale des humeurs.

ONZIÈME CAS.

Usage interne du Sublimé (muriate de mercure oxigéné).

Ne voulant rien omettre de tout ce qui peut répandre du jour sur l'effet du mercure dans les maladies syphilitiques, dans celles particulièrement qui attaquent les dépendances de la vessie urinaire; j'ajouterai ici un autre cas digne d'une très grande réflexion.

M. B., vieillard, sujet aux maladies calculeuses, et à rendre de la mucosité dans ses urines, ayant été atteint d'une dysurie affreuse, prit, de l'avis d'un empirique, pendant quarante jours, du *sublimé corrosif* intérieurement. Le mal n'a fait qu'augmenter ; il est survenu un ténesme habituel : il rejette, avec l'urine qui est trouble, un pus qui est très fétide : il est aussi survenu une douleur sensible à l'estomac, et il a vomi quelquefois. Le pouls droit est dur, vibrant, irrité, inégal, comme dans la suppuration ; le gauche est plus petit, bas et interne. Ces signes annonçoient d'une manière démonstrative une suppuration au rein gauche ou à la vessie : en effet, le malade est mort peu de jours après.

DOUZIÈME CAS.

Paralysie.

Jérôme *Fuscaldò*, soldat au régiment Namur, âgé de trente-trois ans, d'un tempérament phlegmatique, fut réduit en peu de temps à un état de maigreur extrême; il entra peu de mois après à notre hôpital militaire, et nous fit le récit suivant :

Il avoit eu un bubon dont il n'étoit resté aucun vestige; mais, cinq mois après, il fut assailli tout à coup d'une forte douleur à l'hypocondre droit, et il sentit un froid extraordinaire à la cuisse et à la jambe du même côté. Il passa à l'hôpital de Sainte-Ursule; on le mit à l'usage des frictions mercurielles : la jambe gauche se refroidit de même.

Quand je l'entrepris, il avoit une paralysie complète des extrémités inférieures, accompagnée de soubresaults continuels et de mouvemens convulsifs dans les parties affectées; il urinoit continuellement sous lui, sans s'en appercevoir, et à peine alloit-il dehors, une fois tous les dix jours. Les pouls étoient inégaux, petits et inférieurs, et il y avoit une très grande inégalité dans l'artère gauche. Il se plaignoit toujours de douleurs vio-

lentes au bas-ventre, et particulièrement dans la région mésentérique. Tous les accidens portoient à croire, d'une manière évidente, que les nerfs spinaux, qui sont destinés aux mouvemens des extrémités inférieures, et qui se distribuent à la vessie urinaire et aux intestins, étoient obstrués par la cause syphilitique, qui tend toujours à épaissir toutes les humeurs.

La cure que j'ai entreprise commence à justifier ma conjecture, car après avoir eu vain mis en usage les bains froids, selon la sotte coutume napolitaine, j'ai vu disparoître toute espèce de mouvemens convulsifs, avec quelques frictions de *sublimé* : déjà la jambe gauche exerce tous ses mouvemens avec facilité et promptitude, et la droite va beaucoup mieux aussi. Le malade peut s'asseoir dans son lit pendant quelque temps ; il urine avec profusion et sans douleurs ; les pouls sont plus réguliers, plus élevés, plus vigoureux, et la couleur du visage démontre qu'il se nourrit mieux.

Mon remède, en pénétrant plus facilement que tout autre médicament mercuriel, parvient jusqu'aux fibres nerveuses les plus subtiles ; avec la précaution de l'affoiblir par les bains d'eau douce, il ne produit jamais les mouvemens qu'on auroit lieu de craindre et d'attendre d'un sel si émi-

nemment corrosif. Le malade, dont je parle, a continué de vivre dans un état de santé médiocre, quoiqu'il n'ait jamais pu récupérer toutes ses forces et sa vigueur première.

Treizième Cas.

Paralysie.

Un jeune marchand de vin, robuste, et d'un tempérament athlétique, commença à ressentir une foiblesse générale et une grande difficulté dans l'exercice des mouvemens musculaires, par suite de la syphilis confirmée. Il se manifesta peu à peu une paralysie de tout le corps, si complète, que les extrémités supérieures et inférieures en étoient percluses. Le malade n'étoit pas seulement contraint de se tenir continuellement sur le dos, tant il étoit foible, mais sa mâchoire inférieure étoit tellement relâchée, qu'il avoit besoin d'être aidé, et qu'il falloit la lui soutenir quand il vouloit mastiquer et avaler. Ce misérable étoit sous la conduite de M. le docteur D. Janvier *Scarpati*, très sage et très habile professeur, mon ami intime. L'usage des frictions de *sublimé* fut donc conseillé; et elles réussirent si bien, que la paralysie ne tarda guère à se dissiper, et que le malade pouvoit être considéré comme convalescent, avant que la cure ne fût entièrement terminée. L'effet

du remède, dans cette circonstance, fut d'occasionner un sédiment tartareux extraordinaire dans les urines, qui étoient en même temps et très abondantes et très fétides. La matière qui s'attachoit à l'urinoir étoit si tenace, qu'on ne pouvoit l'en détacher sans de grands efforts.

Il y a déjà deux ans que ce jeune homme (si on en excepte quelque indisposition d'un autre genre), se trouve exempt de toute espèce d'incommodité.

QUATORZIÈME CAS.

Douleurs syphilitiques.

B. M., jeune homme d'un tempérament sanguin, ressentit, après une gale syphilitique mal traitée, des douleurs si violentes dans toutes les articulations et dans tous les muscles du corps, qu'il ne put remuer, pendant l'espace d'environ cinq mois; au point qu'il avoit besoin d'être soutenu par deux personnes pour se lever de dessus sa chaise, et qu'il passoit les nuits dans un état de veilles continuelles. Ses pouls étoient languissans et tardifs; et il avoit bien mauvaise mine.

Je commençai la cure par un grand nombre de bains d'eau douce, et quelques légers purgatifs;

on lui fit ensuite, sans interruption, quinze frictions sous la plante des pieds, en commençant par un demi-gros, jusqu'à un gros. Il continua également les bains; il prenoit le lait le soir, et la tisanne anti-syphilitique lui servoit de boisson ordinaire; je le purgeois de temps en temps: peu après, les urines devinrent plus copieuses; elles déposèrent un sédiment blanchâtre abondant.

Il faut se rappeler ici ce que nous avons dit ailleurs, c'est-à-dire que quand, dans les cures mercurielles quelconques, les urines deviennent abondantes par l'effet salutaire des remèdes, elles sont d'abord troubles et de couleur cendrée, et qu'ensuite elles déposent au fond du vase un sédiment considérable. Dans le cours de cette maladie, la peau, qui précédemment avoit été couverte de gale, présenta un grand nombre d'efflorescences presqu'invisibles, et accompagnées d'un prurit insupportable; mais cet accident disparut peu de jours après. L'insomnie augmenta vers la dixième friction: on interrompit les frictions; on continua les bains; on purgea, et le sommeil revint bientôt. Quatorze frictions ont suffi pour vaincre tous les accidens de la maladie; et le malade, depuis ce temps (l'année 1779), jouit de la meilleure santé.

Quinzième Cas.

J'avois traité plusieurs fois un soldat atteint d'une syphilis confirmée : le virus s'étoit d'abord fixé sur le cou; il rendoit la tête courbée et immobile : étant ensuite tombé sur la cuisse gauche, il l'avoit atrophiée; il avoit occasionné un gonflement considérable au genou, une grande difficulté d'uriner, et un ténesme perpétuel : on remarquoit encore chez cet homme une espèce de vraie paralysie du côté gauche; le cou continuoit à être immobile.

On fit d'abord usage d'un grand nombre de frictions : il me parut qu'elles étoient avantageuses par intervalles; et le sujet se guérit entièrement, après avoir consommé trois onces d'onguent. La cuisse a repris de la nourriture, la tumeur du genou s'est dissoute, les urines et les selles sont revenues à l'état naturel, et le cou a récupéré tous ses mouvemens. Dans cet état, il a quitté notre hôpital, au commencement de juillet 1780.

Seizième Cas.

Douleurs syphilitiques.

Un soldat de Macédoine, de moyen âge, après avoir fait usage de cent soixante frictions ordi-

naires de mereure, dans l'hôpital de Sainte-Ursule, vint chez nous, avec des douleurs atroces aux jambes; il ne pouvoit faire aucune espèce de mouvement. Avec quelques frictions de *sublimé*, je l'ai mis dans le cas de marcher sans aide; et il touche à une guérison parfaite.

Cette inertie de l'onguent mercuriel qu'on emploie dans l'hôpital de Ste.-Ursule dépend souvent de sa mauvaise qualité : non seulement il a peu de consistance; mais on y distingue les globules de mercure, de petits morceaux de résine ou d'axonge. Je m'apperçus de la négligence coupable qu'on a eue dans cet hôpital, il y a quelques années, au sujet d'un soldat qui, après avoir fait plus de cent frictions, fut amené dans le nôtre, avec une paralysie complète des extrémités inférieures. Ce malheureux, après sa guérison radicale, me fit comparer notre onguent avec celui de Sainte-Ursule. Cette observation servira donc d'avertissement, et indiquera les précautions à prendre dans les circonstances où, après avoir une fois employé inutilement les frictions, on est obligé d'en recommencer l'usage.

Dix-septième Cas.

Le nommé D. Pierre de Grandis, fusilier, d'un tempérament sanguin, bilieux, entra à notre hôpital,

pital, il y a environ deux mois, avec de très fortes douleurs syphilitiques, avec des efflorescences âcres à la tête, et une fièvre continue rémittente. Après avoir ordonné les délayans et les évacuans, je lui administrai les bains tièdes et les frictions de *sublimé* : il ne tarda pas à se guérir.

Le remède lui a causé une sueur copieuse ; je n'ai craint qu'une seule fois le ptyalisme. Il faut remarquer que ce jeune homme avoit fait infructueusement sept frictions mercurielles à l'hôpital Sainte-Ursule.

Dix-huitième Cas.

Douleurs.

D. *Carmine Nicotera*, de la terre de *Radicène*, dans la Calabre ultérieure, âgé de soixante ans, et d'un tempérament sanguin-bilieux, fut attaqué, il y a dix ans, d'ulcères syphilitiques. Deux ans après leur guérison, il commença à ressentir des douleurs dans les articulations des mains et des pieds : il se guérit par l'usage du lait, de la tisane anti-syphilitique, etc.; mais ces douleurs revinrent à la charge avec plus de fureur au printemps de l'année suivante. Son médecin pensa à l'usage des bains chauds de Saint-Biagio : ces derniers furent plutôt contraires qu'avantageux au

malade; car, à son retour, il parut sur ses épaules des taches livides que le médecin considéra comme scorbutiques; en outre, les articulations des mains et des pieds devinrent douloureuses, et se gonflèrent: la fièvre survint, et, par suite, les glandes maxillaires s'engorgèrent; tout le corps se revêtit d'excroissances verruqueuses; et au front principalement, aux sourcils, et au menton, elles étoient de la grosseur d'une fève, dures, calleuses, et olivâtres; la face et les extrémités supérieures s'émacièrent; les inférieures, au contraire, devinrent entièrement œdémateuses. Je l'observai dans cet état déplorable, au mois de mai 1780; j'attribuai tous ces accidens à la syphilis irritée et attérée par les eaux minérales, et je crus instant d'en venir aux anti-syphilitiques. En effet, après avoir calmé la fièvre (je lui en trouvois toujours après dîner) avec la décoction de bois de quassia avec quelques doses de sel polychreste (tartrite de soude) et de crême de tartre (tartrite acidule de potasse), afin d'évacuer l'eau qui obstruoit les extrémités inférieures, j'administrai aussi une décoction de kina le soir; je passai dans le même temps à l'usage de l'onguent de *sublimé*, selon ma méthode.

Après trois ou quatre frictions, mon malade fut assailli d'une dyssenterie terrible, épidémique, qui affligeoit universellement alors les habitans de Radicène. Je suspendis de suite les frictions; je

combattis la dyssenterie par de légères doses d'ipécacuana, avec de légers cathartiques, des délayans, et enfin des astringens très doux. Le sujet une fois guéri de cette maladie accidentelle, je repris les frictions de *sublimé*, et la cure fut si heureuse, qu'après trente frictions il fut délivré de toute espèce d'incommodité; les verrues de la face seulement, ne guérirent pas aussi vite que celles qui occupoient le reste du corps. Cette observation m'a été communiquée par le jeune et savant M. A.

Les bains chauds et nos bains de vapeurs sont constamment funestes aux personnes affligées du virus syphilitique. L'expérience nous en démontre autant de l'usage de vapeurs du marc de raisin. J'ai consigné ces réflexions dans un cahier d'observations pour l'an 1778; je suis, cette année encore, plus convaincu que jamais que l'usage du marc de raisin est funeste à tous ceux auxquels on l'administre pour des douleurs syphilitiques quelconques. Cette vapeur chaude, mêlée d'une grande quantité d'acide-aërien (acide carbonique), ne laisse pas de nuire aux personnes atteintes de simples douleurs rhumatismales; mais elle est encore plus funeste dans la syphilis confirmée. Il en est de même à peu près de l'emploi des étuves.

DIX-NEUVIÈME CAS.

Sciatique.

J'ai guéri par ma méthode un grand nombre de soldats attaqués de sciatiques opiniâtres, et rebelles aux frictions ordinaires de mercure. J'ai guéri en trois semaines de temps, avec les bains et les frictions de *sublimé*, un jeune soldat venant de l'hôpital de Sainte-Ursule, avec une douleur atroce à la cuisse gauche, qui l'empêchoit de remuer. Le même sujet présentoit beaucoup d'autres accidens de la syphilis : quand la douleur de la cuisse fut dissipée, il en survint une plus atroce encore à la tête, et il commença à paroître des gommes. Comme la saison brûlante ne me permettoit pas de faire usage de mon remède, je recourus aux plaies artificielles, aux anti-syphilitiques et à la poudre altérante de *Plummer;* je suis parvenu de cette manière à le guérir parfaitement.

VINGTIÈME CAS.

Sciatique (*Aout* 1778).

Louis *Fuscè*, âgé de trente ans, du régiment royal, italien d'un tempérament phlegmatique, beaucoup maigri, fut reçu à notre hôpital, pour

une sciatique rebelle de l'extrémité inférieure gauche; on lui avoit administré seize frictions mercurielles à Ste.-Ursule ; elles ne lui furent pas seulement inutiles, mais funestes. Il m'avoit averti à son arrivée que les frictions avoient été faites sur la partie dolente ; j'ordonnai d'abord les bains tièdes universels. Après six bains, et cinq frictions de *sublimé*, la sciatique a été entièrement guérie, et le malade marche très bien. Cependant nous continuons les frictions pour détruire toute espèce de résidu de la cause morbifique. Les frictions de *sublimé* ont cela de commun avec les frictions ordinaires de mercure, qu'en premier abord elles augmentent le mal à l'excès.

VINGT-UNIÈME CAS.

Sciatique.

Un soldat a été depuis long-temps et simultanément atteint d'une suppuration profonde du scrotum, et d'une sciatique ; le premier accident toucheoit à la guérison, que la sciatique persistoit toujours et devenoit chaque jour plus féroce : cinq frictions d'onguent de *sublimé* l'ont guéri parfaitement, et il est sorti de notre hôpital.

VINGT-DEUXIÈME CAS.

Sciatique.

Vous daignâtes me communiquer l'an dernier, votre nouvelle méthode d'employer le *sublimé corrosif;* je me procurai, le mois passé, une copie manuscrite de votre mémoire. Je le lus avec un grand plaisir ; j'ai eu occasion de profiter d'une si belle découverte, pour un cas de sciatique opiniâtre.

Je fis avec votre onguent des frictions sous la plante du pied correspondant à la partie malade. Après cinq frictions, il survint un prurit insupportable, et ensuite une sueur très abondante à la cuisse affectée. La sciatique ne tarda pas à disparoître, le malade put bientôt sortir de sa maison ; il se plaignoit peu ou point de la douleur. Onze jours après, l'atmosphère étant remplie d'un brouillard très épais, le malade ressentit une petite douleur qui, en deux jours, s'est évanouie pour ne plus reparoître, quoiqu'il ait fait un temps très humide, et qu'il ait tombé beaucoup de pluie.

SERAPHIN MARTEGIANI.

Montorio, dans l'Abbruzze, le 16 avril 1781.

VINGT-TROISIÈME CAS.

Sciatique.

Diego-Nava, de la terre de Radicène, âgé de quarante-six ans environ, d'un tempérament phlegmatique, cacochyme, mais qui assuroit n'avoir jamais été attaqué de la syphilis, étoit atteint depuis cinq ans d'une sciatique continue et opiniâtre; elle étoit quelquefois si considérable, qu'elle le forçoit à garder le lit; il ne pouvoit remuer ni la jambe ni la cuisse, souvent il avoit besoin d'aide pour marcher. Je fus appelé, je me déterminai à lui administrer les frictions de *sublimé corrosif*, après avoir nettoyé les premières voies avec l'émétique, et l'avoir préparé avec les bains et le petit-lait; je réussis, et, après vingt frictions, j'eus la satisfaction de le voir marcher presque librement; je dis presque, car il lui est resté une certaine foiblesse qui, je crois, disparoîtra avec le temps et à l'aide de quelques petits moyens curatifs accessoires.

VINGT-QUATRIÈME CAS.

Sciatique.

Le nommé *Angelo-Trois*, soldat, âgé de trente-un ans, atteint d'une sciatique très cruelle et très

opiniâtre, après avoir tenté tous les moyens possibles, fut reçu à notre hôpital, le 26 d'avril 1771. Il se plaignit le jour suivant de douleurs atroces depuis les articulations des doigts du pied jusqu'à l'hypocondre, et principalement du côté gauche. Il souffroit au point de ne pouvoir remuer la jambe. Il fut purgé avec le sel *anglais*, il prit deux bains d'eau tiède, et, pendant l'espace de deux mois, on lui administra vingt-cinq frictions de *sublimé*, entremêlées avec quinze autres bains. Au commencement de la cure, les douleurs devinrent plus graves et presque universelles : il sembloit, à cette époque, que la nature voulût terminer la maladie par les sueurs. En effet, cette évacuation fut copieuse sur la partie affectée; mais ensuite les urines furent très abondantes et très sédimenteuses. On appliqua un emplâtre de gomme ammoniaque dissoute dans le vinaigre scillitique, sur le genou gauche qui étoit très gonflé. La cure fut faite dans une saison irrégulière et contraire. Aujourd'hui, 18 juin 1782, il est sorti de l'hôpital parfaitement guéri.

VINGT-CINQUIÈME CAS.

Sciatique.

Au mois de juin de la présente année 1783, un galant homme, âgé de trente ans, maltraité

depuis long-temps par une sciatique cruelle, s'est parfaitement guéri avec les frictions de *sublimé*, après avoir inutilement essayé de tous les remèdes usuels. C'est ici le lieu de rapporter, en peu de paroles, l'observation d'un jeune chevalier qui, étant depuis long-temps affecté d'une sciatique, suivit le conseil que je lui donnois de faire usage des frictions de *sublimé*. Ce jeune homme étoit extraordinairement maigre et grêle; il étoit assailli d'attaques continuelles et extraordinaires d'hypocondriacisme, qui produisoient une distension singulière dans le ventre: il ne pouvoit pas supporter l'action des médicamens actifs. Malgré les contre-indications et les craintes que cherchèrent à lui inspirer d'autres médecins, il ne voulut jamais se borner à un cours régulier de frictions; sans en rien dire à personne, il en continua l'usage jusqu'à ce qu'il fut parvenu à cinq onces et demie de pommade. Je craignois à juste titre qu'une quantité aussi considérable de *sublimé* ne lui fût funeste, ou au moins ne lui causât une salivation longue et dangereuse; mais pourtant il n'en résulta que la guérison parfaite et très heureuse de cette sciatique; et il y a maintenant deux ans que le sujet jouit d'une parfaite santé.

Cette observation ne sert pas autant à confirmer les effets avantageux du *sublimé*, dans le traitement de la sciatique, qu'elle fournit une preuve

incontestable de l'innocence du remède qui jusqu'alors n'a causé, à ma connoissance, aucuns accidens.

VINGT-SIXIÈME CAS.

Sciatique.

Un jeune homme de trente ans, et d'un tempérament pléthorique, marchand de profession, sentit, il y a à peu près sept ans, dans la chaude saison, un froid universel dans tout le corps; le froid se fixa, peu de minutes après, dans la cuisse droite, et il se propagea ensuite jusqu'au pied du même côté, un jour qu'il exerçoit dans sa boutique les fonctions de son état. Il se fit porter chez lui, il s'enveloppa de draps chauds, dans l'espoir de vaincre cette pénible sensation de froid. Effectivement elle cessa, mais pour être remplacée par une douleur très forte, qui le réduisit à ne pouvoir se remuer dans son lit. On appela un médecin, celui-ci ordonna des drastiques, au préjudice du malade, qui perdit beaucoup de ses forces, sans éprouver aucune diminution dans ses douleurs atroces. Quelques jours après, il fit un usage généreux de la décoction des bois sudorifiques, après avoir appliqué un vésicatoire sur la partie affectée. Ces secours furent infructueux, et la saison des vendanges appro-

chant, il fit usage du marc de raisin ; mais la douleur n'en devint que plus opiniâtre. Enfin, la douleur persistoit toujours de la même manière, après avoir essayé de tant de médicamens, et après avoir tenté l'effet des bains et de l'étuve.

Je fus appelé, j'interrogeai le malade, et, d'après cet énoncé des faits, je voulus m'assurer de l'état du bas-ventre ; je trouvai tout dans l'état naturel. J'explorai les pouls : le gauche me parut dur, concentré, rare et tardif, avec une légère inégalité ; le droit se trouvoit plus mou et plus égal. Je prescrivis un demi-bain, et après avoir purgé le malade avec le sel anglais, je lui ordonnai de boire abondamment du petit-lait ou d'autres délayans ; je passai ensuite au bain universel. Quatre jours après, je commençai les frictions de *sublimé* à la dose d'un gros, et je vis avec le plus grand étonnement, après la seconde friction, la douleur devenir féroce, au point qu'elle ne permettoit pas même au malade de rester au lit. Je suspendis les frictions pendant quelques jours, puis je recommençai de nouveau : les urines devinrent immédiatement abondantes et sédimenteuses, et la sueur, si désirée dans ces circonstances, parut de même bientôt. Quelques jours après, ayant examiné les pouls, je les trouvai avec surprise l'un et l'autre mous, élevés et onduleux. Depuis ce moment, la douleur

commenca à céder tellement, qu'il n'en étoit plus question après la vingt-unième friction ; et il y a maintenant à peu près sept mois que notre malade jouit d'une parfaite santé.

Cette observation m'a été fournie par M. le docteur français *Saverio Folla*, mon élève, qui se distingue par sa sagesse et son zèle pour l'art médical.

VINGT-SEPTIÈME CAS.

Salivation.

Le soldat N. N., auquel on a administré les frictions de *sublimé* pour des douleurs syphilitiques invétérées, fixées dans la région des lombes, a éprouvé deux fois la salivation, laquelle a duré trois ou quatre jours, sans altérer et attaquer la bouche, et sans l'empêcher de manger : je ne me rappelle point d'avoir vu une salivation si bénigne. Ce phénomène dépendoit peut-être de ce que le *virus*, qui s'assimile et s'unit au mercure, étoit entièrement détruit. Or, en l'absence du *virus*, le mercure a dû exercer sur la salive son affinité naturelle : au reste, je n'ai jamais vu depuis reparoître la salivation dans le grand nombre de cures qui se sont faites sous ma direction.

VINGT-HUITIÈME CAS.

Ophtalmie (*Avril* 1781).

Il est sorti de notre hôpital, il y a trois jours, un homme parfaitement guéri d'une ophtalmie syphilitique, par le moyen des frictions du *sublimé*. Dans ce sujet un tempérament sec et aride, rendoit trop intense l'action du remède, de sorte qu'il fallut lui opposer un frein avec les bains tièdes, qui réellement ont été très avantageux. Au reste, les ophtalmies, encore bien qu'elles proviennent du virus syphilitique, ne guérissent pourtant pas toujours avec le mercure, et au contraire, souvent cette maladie augmente pendant l'usage des frictions ordinaires; c'est sur-tout quand il sagit d'une ophtalmie sèche, ou de ces ophtalmies occasionnées par un vice scorbutique. C'est par cette raison, que cette cure a été funeste à un soldat et à un hallebardier, quoiqu'elle eût été conduite avec la plus grande précaution. Il y a plus: nous avons guéri dans le courant de ce même mois, radicalement et par les délayans seuls, une ophtalmie des plus opiniâtres, venue à la suite de l'emploi de ce médicament.

VINGT-NEUVIÈME CAS.

Ophtalmie.

Cette observation distinguée et judicieuse m'a

été communiquée par mon ami M. le docteur *Saverio Macri*, qui, aux rares et difficiles talens d'un médecin distingué associe les plus vastes connoissances relatives aux parties le plus difficiles de l'Histoire naturelle.

M. N. N., âgé de trente-six, d'un tempérament phlegmatique, fut, dans son adolescence, attaqué plusieurs fois du virus syphilitique, dont il se guérit par des remèdes appropriés.

Au mois de novembre de l'année dernière (1782), il fut atteint d'une légère ophtalmie de l'œil gauche, avec une douleur sourde au fond de l'orbite, principalement à l'heure du lever du soleil. Il fit d'abord peu de cas de cette indisposition, il ne fit point de remède; mais s'apercevant ensuite que l'inflammation augmentoit de jour en jour, et que la douleur devenoit plus aiguë, il se fit saigner de l'avis de son médecin. On prit ce mal pour une simple fluxion. Le malade se purgea ensuite avec le sel d'Angleterre, et il se fit poser un vésicatoire: mais tout fut inutile; l'inflammation fit de tels progrès, et la tunique albuginée s'enflamma au point qu'on ne distinguoit qu'un amas de sang épaissi! La douleur devint toujours plus grave, et il perdit le repos.

Dans cet état de choses, on soupçonna que le mal pouvoit provenir d'un vice syphilitique au-

tique, ce qui détermina à tenter intérieurement le mercure doux (muriate de mercure), avec la gomme de gayac. On continua pendant quarante jours l'usage de ces remèdes, ils apportèrent peu ou point de soulagement ; il en fut de même de la eiguë et de l'éthiops minéral (oxide de mercure sulfuré noir), dont on fit de même usage pendant deux mois. Dans certains jours l'ophtalmie sembloit légère ; dans d'autres, et principalement dans les temps humides et pluvieux, elle augmentoit ; la douleur devenoit spasmodique, et ne permettoit au malade ni de lire, ni d'écrire. La cornée s'obscurcit au commencement de l'hiver, et dans les jours les plus sereins même, tous les objets lui paroissoient plongés dans un brouillard épais. Pour obvier à la gravité du mal, le malade fit, pendant long-temps, usage des bois anti-syphilitiques ; il sembla un moment, que les symptômes voulussent, en grande partie, se dissiper ; mais malgré que la douleur cessa, le brouillard persistoit pourtant. Je le vis dans cet état, sept mois après l'invasion de l'ophtalmie.

En examinant l'œil avec attention, on voyoit la cornée couverte sur différens points de beaucoup de petites taches blanches ; l'albuginée étoit toute pleine de sang, la paupière supérieure enflée, allongée de beaucoup sur la bulbe, et affoiblie au point que le malade ne pouvoit l'ouvrir : la pau-

pière inférieure étoit toute rugueuse et gonflée de sang. Le malheureux malade voyoit tous les objets dans un brouillard épais, et ne pouvoit lire du tout les petits caractères. Je prescrivis les frictions de *sublimé*, ne doutant plus du caractère de la cause morbifique. Dans le même moment, M. *Cirillo* proposa l'ustion sur la suture squammeuse; ce conseil fut mis à exécution, et, après la chute de l'escharre, il sortit une si grande quantité de pus, que, dans les premiers jours, le malade étoit obligé de se faire panser trois ou quatre fois. On ne peut s'imaginer combien fut prompt le soulagement qu'il en obtint : la vue devint plus claire, et la douleur qu'il éprouvoit au fond de l'œil diminua sensiblement; alors, après avoir préparé le corps avec le petit-lait et les bains presque froids, on commença les frictions de *sublimé*, à la dose d'un gros et demi d'onguent, en l'augmentant toujours jusqu'à celle de trois gros. Dans l'espace de cinquante jours et plus, on a administré vingt frictions, et consommé six onces d'onguent. Il survint pendant le traitement une légère moiteur à la peau, et une abondante évacuation d'urines. Après la huitième friction, le malade éprouva du soulagement; il distingua mieux les objets que de coutume : après la quinzième, le brouillard de sa vue disparut presque entièrement, la douleur diminua, et il commençoit déjà à distinguer les lettres; bientôt ensuite s'évanouit entièrement la rougeur

rougeur de l'albuginée et des paupières, qui retournèrent à leur état naturel : à peine distinguoit-on que la cornée eût été tachée. Tous ces avantages déterminèrent à poursuivre la cure jusqu'à la vingtième friction : la plaie couroit beaucoup pendant tout ce temps-là.

Maintenant qu'il y a plus de deux mois que le traitement est achevé, le malade distingue très bien les objets; il écrit, et lit même les caractères les plus petits. On n'apperçoit aucun vice à l'œil, à l'aide du meilleur microscope.

TRENTIÈME CAS.

Gommes.

Un soldat, de moyen âge, d'un tempérament mélancolique, avoit, par suite d'une syphilis très antique, une douleur sciatique et trois gommes, dont deux au sternum, et une vers les fausses côtes droites. Il a employé trente frictions de *sublimé*, après lesquelles les gommes se sont entièrement dissoutes. Une douleur gravative provenant de l'impression du froid s'est fixée au bras gauche; il a été guéri parfaitement avec les décoctions anti-syphilitiques et un vésicatoire appliqué sur la partie dolente.

On a fait, dans une autre occasion, de simples incisions jusqu'au périoste, à deux autres sujets : l'un avoit une gomme au sinciput, et l'autre en avoit aussi une sur l'apophyse épineuse du tibia. L'un et l'autre guérirent radicalement, après une légère suppuration ; mais il est bon de répéter ici que ce moyen est dangereux, quand le malade est ou scorbutique, ou exténué par l'abus du mercure.

Trente-unième Cas.

Céphalée syphilitique. (*Septembre* 1773.)

Un sergent du régiment de *Samnio* souffre depuis long-temps une douleur syphilitique à la partie droite de la tête : cette douleur est atroce pendant la nuit. Outre que les pouls sont très lents et tardifs, par le caractère ordinaire de la maladie, ils diffèrent encore entr'eux pour une autre raison ; en effet, l'artère correspondante à la partie affectée de la tête se sent à peine : elle est profonde et interne. Il y a deux jours qu'on lui a fait l'ustion, à la manière de *Bromfeild* ; et déjà la douleur a été plus douce la nuit dernière.

Octobre 1773.

L'écoulement abondant qui s'est fait par la plaie a produit une guérison parfaite en moins d'un mois.

Un autre soldat, entièrement sourd, a une douleur dans la partie gauche du crâne: on ne sent plus l'artère du bras du même côté. On a fait encore à celui-ci la même opération, et avec le plus grand succès.

Je serois trop long et ennuyeux, si je voulois rapporter en détail toutes les cures que j'ai faites par cette méthode : il suffit de savoir qu'on guérit par l'ustion seule, sans, le plus souvent, avoir besoin des mercuriaux; on guérit, dis-je, des ophtalmies obstinées, et les céphalées les plus rebelles, même celles qui sont accompagnées du *prolapsus* d'une des paupières. Je puis compter plus de dix personnes que j'ai guéries tout récemment de la céphalée, par l'écoulement très abondant que j'ai procuré par le moyen des ustions.

TRENTE-DEUXIÈME CAS.

Deux Epilepsies.

Je rapporterai succinctement la guérison de deux soldats depuis long-temps sujets à l'épilepsie. Le premier étoit un jeune homme de vingt-six ans, d'un tempérament sanguin, qui, étant entré à l'hôpital de Sainte-Ursule, fut, pour la vérole, soumis aux frictions mercurielles sur la tête, le symptôme principal de la maladie étant une cé-

phalée nocturne : on les lui avoit administrées avec une violence excessive, et on les porta jusqu'à quatre-vingt-six. Un pareil traitement causa une épilepsie atroce, fréquente, et accompagnée d'une torpeur sensible du côté gauche : on suspendit les remèdes, et, après sept mois d'attaques continuelles, il fut reçu à notre hôpital militaire.

Mon premier but fut d'éloigner de la tête cette pléthore lymphatique qu'annonçoient les pouls grands, durs et obtus, signes toujours infaillibles qu'il y a un dépôt ou un retard de circulation dans l'intérieur de la tête ; dans cette circonstance, ils s'éloignent du type du simple pouls syphilitique, dans lequel l'artère est toujours petite, basse, tardive, et rare. Je prescrivis donc les *ustions*, par le moyen desquelles on évacua, pendant l'espace de six semaines, une quantité immense d'un pus très épais. Les paroxismes devinrent peu à peu plus rares, moins violens, et finirent par cesser entièrement. L'écoulement des plaies artificielles une fois arrêté, la tête se recouvrit de pustules qui terminèrent promptement la guérison que l'art avoit presque achevée et perfectionnée.

Quand on a abusé du mercure, et que la nature a encore assez de forces, on la voit souvent déposer à l'extérieur cette substance métallique qui la gêne. De semblables observations confir-

ment cette vérité, que la lymphe est le rendez-vous où viennent se jeter tous les *résidus* du virus; que le mercure lui-même, combiné avec ce virus, y est aussi amené pour être ensuite rejeté au dehors par les efforts du principe conservateur de la vie.

La deuxième épilepsie avoit des caractères bien distincts et bien différens de la première; car le sujet étoit défait à l'extrême, et une inertie générale s'étoit emparée de toutes ses fonctions : de plus, ses deux pouls étoient extrêmement bas, petits, tardifs, et rares.

Ces signes dénotoient que la maladie de la tête n'étoit point idiopathique, mais qu'elle provenoit de quelque lésion particulière du bas-ventre; ce qui arrive facilement, si le virus se fixe sur les parties molles et glanduleuses contenues dans cette cavité. La froideur et la lenteur morbifique où se trouvoit le corps me firent, sans hésiter, adopter la méthode curative par les frictions. Je pensai que ces dernières devoient et pouvoient ranimer et restituer aux parties internes le ton et la vigueur qu'elles avoient perdus, dans le moment même qu'elles atténuoient la lysaphe avec la même activité. Cette indication fut suivie d'un succès réel, et l'épilepsie se dissipa entièrement après le cours régulier des frictions. La crise s'opéra par les

urines qui furent copieuses et sédimenteuses pendant tout le temps de la cure.

Ressemblance dans le pouls chez les trois sujets atteints de sciatique.

Trois sujets d'un tempérament sanguin, anciennement atteints de la syphilis, éprouvent une douleur continuelle qui commence depuis le haut du fémur et va jusqu'au pied correspondant; ces trois malades ont précisément cette douleur du côté gauche. Chez eux le pouls gauche est constamment grand, dur, plutôt rare et tardif, mais très véhément, avec quelque inégalité; le pouls droit n'est pas même d'un tiers aussi élevé que le gauche. On peut, ce me semble, conclure de tout ceci, que ce symptôme caractéristique est un signe pathognomonique de cette espèce d'affection. Les fonctions de la tête se trouvent dans l'état naturel, et on n'observe aucune lésion organique aux viscères abdominaux.

TRENTE-TROISIÈME CAS.

Paralysie imparfaite (30 *Juillet* 1781).

Jacques *Adorni*, après avoir passé au mercure, à l'hôpital de Sainte-Ursule, sans avoir obtenu aucun succès, entra dans notre hôpital, un an

après, avec une impotence, un tremblement et une paralysie imparfaite des extrémités inférieures. Il fut traité d'une manière palliative, par divers moyens, dans la seule intention de détruire les mauvaises impressions qu'avoit exercées le mercure sur le sytème musculaire. Il s'est enfin parfaitement guéri, dans une saison favorable, moyennant douze frictions de *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné).

TRENTE-QUATRIÈME CAS.

Scorbut syphilitique (25 *Octobre* 1781).

Joseph *Pazarelli*, soldat de moyen âge, et d'un tempérament phlegmatique, se soumit, il y a vingt ans, aux frictions mercurielles, pour cause de maladie syphilitique. Depuis ce temps jusqu'au commencement d'octobre de la présente année, il a joui d'une santé passable, à l'exception du scorbut qui lui a entrepris la bouche, qui lui a gâté et fait perdre les dents. On a vu, peu de temps après, s'échapper des gencives, et de toute la cavité de la bouche de ce malade, une quantité considérable d'un sang dissous, séreux, fétide et obscur : nous le reçûmes dans cet état, le 25 de septembre dernier. Je commençai par un traitement anti-scorbutique; je le mis à l'usage du lait et du kina, sans aucun succès; je pensai alors à lui admi-

nistrer la potion de *Rivière*. Ce remède, administré quatre fois par jour, ne tarda pas à opérer miraculeusement ; car l'excrétion sanguine de la bouche cessa entièrement : le malade ne conserva qu'une sécheresse de la bouche, accompagnée d'un sensation de soif ; cette incommodité ne dura que pendant trois ou quatre jours. Mais bientôt il survint une salivation furieuse, avec un gonflement excessif des joues, qui ne fut pas, de cette fois, accompagné d'une nouvelle évacuation sanguine ; cette salivation dura presque quinze jours, et céda facilement aux délayans. Le malade eut peu de jours de relâche, car il fut bientôt assailli d'une diarrhée très opiniâtre, avec une douleur notable dans la région iliaque gauche.

Le ténesme est continuel et sa fièvre offre le caractère suivant : l'artère gauche est grande, élevée, dure, vibrante ; et après deux ou trois vibrations plus basses, il en succède une plus dure et plus large. L'artère droite est petite, basse, irritée et inégale ; la langue est sèche, et la soif est très grande. On le tient à une diète aqueuse, et on lui donne beaucoup de limonade.

27 *Novembre.*

Le malade s'est guéri heureusement, en continuant ainsi les délayans et les anti-phlogistiques.

TRENTE-CINQUIÈME CAS.

Un jeune seigneur, d'un bon tempérament, voué aux plaisirs de Vénus et de Diane, ayant été plusieurs fois antérieurement attaqué de la syphilis, gagna une gonorrhée virulente, au mois de février de la présente année 1781. Il fut traité par un apothicaire ignorant, avec je ne sais quels *spécifiques*, qui, quelques jours après, lui occasionnèrent une érection très douloureuse et une strangurie très opiniâtre. On appaisa ces accidens par de copieuses boissons de petit-lait, altérées avec de l'eau de mauve, et on chercha à obtenir une guérison radicale avec les frictions de mercure. On les fit au périnée et tout le long de l'urètre : elles furent suivies d'un tel succès, que le malade refusa de se soumettre à la suite du traitement.

Au mois de mars il sentit au gros orteil du pied gauche une ardeur douloureuse : la place parut légèrement enflammée ; l'orteil fut recouvert de feuilles de sureau, mais le mal ne fit qu'augmenter pourtant, et il se forma sur la partie même une tumeur molle, de la grosseur d'un œuf de pigeon. Cette tumeur devint de jour en jour plus dure ; l'emplâtre de mercure *quadruple* fut de même inutile : elle étoit sensible et douloureuse au plus léger contact.

Sur la fin du même mois, le malade sentit aussi, au gros orteil de l'autre pied, une douleur très aiguë, que rien ne put appaiser : celle-ci intéressoit encore quelquefois l'aine du même côté. On pensa aux frictions de *sublimé* ; et, après avoir d'abord préparé le malade avec des bains tièdes, on lui administra un demi-gros d'onguent, en friction sous la plante des pieds. Le 21, le pouls commença à être léger, et il y eut augmentation de chaleur aux pieds. Le 22, le malade cracha beaucoup, et il éprouva des douleurs vagues au ventre ; il eut pendant la nuit trois évacuations alvines très fétides. Le 23, les extrémités inférieures suèrent un peu, et la salivation commença à devenir gênante. On suspendit les frictions, et vers les quatre heures du soir, le malade éprouva au pied une espèce de formication suivie de pulsations. Le 25, le pus parut formé ; on ouvrit la tumeur et insensiblement la douleur s'évanouit, ainsi que celle de l'autre orteil. Le 30, le malade étoit sain et se trouva encore guéri de la gonorrhée : on continua néanmoins l'usage du petit-lait et la décoction de réglisse.

Signé, SÉRAPHINI MARTEGIANI.

De Montorio dans l'Abruzze, 1781.

TRENTE-SIXIÈME CAS.

23 *Avril* 1781.

Antoine *Pictrospelli*, âgé de vingt ans, bien fait, d'un tempérament sec, entra à notre hôpital avec des douleurs aux articulations, et particulièrement à celles des extrémités inférieures; il avoit de plus le genou gauche très enflé : le tout tiroit sa source de deux bubons, pour la guérison desquels il avoit fait usage de beaucoup de bains et de frictions mercurielles, dont cinq à l'hôpital de Sainte-Ursule, et huit dans celui de Saint-Jacques. Un des bubons suppura; l'autre, ayant été répercuté, produisit et les douleurs et l'engorgement du genou.

Je purgeai le sujet d'abord avec une once de sel *anglais* : il prit quatre bains tièdes, et il fit ensuite treize frictions de *sublimé*, pendant l'espace de quarante jours. Le 2 de juin, il parut guéri, et n'étoit que foible; ce qui détermina à l'envoyer respirer l'air de la tour du *Grec* : aujourd'hui, 13 juillet, il est retourné à Naples, robuste, bien portant, et capable de reprendre ses anciennes occupations.

TRENTE-SEPTIÈME CAS.

Scorbut syphilitique.

Un soldat, d'un tempérament athlétique, qui

s'étoit précédemment guéri par l'usage des frictions de *sublimé*, de douleurs antiques, et ensuite d'une gomme située sur la joue droite, fut de nouveau attaqué d'autres gommes qui se répandirent sur les parties supérieures du corps, et principalement sur la tête et la poitrine : ces dernières se sont heureusement guéries par le moyen des vésicatoires. Maintenant il se plaint de quelques douleurs ; ses genoux et ses jambes sont enflés; il sue toujours abondamment, et il semble être en meilleur état, quoique depuis quelques semaines il ait abandonné les frictions. Ce malheureux a été particulièrement, depuis une année environ, la victime des préparations mercurielles; car, toutes les fois qu'il a tenté de nouveau les frictions, elles lui ont produit de nouvelles gommes; et quand il a voulu de même éprouver l'usage interne des mercuriaux, tous les symptômes de la maladie ont pris extraordinairement de l'intensité. Il lui est finalement survenu, après tant de tentatives, et après tant de sortes de cures mercurielles, une gomme très grave au front, qui a suppuré, et a fini par *carier* le crâne; il en est arrivé de même aux jambes. Pendant l'existence de la gomme au front, les pouls étoient grands, extérieurs, supérieurs, inégaux, vibrans, précisément tels qu'ils s'observent dans les maladies externes de la tête.

Fatigué de voir qu'après un si long temps le

spécifique fût si loin d'opérer quelque bien, et qu'au contraire il étoit funeste, puisqu'il jetoit les fondemens d'un scorbut incurable, je me déterminai pour le traitement anti-septique. Le malade mangeoit, régulièrement tous les jours, beaucoup de limons et d'oranges; il étoit à une diète sévère: ce n'est que par cette méthode que le malade (mais encore bien long-temps après) commença à ressentir un mieux notable; car les plaies se détergèrent, les forces revinrent; tout enfin sembloit promettre un heureux succès, si le froid excessif de l'hiver, en brûlant tous les limons et les oranges, ne nous eût interrompus. On tenta d'y suppléer avec de copieuses doses d'oxycrat: ce remède supplémentaire fut si favorable, que les gommes antiques des jambes ne tardèrent pas à se cicatriser; celle du front avoit déjà presque disparu; mais les choses changèrent de face en peu de temps, et le malade mourut. On peut attribuer sa mort à deux causes très puissantes, à l'usage immodéré du vinaigre, et à de grandes erreurs dans la diète: le bas-ventre se gonfla d'abord, les jambes devinrent œdémateuses, et la scène se détermina peu de jours après par une fièvre inflammatoire bien caractérisée. Il est indubitable que l'usage interne et abusif des acides, et du vinaigre surtout, ne soit funeste; en voici la raison: en crispant et obstruant les fibres du tube intestinal et les orifices des vaisseaux absorbans, les acides em-

pêchent la nutrition de se faire, et ils occasionnent et déterminent des congestions lymphatiques dans le tissu cellulaire. Mon raisonnement est étayé sur une très belle observation que j'ai faite tout récemment. Il s'agit d'une femme à laquelle, pour arrêter une hémorragie utérine périodique, on a administré des doses excessives de vinaigre; on l'a plongée dans des bains universels de ce même acide; on lui en a injecté dans le vagin, etc.: la malade ne tarda guère à éprouver des nausées; elle vomit bientôt continuellement des matières visqueuses, tenaces, et gélatineuses; elle devint leuco-phlegmatique, et elle mourut enfin des suites de cette maladie.

J'ennuierois, je n'en doute pas, si je voulois développer ici toutes les réflexions que m'a fait naître ce cas de maladie, dont j'ai cru devoir me prévaloir pour confirmer ce que j'ai avancé.

On peut considérer comme cause puissante et secondaire de la mort les erreurs de la diète.

Trente-huitième Cas.

Le soldat Vincent *Ametruda*, de moyen âge, et d'un tempérament phlegmatique, fut atteint, les années précédentes, d'une vérole confirmée, pour laquelle il fut obligé de se soumettre aux frictions mercurielles. Ce fut à l'hôpital Sainte-Ursule qu'il

fut traité : on lui administra en peu de temps une quantité excessive de mercure; au lieu d'en obtenir du soulagement, il fut bientôt assailli d'une douleur aiguë et insupportable à la tête, de mal-aise général, de fièvre continue, et d'une maigreur extrême : dans cet état, il fut conduit à notre hôpital.

Il ressembloit, par l'habitude externe de son corps décharné, sec, etc., à un homme affecté de phthisie pulmonaire, dans le dernier période de la maladie. Ses pouls étoient très fébriles, mais supérieurs, grands, et violens à la fin de leur diastole; ce qui annonçoit une plénitude dans les parties externes de la tête, et peut-être une prédisposition à la formation de quelque gomme. Doutant, dès le commencement, que l'action du mercure eût suffi pour vaincre la syphilis, et me méfiant plus encore de la mauvaise qualité de l'onguent, je voulus tenter les frictions de *sublimé*, mais elles furent inutiles. Je passai à la poudre de Plummer; je me flattois d'en obtenir une transpiration favorable, car les pouls se maintenoient toujours externes : elle ne me réussit pas. Persuadé enfin que le seul moyen qui nous restât étoit celui des anti-septiques, je fis d'abord pratiquer deux plaies profondes sur les sutures squammeuses, et je fis prendre à mon malade des doses généreuses de kina. Ce traitement fut avantageux, car la douleur de la tête cessa presque entièrement, et la fièvre

devint plus douce. Néanmoins, les douleurs universelles continuoient, et la machine se nourrissoit très peu : c'est ce qui me détermina à éprouver les acides végétaux à une dose extraordinaire ; je prescrivis en outre le lait pour le soir, et enfin les bains d'eau douce, qui, en relâchant et humectant la peau, réussissent toujours parfaitement dans ces occasions : ils achevèrent l'entière guérison de cet infortuné.

TRENTE-NEUVIÈME CAS.

Pustules. (5 *Septembre* 1775.)

Non seulement les pustules syphilitiques chez les tempéramens cachectiques (quand elles sont le produit d'une syphilis invétérée) ne cèdent point entièrement aux mercuriaux, mais ces derniers occasionnent ordinairement une salivation gênante et dangereuse.

Un jeune soldat, du régiment Royal-Italien, vint, il y a trois mois, à notre hôpital, avec toute la face couverte de croûtes sordides et très grandes ; les extrémités inférieures en étoient de même copieusement fournies : il avoit en outre une ophtalmie très forte. Je voulus d'abord tenter l'usage interne du *sublimé corrosif ;* mais il occasionna une salivation très considérable, avec une foi-

blesse

blesse extraordinaire, ce qui me força de le suspendre. Je commençai à administrer deux gros de kina en substance, un gros le matin, et l'autre le soir. Ce moyen l'a guéri radicalement de tous ces accidens : il ne lui reste qu'un léger œdème aux pieds, suite de la longueur du mal et de la débilité. Cet homme, se trouvant très bien, est sorti de l'hôpital, le 20 de septembre.

QUARANTIÈME CAS.

2 *Septembre* 1775.

Sévère *Catalano*, soldat au régiment de la Pouille, d'un tempérament sanguin, racontoit avoir souffert, par suite d'une vérole très invétérée, des pustules grandes et sordides à une jambe, lesquelles guérirent très long-temps après par le feu. Le bras droit, depuis le coude jusqu'au poignet, en fut également couvert; et cette maladie avoit résisté pendant six ans à toutes espèces de remède. Il fut reçu à notre hôpital, le 2 de septembre 1775. Il étoit affecté dans ce moment d'une toux catarrhale nocturne, avec une légère altération fébrile; et quelque temps après il ressentit des douleurs syphilitiques universelles. Il fut d'abord purgé deux fois; il prit deux gros de kina par jour, et le lait le soir : on y joignit une décoction de kina acidulée avec l'esprit de vitriol

(acide sulfurique) affoibli. En deux mois, il éprouva un mieux sensible; mais voyant qu'il n'étoit pas encore entièrement remis, je lui administrai la poudre altérante de *Plummer*.

C'est ainsi qu'il s'est guéri en deux mois : les pustules et les douleurs ont entièrement disparu. Je suis aujourd'hui persuadé qu'on doit attribuer la guérison fondamentale aux anti-septiques.

QUARANTE-UNIÈME CAS.

22 *Mars* 1776.

Joseph *Diodati*, soldat au corps royal d'Artillerie, âgé de vingt-huit ans, d'un tempérament très sanguin, fut reçu à notre hôpital, le 27 décembre 1775, avec un sarcocèle de peu de conséquence, qu'il portoit depuis six mois; il avoit en outre une douleur de tête très aiguë, particulièrement sur l'œil droit, de même que quelques petites douleurs vagues aux articulations.

On le traita d'abord avec la tisane anti-syphilitique, puis avec les pilules de mercure doux (muriate de mercure) et la salse-pareille; mais on n'obtint aucun succès avantageux de ces remèdes. On tenta deux frictions de mercure, et la douleur devint insupportable; on appliqua deux vésica-

toires aux bras, on fit usage de la poudre de *Plummer :* tout fut inutile. Je pensai enfin à l'application des vésieatoires sur la tête, et au kina en substance. La guérison a été si heureuse, qu'en moins d'un mois il sortit sain de l'hôpital.

Quarante-deuxième Cas.

Pustules. (8 *Septembre* 1783.)

Jean Antoine *Bartolotti,* âgé de trente ans, d'un tempérament phlegmatique, eontracta un uleère et deux bubons, dont un fut ouvert, et l'autre dissous; de là naquirent des douleurs syphilitiques et quelques petites pustules. On lui administra pour tout neuf frictions mercurielles, à l'hôpital de Sainte-Ursule : le malade sua beaucoup, et se trouva mieux; mais quelques semaines après, il comparut de grandes et belles pustules sur la face et sur les extrémités tant supérieures qu'inférieures. Ces pustules avoient, comme de coutume, une large base ou un eercle rouge purpurin ; l'extrémité présentoit une croûte très tenace; elles étoient remplies d'un pus ielioreux; et, comme il arrive souvent, la réunion de plusieurs de ces pustules avoit formé une plaie de très mauvaise qualité aux extrémités inférieures.

Il est bon d'observer que, dans ce cas, les ma-

lades maigrissent en peu de temps, précisément tels que ceux qui sont affectés du scorbut : de plus, dans le fort de cette maladie, les pouls étoient un sentiment fébrile, à cause de l'absorption continuelle d'un pus âcre et stimulant; mais ils étoient encore supérieurs, externes, vibrans, et onduleux : c'est ainsi qu'ils s'observent dans la suppuration de la petite vérole, et lors de la formation du pus dans les abcès externes. Un cas semblable excluoit le mercure; c'est pourquoi nous commençâmes par l'usage des délayans et du lait. Aussitôt que l'impuissance de se remuer, occasionnée par l'excessive douleur de la plaie de la jambe, permit de faire usage des bains, on employa ce moyen; enfin, nous avons administré le kina à grande dose, et, par cette méthode, les pustules se sont parfaitement cicatrisées : la nutrition commence déjà à mieux se faire, et la couleur naturelle revient; les pouls sont petits, mous, et égaux, comme ils doivent être pendant la convalescence des maladies longues.

Ce cas est encore un de ceux qui nous apprennent combien il est dangereux de ne pas savoir distinguer quand les mercuriaux conviennent ou ne conviennent pas; car, si j'eusse pensé comme le vulgaire des médecins, je me serois prévalu des préparations efficaces de ce métal, lesquelles auroient indubitablement beaucoup augmenté la

diathèse scorbutique que le mercure lui-même avoit introduit dans le corps de notre malade, en atténuant et corrompant avec énergie non seulement les molécules du virus, mais encore les élémens sains de la lymphe. La guérison a été on ne peut plus heureuse et complète.

QUARANTE-TROISIÈME CAS.

Ulcère et Bubon. (*8 Septembre* 1783.)

M. D. G. D. A., âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament phlegmatique, fut visité par moi, il y a environ trois mois : il avoit un ulcère rongeant au gland, et un bubon très avancé à l'aine droite. Après les précautions et accessoires accoutumés, je prescrivis les frictions de *sublimé*, selon ma méthode : la tumeur se dissipa en grande partie. L'effet principal du remède fut de promouvoir des urines troubles, sédimenteuses, et abondantes.

Mais sur ces entrefaites, et malgré des apparences si favorables, il survint un rhume, avec expectoration considérable : il s'éleva peu à peu des douleurs nocturnes, tant à la partie externe de la poitrine qu'aux extrémités supérieures. Dans le même temps, le reste du bubon ayant suppuré, il fut ouvert simplement avec le bistouri, et il

guérit. Tout ceci ne suffit pas pour dompter entièrement le venin, qui, après avoir acquis cette *subtilité* et cette qualité corrosive qu'il contracte toujours, qui, après avoir demeuré long-temps dans le corps, et enfin, qui, après avoir été atténué par le mercure, produisit, ces jours passés, une gomme sur la clavicule droite. La suppuration s'y est établie promptement, et on l'a ouverte avec le fer. On a exclu tous les mercuriaux comme positivement dangereux : nous avons administré à grande dose le kina, qui, en exerçant cette force *spécifique* que nous lui avons toujours connue en pareilles circonstances, a guéri radicalement tant la gomme que le bubon. Très souvent au contraire les simples frictions de *sublimé* ont suffi pour dissiper les bubons qui sembloient prêts à suppurer, sans qu'il en ait résulté de funestes conséquences. J'omets de rapporter ici d'autres histoires des cures de ce genre, pour ne pas rendre cet ouvrage plus long et plus ennuyeux ; je crois seulement nécessaire de dire en passant qu'il est toujours avantageux d'associer le kina aux mercuriaux tant internes qu'externes, dans le traitement des maladies syphilitiques.

Les deux cas suivans, que j'ai choisis parmi beaucoup d'autres, servent à confirmer cet axiome de pratique, que jamais la nature ne tente la guérison des maladies chroniques, qu'en réveil-

lant ou produisant une maladie aiguë. Il seroit impossible de dissiper les obstructions et les duretés très antiques des parties organiques dans lesquelles la circulation se fait difficilement. Si cette proposition est vraie relativement à d'autres causes morbifiques, combien n'est-elle pas plus démontrée encore dans la syphilis, dont la cause tenace et inerte par elle-même communique ce vice d'inertie à toutes les parties qu'elle occupe? C'est pourquoi, quand nous voulons traiter et guérir cette maladie, nous sommes obligés de recourir aux remèdes qui augmentent la circulation et réchauffent toute la machine, afin d'imiter les efforts salutaires de la nature.

QUARANTE-QUATRIÈME CAS.

Pustules (21 *mai* 1783).

Mathias *Ximènes*, de moyen âge, qui depuis plusieurs années étoit tout couvert de pustules herpétiques qui n'avoient point voulu céder aux remèdes les plus efficaces, a ressenti les effets de la maladie constitutionnelle dont nous avons donné ailleurs une description minutieuse. C'étoit une maladie très aiguë qui attaquoit particulièrement la tête, et provenoit d'un amas considérable de bile *viciée* dans les premières voies. Il a eu la

langue rouge et sèche, la tête très pesante et voisine du délire, comme l'annonçoient d'ailleurs la rougeur des yeux et l'anxiété continuelle dont il étoit tourmenté; ses pouls, très fréquens, bas, et très inégaux, menaçoient de quelque congestion interne. Dans cet état, après l'administration réitérée des émétiques antimoniaux, on a obtenu le plus grand succès de l'opium en substance, à la dose de deux grains par jour. Après la deuxième prise, les pouls commencèrent à se dilater, devinrent supérieurs et externes, et tout le mouvement fébrile s'évanouit. Il ne s'est fait de congestion humorale qu'au poumon: ce n'étoit qu'une petite quantité de lymphe, dont le malade s'est facilement débarrassé par l'expectoration.

La maladie aiguë une fois terminée, les pustules et les plaies n'ont pas tardé à se cicatriser: chez ce malade l'opium a opéré d'une manière très manifeste. Un jeune infirmier de notre hôpital, affecté de la même maladie, en a aussi obtenu les plus heureux succès; mais comme le mal étoit moins féroce, nous nous sommes contentés d'une simple émulsion où nous avons fait entrer le laudanum, le guide de Sydenham.

Ce cas et le suivant sont tirés des observations faites à notre hôpital de l'*Annonciation*, où les maladies de l'année courante 1783 ont été heu-

réusement guéries par des doses généreuses d'opium, comme nous en instruirons le public dans une dissertation particulière.

QUARANTE-CINQUIÈME CAS.

15 Mai 1783.

Jean *Borelli*, âgé de 27 ans, maigre, et d'un tempérament mélancolique, entra à notre hôpital, le 6 février dernier, avec une plaie sordide dans la gorge, et un principe de gomme sur la clavicule gauche, suite d'une vérole confirmée. Cette dernière prenoit elle-même sa source d'un ulcère qu'il avoit eu précédemment au gland.

En continuant son traitement, il fut attaqué, la semaine dernière, d'une fièvre aiguë essentielle. Quoique la cause morbifique eût déjà perdu de sa férocité première, elle produisit, malgré tout, des accidens assez graves sur un sujet d'ailleurs depuis long-temps malade et très exténué. La fièvre survint, les artères offroient beaucoup de fréquence, de petitesse et de bassesse dans leurs pulsations, d'où on devoit conclure que la cause morbifique étoit douée d'une grande activité; car, en surpassant l'extrême lenteur du pouls aphrodisiaque, elle avoit excité dans la circulation ce mouvement impétueux qu'on observe rarement

encore chez les sujets sains. La langue rouge avoit de la propension à devenir sèche, et la tête étoit déjà oppressée et confuse.

Dans les premiers jours on lui fit prendre l'émétique (tartrite de potasse antimonié) qui fit effet tant par haut que par bas; mais vers la fin de la première semaine, la fièvre continuoit toujours : les fonctions de l'intellect se troublèrent; il survint des mouvemens convulsifs dans les mains, etc. Nous en sommes venus à l'usage de l'opium en substance, à la dose de deux grains par jour. La première dose ne produisit aucun effet sensible, car les pouls continuèrent à être fébriles et bas. Les deux jours suivans l'artère s'est dilatée, et un sommeil paisible a calmé tous les symptômes. Ce matin le pouls est presque naturel, il en est de même de la respiration : la langue est humide, la raison est revenue. Une fois la maladie aiguë guérie, la plaie de la gorge n'a pas tardé à obtenir une guérison parfaite.

QUARANTE-SIXIÈME CAS.

4 Octobre 1783.

J'allois terminer cet Ouvrage, lorsque j'ai reçu la relation suivante de M. Sévère *Aracri*, jeune

médecin prudent et rempli de zèle ; j'ai examiné moi-même le malade, après qu'il a été parfaitement guéri.

Antoine *Scillano*, de *Stalatti*, dans la Calabre ultérieure, âgé de quarante ans, d'un tempérament mélancolique, cordonnier de sa profession, fut atteint, il y a seize ans, d'une gonorrhée virulente ; il la garda beaucoup d'années, sans en ressentir aucune incommodité, peut-être parce qu'il avoit été doué par la nature d'une constitution extraordinairement forte. Mais voyant qu'au lieu de diminuer, l'écoulement gonorrhoïque croissoit, il pensa à se faire médicamenter.

Il fit pendant long-temps usage d'une tisane purgative, de l'avis d'un médecin, puis il passa aux diverses préparations mercurielles internes, mais toujours sans aucun avantage. Fatigué du long et inutile emploi de tant de remèdes, il abandonna encore une fois à elle-même la gonorrhée qui, en communiquant continuellement à la machine une grande quantité de venin, fut cause que, six ans après, il se développa de grandes douleurs à toutes les articulations : pendant tout ce temps l'écoulement augmentoit encore.

Il consulta un autre médecin ; il fit long-temps usage des frictions mercurielles, mais elles ne

firent que pallier le mal et rien de plus. Les douleurs générales reparurent cinq années après, et de cette fois les parties génitales furent profondément et dangereusement lésées. Notre malade avoit aux environs du col de la vessie urinaire un corps du volume d'une noix, et dur comme du marbre. Les bourses avoient acquis une grosseur extraordinaire, et le raphé du scrotum ressembloit à un morceau de bois très dur. Il y avoit à ce même scrotum quelquefois dix, quelquefois quinze ouvertures, qui charrioient continuellement une vraie sanie. Les deux cordons spermatiques étoient engorgés au point qu'ils avoient acquis plus d'un pouce de diamètre : tantôt les testicules enfloient, tantôt ils retournoient dans leur état naturel. Le malade éprouvoit une douleur atroce en urinant : une portion de l'urine s'introduisoit dans les bourses, et suintoit par les ouvertures dont nous venons de parler. Ajoutez à cela que l'écoulement gonorrhoïque étoit augmenté au point qu'il ressembloit à un petit ruisseau. Le malade étoit dans ce triste état, quand il se détermina, mais en vain, à prendre du *sublimé corrosif* (muriate de mercure oxigéné) par la bouche. Il en fut absolument de même du *calomélas* (muriate de mercure).

Au mois de mai dernier, outre tous ces accidens, il fut surpris d'une fièvre probablement oc-

casionnée par la suppuration du scrotum. Il ne pouvoit marcher qu'avec la plus grande peine, et il ne pouvoit se tenir au lit que tourné sur le ventre. Des douleurs atroces ne lui permettoient pas de dormir, il mangeoit très peu. Il étoit très débile et très maigre; mais il n'avoit pas perdu l'espoir de guérir, sous les auspices d'un habile médecin: ce fut dans cette intention qu'il se transporta à Naples avec moi; nous y arrivâmes le 9 juillet.

Je le fis visiter par un savant chirurgien qui, le voyant dans un si triste état, me conseilla de l'envoyer mourir à l'hôpital des Incurables. Il y fut reçu et visité : en effet, on jugea que tous les moyens tant médicaux que chirurgicaux étoient inutiles; de manière qu'on abandonnoit entièrement le malade à une mort qu'on regardoit comme prompte et cruelle. Néanmoins, je parvins par mes instances à lui faire insinuer une bougie dans l'urètre; bientôt toutes les ouvertures du scrotum se fermèrent entièrement par ce seul moyen; et la douleur devint moins grave dans l'acte d'uriner : il commença à se nourrir un peu et à se sentir plus fort. Je le fis transporter chez moi : je le préparai aux frictions de l'onguent de *sublimé*, avec vingt bains d'eau douce. Après les premières frictions, les urines parurent troubles et très sédimenteuses;

mais il n'en fut pas de même par la suite. Enfin, après l'emploi d'une once d'onguent, le malade éprouva un mieux sensible, et aujourd'hui qu'il en a consommé deux, il est dans le meilleur état possible. Il ne s'est jamais vu ni si gras, ni si fort : l'écoulement est presque entièrement tari. La dureté des environs du col de la vessie est entièrement dissoute, et aujourd'hui on peut facilement introduire dans la vessie et le cathéter et la bougie. Les cordons spermatiques ont récupéré leur diamètre naturel ; le scrotum, le raphé, tout est comme dans l'état de santé : de manière que, tout étant ainsi radicalement guéri, nous avons lieu d'espérer que le suintement qui lui reste pour tout, cèdera à l'usage de quelques autres frictions, que nous continuerons avec discrétion pour perfectionner la cure.

QUARANTE-SEPTIÈME CAS.

Obstruction de la rate. (*Août* 1780).

On a administré les frictions de *sublimé* à un soldat atteint d'une fièvre tierce opiniâtre, suite d'une obstruction considérable et d'une dureté excessive de la rate. Ce jeune malade avoit toujours mauvaise mine et une grande élévation dans le milieu de l'artère gauche, ainsi que toutes les

personnes affligées des maladies spléniques; finalement, l'hypocondre gauche étoit très sensible, et douloureux au tact.

Après l'usage des frictions, la couleur est devenue plus naturelle, la nutrition a commencé à mieux se faire, et le pouls gauche s'est rétabli; la tumeur de la rate est diminuée de plus des deux tiers, et la sensation douloureuse a disparu.

Le remède, dans cette occasion, n'a fait qu'accroître la quantité des urines; il a aussi quelquefois déterminé une sueur copieuse, sans causer aucun accident. Il y a déjà long-temps que les accès de fièvre tierce manquent, et le malade a rejoint son corps dans cet état.

Quarante-huitième Cas.

Un jeune soldat du régiment Royal-Napolitain, après avoir retiré un grand avantage de l'usage des frictions de *sublimé* pour une très grande tumeur qu'il avoit au foie, et qui lui faisoit rendre du pus par la narine droite, a été atteint d'une toux qui le tourmente; et il lui est survenu une hémorragie nasale : les pouls sont durs et supérieurs.

Quarante-neuvième et dernier Cas.

16 *Mai* 1781.

Un homme, de trente-six ans, robuste, mais de petite taille, souffroit des douleurs atroces dans les articulations, et particulièrement une douleur qui du thorax correspondoit au dos. Le malade avoit eu antérieurement deux bubons, traités d'abord par le feu, puis par les frictions mercurielles. Le médecin trouva que le foie étoit encore très obstrué, et d'un volume extraordinaire; il entreprit, pour cette raison, les frictions de *sublimé*, et il en administra vingt dans le cours de deux mois.

Vers la huitième et la neuvième friction, le volume du foie commença à diminuer et à retourner à son état naturel; les douleurs se modérèrent aussi, et finalement le malade sortit de l'hôpital, parfaitement guéri, après la vingtième friction. La douleur de l'intérieur de la poitrine persistoit pourtant: et quelque temps après, cette même douleur ayant beaucoup augmenté, le malade fut de nouveau ramené à l'hôpital, où il mourut peu de jours après. La veille de sa mort, il fut surpris, vers midi, d'un asthme très féroce, qui lui

lui dura environ deux heures; le jour suivant, l'asthme reparut périodiquement, et d'une manière si féroce, qu'il tua le malade en trois heures et quelques minutes.

A l'ouverture du cadavre, on trouva un anévrisme d'un volume extraordinaire à l'arc de l'aorte. Voici la cause de la douleur constante de la poitrine : le foie étoit dans son état naturel absolument; les glandes inguinales, qu'on observa minutieusement, étoient saines. Cette histoire m'a été communiquée par une personne très exacte qui, pour sa propre instruction, avoit noté toutes les particularités de la maladie.

Dans la crainte de devenir par trop ennuyeux, je m'arrête ici : à quoi serviroit de rapporter d'autres cas, et de cumuler tant d'observations? C'est ce que j'aurois fait; si j'eusse voulu produire mon journal très volumineux, où sont consignées beaucoup d'observations touchant la syphilis, dont il suffiroit d'enregistrer les plus utiles et les plus intéressantes. J'ai omis encore un grand nombre de lettres de divers professeurs qui m'ont honoré de leur correspondance; je n'ai publié que celles qui sont capables de répandre des lumières sur l'objet que je me suis proposé de traiter.

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

TABLE

DES MATIERES.

Epitre Dédicatoire du Traducteur. pag. i.
Avertissement du Traducteur. iij.
Préface de l'Auteur. xv.
Plan de l'Ouvrage. 1.
Division générale de cet Ouvrage. 2.

PREMIERE PARTIE.

Considérations générales des maladies syphilitiques.

Introduction et siége du virus syphilitique. 5.
Analogie du virus syphilitique avec les autres maladies lymphatiques. 8.
Moyen mis en usage pour empêcher la contagion. 9.
Parties où s'attache ordinairement le virus syphilitique. 10.

ARTICLE PREMIER.

Des Ulcères syphilitiques.

Caractère des Ulcères. pag. 12.
Pourquoi les Ulcères de la gorge guérissent difficilement. 19.

ARTICLE II.

Du Bubon syphilitique.

Signes du Bubon. 22.
Marche que suit le Bubon. 24.
Terminaison du Bubon. 28.
Epoque à laquelle commence l'infection générale. 32.
Les plaies long-temps ouvertes occasionnent la phthisie. 35.
La guérison des anciennes plaies est toujours dangereuse. 36.
Effets que produisent le feu ou le caustique dans le Bubon. 38.
Signes du Bubon corrompu. 41.
Signes de la gangrène. 45.
Dangers qui résultent de l'application du caustique dans le traitement du Bubon. 48.
Le caustique exerce ses ravages sur toute l'économie animale. 52.

ARTICLE III.

De la Gonorrhée syphilitique.

Signes et nature de la Gonorrhée syphilitique. pag. 54.
Pourquoi les pustules occasionnent rarement la fièvre. 62.
Sentiment de Hunter. 64.
Du suintement gonorrhoïque (ou *della goccetta*). 67.

ARTICLE IV.

Du Spermatocèle.

Caractères du Spermatocèle. 71.
La Castration détermine une espèce de Cachexie. 74.

ARTICLE V.

Des tumeurs Gommeuses et des Exostoses.

Caractères des Gommes, ou tumeurs gommeuses. 77.
Siége de la Gomme. 80.
Des Exostoses. 84.
Signes de l'existence d'une Exostose dans l'intérieur du crâne. 86.
Hydropisie des articulations. 87.
Caractères des Tumeurs séreuses. 88.

ARTICLE VI.

Des douleurs universelles et particulières.

Douleurs syphilitiques ; leur nature. pag. 91.
De la Sciatique. 96.
Sciatique nerveuse. 97.
Douleurs syphilitiques particulières. 108.

ARTICLE VII.

Des Pustules.

Des Pustules syphilitiqnes. 111.

ARTICLE VIII.

Des Plaies syphilitiques. 117.
Plaies du Pylore. 119.

ARTICLE IX.

Maladies chroniques dépendantes de la Vérole ou Syphilis. 125.
Du Scorbut syphilitique. 126.
Signes de la Phthisie pulmonaire. 131.
Pouls de la Phthisie pulmonaire. 135.
Maladies du bas-ventre, produites par la Syphilis. 136.

Hémorragie nazale pour cause d'obstruction au foie et à la rate. pag. 137.
Ophtalmie syphilitique. 139.

ARTICLE X.

De la nature du virus syphilitique. 143.
Si le virus syphilitique est acide. 150.

ARTICLE XI.

Caractère du pouls dans les maladies syphilitiques.

Pouls universel et particulier. 156.
Pouls capitaux. 159.
Pouls interne. *Ibid.*
Pouls capital externe. 162.
Pouls onduleux. 163.
Pouls de la Phthisie pulmonaire. 164.
Pouls des Bubons. *Ibid.*
Pouls du Phimosis et du Paraphimosis. 166.
Pouls du foie et de la rate. 167.

SECONDE PARTIE.

De la méthode de guérir radicalement la Syphilis. 171.

ARTICLE PREMIER.

Effets résultans de l'usage interne du Mercure.

Usage interne du mercure. pag. 174.
Du Sublimé corrosif (muriate de mercure oxigéné). 179.
Méthode de Van-Swieten. 180.
Conséquences qui résultent de l'usage interne du *Sublimé*. 183.
Pilules de *Sublimé*. 188.
Usage externe du *Sublimé*. 189.
Nature du Sang menstruel. 194.

ARTICLE II.

Effets résultans de l'usage externe du mercure. 198.
Inconvéniens des Frictions ordinaires de mercure. 199.
Frictions de *Sublimé*. 201.
Circonstances avantageuses pour l'emploi des Frictions de *Sublimé*. 204.
Les Frictions sont dangereuses dans le Scorbut syphilitique. *Ibid.*
Appareil. 206.
L'usage du lait est pour le plus souvent dangereux. 207.

Temps de l'année le plus avantageux pour les frictions. pag. 210.
Heure du jour la plus convenable pour administrer les frictions. 213.
Manière de frictionner. 214.
Boisson. 215.
Changemens qu'opèrent les Frictions de *Sublimé* dans le Système. 217.
Pouls indicateur d'une évacuation critique d'urines. 221.

ARTICLE III.

De la manière d'employer l'onguent de *Sublimé* dans les différentes maladies syphilitiques. 224.

§. I. Cure des Ulcères *syphilitiques*. *Ibid.*
Du Phimosis. 228.
Usage du Quinquina. 229.
Usage de l'acide végétal. 231.

§. II. Cure du Bubon. 233.
Préjugé vulgaire contre la Saignée. 234.
Usage avantageux des Purgatifs. 235.
Du Bain. 236.
Des Topiques. 238.
De la Neige, du Camphre, et de la Rue. 239.
Des secours chirurgicaux actifs. 240.
Application du Caustique. 243.

§. III. Cure de la Gonorrhée. pag. 247.
Usage de l'eau sulfurée dans le traitement de la Gonorrhée. 250.
Diète aqueuse dans la Gonorrhée. 251.
Frictions d'onguent mercuriel au Périnée. 252.
Usage du Mercure doux (muriate de Mercure). 253.
Usage de la Ciguë. *Ibid.*
Usage externe du *Sublimé corrosif*, dans la Gonorrhée. 254.
Des Injections. 256.

§. IV. Cure du Spermatocèle, des Gommes, Exostoses, etc. 258.
Usage des Bougies pour rappeler la Gonorrhée. 261.
Conséquences du Spermatocèle. 264.
Castration. 266.
Traitement des Tumeurs gommeuses. 268.
Secours internes. 269.
Secours externes. 270.
Traitement des Exostoses. 277.
Hydropisie des articulations. 278.

§. V. Cures des douleurs universelles et particulières. 283.

§. VI. Cure des douleurs de la tête. 286.

§. VII. Des Plaies, des Pustules, et autres affections chroniques, dépendantes du virus confirmé. 292.

§. VIII. Obstructions du bas-ventre traitées avec les frictions de *Sublimé.* pag. 294.

TROISIEME PARTIE.

Observations pratiques particulières. 297.

Nota. Ces Observations (ou Cas particuliers) montent au nombre de quarante-neuf; elles ont été extraites de mon Journal, comme il est facile de s'en appercevoir par la manière dont elles sont écrites.

FIN DE LA TABLE.